



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







5^a - 679

JP-6

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES;

OCTOBRE, 1773.

PREMIER VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi

AVERTISSEMENT,

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à la perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv; que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS , in-4° ou in-12, 14 vol. par an à Paris.	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
L'AVANTICOUREUR , feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine L'abonnement, soit à Pa- ris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de	12 liv.
JOURNAL ECCLESIASTIQUE par M. l'Abbé Di- nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.	
En Province port franc par la poste,	14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE ; port franc par la poste, à PARIS, chez Laconbe, libraire,	18 liv.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 8 vol. in 12. par an, à Paris,	13 l. 4 s.
En Province,	17 l. 14 s.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE 24 vol 33 liv. 12 s.	
JOURNAL historique & politique de Genève, 36 cahiers par an,	18 liv.
JOURNAL de musique des Deux Ponts, partition imprimée, 24 cahiers par an, franc de port,	30 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cahiers par an, à Paris,	9 liv.
En Province,	12 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , vingt-cinq cahiers par an,	14 liv.
En Province,	18 liv.
LA MUSE LYRIQUE ITALIENNE avec des paroles françoises, basse chiffrée & accompagnement, 12 cahiers par an, à Paris,	18 liv.
En province,	24 liv.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire.

- FABLES** nouvelles par M. Boisard, in-8°. orné de gravures, br. 2 l. 10 s.
Annales de la Bienfaisance, 3 vol. in-8°. brochés, 6 l.
Lettres du Roi de Prusse, in-18. br. 1 l. 16 s.
Eloge de Racine avec des notes, par M. de la Harpe, in-8°. br. 1 l. 10 s.
Réponse à Horace en vers, 12 s.
Fables orientales, par M. Bret, 3 vol. in-8°. brochés, 3 liv.
La Henriade de M. de Voltaire, en vers latins & françois, 1772, in-8°. br. 2 l. 10 s.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, in-8°. br. avec fig. 4 l.
Lettres d'Elle & de Lui, in-8°. b. 1 l. 4 s.
Le Phasma ou l'Appatition, histoire grecque, in-8°. br. 1 l. 10 s.
Les Muses Grecques, in-8°. br. 1 l. 16 s.
Les Nuits Parisiennes, 2 parties in-8°. nouv. édition, broch. 3 liv.
Les Odes pythiques de Pindare, in-8°. broché, 5 liv.
Le Philosophe sérieux, hist. comique, br. 1 l. 4 s.
Du Luxe, broché, 12 s.
Traité sur l'Equitation, in-8°. br. 1 l. 10 s.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in- fol. avec planches, rel. en carton, 24 l.
Mémoires sur les objets les plus importans de l'Architecture, in-4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.
Les Caractères modernes, 2 vol. br. 3 l.
Maximes de guerre du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 s.
Histoire naturelle du Thé, avec fig. br. 1 l. 16 s.



MERCURE

DE FRANCE.

OCTOBRE, 1773.

PIÈCES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

LA NAVIGATION.

*Ode qui a remporté le prix de l'Académie
Françoise, en 1773. par M. de la
Harpe.*

Nil mortalibus arduum est. *HOR.*

*A Paris, chez J. B. Brunet, imprimeur,
libr. de l'Acad. Franç. & Demonville,
libraire, rue St Severin, 1773.*

Si l'Homme a paru grand, si le Fils de la terre
Aux élémens armés osant livrer la guerre,

A ij

6 MERCURE DE FRANCE.

Par un sublime effort le rapprocha des Dieux ;
C'est alors qu'il soumit à son heureuse audace

Cet effroyable espace ,

Cet empire des mers que lui fermoient les cieux.

De Neptune & d'Éole ignorant le caprice ,
C'est dans le creux d'un pin que , Nautonier novice ,

Il essaya les flots qui devoient le porter ;

Mais quand le Ciel plus sombre annonçoit un
orage ,

Regagnant le rivage ,

Il embrassoit les bords qu'il venoit de quitter.

Bientôt il ose plus ; sa course est moins craintive :

Instruit par le succès , & dedaignant la rive ,

Il met entre'elle & lui les vastes champs des mers ;

Il enferme les vents dans les plis de ses voiles ;

Il lit dans les étoiles :

Du monde aux Nations les chemins sont ouverts :

Comment l'Homme a-t'il pu , dans cet espace
immense ,

Et diriger sa route , & marquer la distance ,

Lorsque la terre échappe à l'œil épouvanté !

O prodige ! ô grandeur ! ô mortels intrépides !

Qui vous donna des guides

Sur l'élément nouveau que vous avez dompté ?

C'est toi qui les conduis , ô Muse protectrice !

Uranie , au Nocher Divinité propice !

Tes augustes secrets sont ouverts à ses yeux ;
 Vous qu'atteint son regard sur la voûte étoilée,
 Astres de Galilée, *

Vous éclairez sa route écrite dans les cieux.

Ne vantez plus, ô Grecs ! vos courses trop fa-
 meuses,

Du Phaxe & d'Iolcos les rives fabuleuses,
 Cent demi-Dieux armés pour ravir la Toison ;
 Ce vaisseau de Pallas, qui de la Propontide
 Aux bords de la Colchide

Porta tous ces héros qui suivirent Jason.

Tandis que l'Océan, qu'ont adoré vos pères,
 De ses humides bras pressoit deux hémisphères ;
 Peuples vains, l'un des deux n'existoit point pour
 vous ;

Et ces immenses eaux, baignant l'Inde & l'Afri-
 que,

Et la mer du Mexique,

N'ont eu d'autres vainqueurs, d'autres maîtres
 que nous.

C'est trop, chante d'Ulysse, admirer l'industrie
 Qui l'égara dix ans autour de sa patrie :
 Renais pour des héros plus dignes de tes vers.
 Ulysse cherche Itaque, & nous cherchons des
 mondes ;

Les satellites de Jupiter découverts par Galilée.

A iv

3 MERCURE DE FRANCE.

Il erroit sur les ondes ,
Et l'Aiman conducteur nous ouvre l'Univers.

Mais que dis je ? Ah ! tremblez , mortels , que rien
n'arrête ;

Vos vaisseaux menacés roulent sous la tempête ,
Et la nuit des Enfers se répand sur les flots ;
Le vent frappe & tourmente au gré de ses caprices

 Vos frères édifices
Entre les feux du Ciel & le gouffre des Eaux.

Entendez le fracas du Tonnerre & des Ondes ,
Le cri des Aquilons , le bruit des Mers profondes.
Que la Nature est grande en Ton auguste hon-
 neur ! . . .

Quel spectacle à mes yeux est encor plus sublime !
 L'Homme , qui sur l'abyme ,
Combat les Elémens , & dompte leur fureur.

Le Pilote est tranquille , & d'une main savante
Il enchaîne des Vents la rage obéissante ,
Tour-à-tour la dirige ou l'élude à son gré ;
Il trompe les écueils , repousse le naufrage ,
 Et , porté par l'Orage ,
Insulte à l'Océan dont il est entouré.

Mais combien de fléaux balancent tant de gloire !
Que l'Homme a payé cher sa superbe victoire !
De combien de périls il vogue environné !
Que de maux à souffrir , de besoins à contraindre ,

Que de trépas à craindre,
Assiégent le Mortel aux Mers abandonné !

Ici le flot trompeur, introduit pour sa perte,
Affaisse sourdement sa demeure entr'ouverte. *
Où fuir ! infortunés ! elle cède au fardeau ;
Dans l'horreur du trépas, que leurs efforts prolongent,

Lentement ils se plongent,
Et descendent vivans au fond de leur tombeau.

Là le feu, plus cruel & plus terrible encore,
Parcourt, en pétillant, le Vaisseau qu'il dévore :
Cent bras, pour l'arrêter, ont fait un vain effort ;
Je vois ces malheureux, sans espoir, sans ayles,
Et d'horreur immobiles,
Entre deux Élémens qui présentent la mort.

Quoi ! malgré ces fléaux, en butte à leur furie ;
L'Homme a pu, renonçant à sa douce patrie,
Parcourir sur les flots le cercle des saisons !
Et, contemplant des Mers l'uniforme étendue,
Dérober à sa vue,
Et l'aspect du printems & l'espoir des moissons !

Hélas ! il présageoit les maux qui nous punissent,
Ce Chantre renommé, que les Muses chérissent,
Qui de *Gama* jadis célébra les travaux... **

* Les vagues d'eau.

** Voyez la *Lusiade* du Camoëns.

10 **MERCURE DE FRANCE.**

Muse , interromps tes chants , écoute , & rends
hommage

Au Virgile du Tage ;

C'est à lui de chanter les Dieux & les Héros ;

« Ce hardi Portugais , *Gama* , dont le courage

» D'un nouvel Océan nous ouvrit le passage ,

» De l'Afrique déjà voyoit fuir les rochers ;

» Un fantôme , du sein de ces Mers inconnues ,

» S'élevant jusqu'aux nues ,

» D'un prodige sinistre effraya les Nochers.

» Il étendoit son bras sur l'Élément terrible ;

» Des nuages affreux chargeoient son front horri-
» ble ,

» Autour de lui grondoient le Tonnerre & les
» Vents ;

» Il ébranla d'un cri les demeures profondes ,

» Et sa voix sur les Ondes ,

» Fit retentir au loin ces funestes accens :

» Arrête (disoit-il) arrête , Peuple impie ;

» Reconnois de ces bords le souverain Génie ,

» Le Dieu de l'Océan , dont tu foules les flots.

» Crois-tu qu'impunément , ô race sacrilège !

» Ta fureur qui m'assiége

» Ait sillonné ces Mers qu'ignoroient tes Vaif-
» eaux ?

» Tremble , tu vas porter ton audace profane

» Aux rives de Mélinde , aux bords de Taprobane ,

- » Qu'en vain si loin de toi placèrent les Destins :
 » Vingt Peuples t'y suivront ; mais ce nouvel em-
 pire
 » Où tu vas les conduire,
 » N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les
 » humains.
- » J'entends des cris de guerre au milieu des nau-
 » frages,
 » Et les sons de l'airain se mêlant aux orages,
 » Et les foudres de l'Homme aux tonnerres des
 » Cieux.
- » Les vainqueurs, les vaincus deviendront mes
 » victimes :
 » Au fond de mes abymes
 » Leurs coupables trésors descendront avec eux. »

Il dir, & , se courbant sur les Eaux écumantes,
 Il se plonge soudain dans ces roches bruyantes,
 Où le flot va se perdre, & mugit renfermé.
 L'air parut s'embrâser, & le roc se dissoudre,
 Et les traits de la foudre
 Eclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé ;

Muse, entends ces leçons à toi même adressées ;
 Frémis de ces horreurs à tes yeux retracées,
 Qui souillent ce que l'Homme a tenté de plus
 grand.

Vois la honte par-tout à tant de gloire unie ;

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Et le crime au génie,
L'audace d'un Héros aux fureurs d'un Tyran.

Regarde les effets de cet Art que tu vantes ;
Vois de ces grands travaux , de ces courtes savan-
tes ,

Au Mexique , à Lima les affreux monumens.
Peux-tu , des Nations quand les ombres plainti-
ves

S'élèvent sur ces rives ,
Mêler des chants de gloire à leurs gémissemens ?

Vois le noir Africain succombant sous les chaî-
nes ;

Descends , va pénétrer ces prisons souterraines ;
Ces cachots de Plutus , dans le Potosé ouverts ;
Sépulcres des vivans , creusés pour leur supplice
Des mains de l'Avarice ,

Où l'Homme enchaîne l'Homme aux voûtes des
Enfers.

L'Humanité t'impløre ; expose ces images
Aux Tyrans endurcis qui lui font ces outrages ,
Et fais entendre encor la voix de ses douleurs.
Redis tous leurs forfaits ; que leurs fronts en rou-
gissent ,

Que leurs cœurs en frémissent :
Et tu les chanteras , quand ils seront meilleurs.

Mais qu'entends-je ? Est-il vrai ? Dignes de tes
hommages,

* Des Mortels généreux , à des Hordes sauvages ,
Portant des Arts nouveaux , présent d'un Peuple
ami,

Défendent , en touchant la rive hospitalière ,

Que la foudre guerrière ,

Au lieu d'un bienfaiteur , annonce un ennemi.

L'Anglois voit s'éloigner des peuplades craintives ;

Sa bonté les rappelle , & sa main sur leurs rives

Des Talens de l'Europe expose les essais ,

Ces heureux instrumens de tous les Arts utiles

Cultivés dans nos villes ,

Enfans de l'Industrie & gages de la Paix.

* Dans les derniers voyages maritimes , entrepris pour la découverte de nouvelles Terres , les Commandans François & Anglois ont traité les Peuples Sauvages avec tous les égards possibles. Lisez le Voyage de M. de Bougainville , & celui du Capitaine Wallis. Ce dernier découvrit , en 1767 , dans la Mer du Sud , une petite Isle qu'il nomma l'Isle de la Reine Charlotte. A son approche , les Naturels de l'Isle le jetèrent dans leurs pirogues , & s'enfuirent dans une Isle voisine. Le Capitaine Wallis , ayant descendu à terre pour y prendre des rafraîchissemens , laissa sur la plage , en la quittant , des instrumens utiles & quelques bijoux , comme un présent qu'il faisoit aux habitans , pour les dédommager de l'incommodité & de l'inquiétude qu'il avoit pu leur causer.

14 MERCURE DE FRANCE.

Ils seront expiés , nos funestes ravages ;
Nous n'irons plus porter sur de lointains rivages
Nos vices oppresseurs , nos coupables abus ;
Et du Navigateur l'activité prospère

Etendra sur la terre

Le commerce des Arts & celui des Vertus.

Bientôt , en abordant des plages étrangères ,
L'Européen dira : je viens chercher des frères ;
Ah ! c'est pour nous chérir qu'il faut nous rassembler.

Je viens à vous , Mortels , que la main du grand
Etre ,

Comme nous a fait naître

Pour l'adorer ensemble & pour lui ressembler.

L'Homme parcourt ce globe ouvert à son audace,
Domaine dont ses yeux ont mesuré l'espace ,
Ce palais des humains qu'embellit leur Auteur.
Il fait , par ses travaux , du séjour qu'il habite ,
Reculer la limite :

Il saura quelque jour y trouver le bonheur.

Oui, sans doute, à travers les maux & l'ignorance,
Le Monde lentement vers le bonheur s'avance.

Ce consolant espoir seroit il une erreur ?

C'est la dernière au moins du songe de la vie ;

C'est une erreur chérie ,

Que le Sage en mourant emporte au fond du cœur.

ÉPIÔRE-à un Homme de Lettres célibataire. Pièce qui a concouru pour le Prix de l'Académie Française en 1773 ; par M. Doigni du Ponceau.

Les noms, les tendres noms & d'Époux & de Père,
O Homme, seroient-ils étrangers à ton cœur ?

THOMAS.

A Paris, chez J. B. Brunet, imprimeur, & Demonville, libraire.

L'Académie Française ayant fait une mention honorable de cette pièce, on a cru devoir lui en faire hommage en la donnant au Public.

EN quoi ? toujours rebelle aux vœux de la nature,

A la touchante voix, qui dans ton sein murmure,
Fier de ta liberté, tu brises le lien

Par qui l'être sensible est Homme & Citoyen !

L'Hymen te fait frémir ! sombre Célibataire !

Tu dédaignes les noms & d'Époux & de Père,

La froide indifférence a desséché ton cœur,

Et c'est en n'aimant rien, que tu crois au bonheur !

Combien je plains, Ami, ta superbe sagesse !

16 MERCURE DE FRANCE.

Ainsi , l'Amour heureux , l'innocente Tendresse ;
Ces trésors que le Ciel versa sur les Humains ,
Pour adoucir le poids de leurs cruels destins ,
N'embelliront jamais ton solitaire asyle ;
Rien ne peut t'attendrir , ton ame est immobile.
Crois-moi , cette raison , qui te rend orgueilleux ;
D'un Mortel isolé ne fait point un heureux ,
Et ne l'arrache point , par un triste système ,
Au pénible tourment de vivre avec lui-même ;
Le vrai Sage console & sert l'Humanité ,
Appartient tout entier à la société ,
Et ne repousse pas la compagne chérie ,
Qui l'aide à supporter le fardeau de la vie.
Je sais que l'égoïsme , orgueilleux destructeur ;
A tari parmi nous la source du bonheur ;
Dans ce siècle fameux des Arts & du Génie ,
Si l'esprit s'est orné , l'ame s'est endurcie.
Tous les cœurs sont fermés , tous les nœuds sont
rompus ,
Les Vices insolens ont proscrit les Vertus ,
Et des antiques Mœurs le Temple respectable ;
De la Beauté timide , asyle inviolable ,
S'écroule , & n'offre plus que de tristes débris ,
Où l'Innocence en pleurs rampe aux pieds du
Mépris.

Quels coupables excès , & quel affreux ravage !
Mortel indépendant , contemple ton ouvrage !
De ton enfance , ami , peins-toi l'heureux tableau ;
Vois ton père attendri , penché sur ton berceau ,

Couvrir de ses regards , & mouiller de ses larmes
L'intéressant objet de ses tendres alarmes.

O Ciel ! s'écria t'il , veille sur cet enfant ,
Qu'un jour il soit utile , & qu'il soit bienfaisant.
Je fais vœu de nourrir , dans cette ame flexible ,
Le besoin d'être aimé , d'être honnête & sensible ;
Qu'il forme , comme moi , ces respectables nœuds ,
Qui des Hommes unis font un Peuple d'heureux.
Oui , de chers rejetons soutiendront ma vicil-
lesse ?

Rajeuni dans leurs bras , je renaîtrai sans cesse ,
Leurs consolantes mains me fermeront les yeux...
Et d'un père adoré tu trompes tous les vœux !
Eh bien , puisqu'une voix si puissante & si tendre
A ton cœur endurci ne peut se faire entendre ,
Que ton propre intérêt , réveillant ta langueur ,
T'arrache à l'égoïsme , & te rende au bonheur.
Apprends que l'habitant de ce triste hémisphère
N'est point impunément oisif & solitaire :
Ce débile arbrisseau , vers la terre panché ,
Qui bien:ôt se flétrit , s'il n'est point attaché ,
D'un appui secourable impløre l'assistance.
Quand la fille du Temps , la sage Expérience ,
Des erreurs du jeune âge effaçant le tableau ,
De nos yeux dessillés a levé le bandeau ,
Soudain autour de nous sa clarté réfléchie
Vient nous défabuser du songe de la vie ,
Et l'homme malheureux , qui recule d'effroi ;
Sur un globe désert ne trouve plus que soi.

18 MERÇURE DE FRANCE.

Bientôt, ô mon ami ! tes brillantes années,
S'échappant brusquement des mains des Destinées,
Sous les ailes du Temps vont perdre leur fraîcheur ;
Les Muses, les Talens, idoles de ton cœur ;
L'Imagination, puissante enchanteresse,
Dans tes sens engourdis ne porte plus l'ivresse ;
De la gloire des Arts cet amour enflammé,
S'est éteint dans un sein de soucis consumé.
Tu perds tout ; à-la-fois ; &, dans ton indigence,
Il ne te reste plus que ta morne indolence.
L'Hymen consolateur t'ouvre & te tend les bras ;
A l'Hymen, mon ami, que ne devrois-tu pas !
Ah ! combien il est doux de confondre ses larmes ;
Et les moindres chagrins & les moindres alarmes,
De goûter sans remords les plaisirs les plus chers,
Et d'être heureux sans crime aux yeux de l'Univers !

Sainte & pure union, céleste jouissance,
Qu'ordonne la Nature, & permet l'Innocence ;
Accord intéressant des Grâces, des Vertus,
Pour les infortunés tes nœuds furent tissés,
Viens, pénètre avec moi dans cet asyle sombre ;
Où l'Indigence en pleurs souffre & gémit dans
l'ombre ;
Vois des Hommes en butte à tous les coups du fort,
Qui, mourant mille fois, en invoquant la mort,

Sur un lit arrosé de leurs larmes amères,
 Du pain de la douleur nourrissent leurs misères;
 Tous ces infortunés, flétris par tant d'horreurs,
 Dans leurs embrassemens éprouvent des douceurs:
 Au fond de ce cachot reconnois ton semblable,
 Qu'a proscrit l'injustice, & que l'opprobre acca-
 ble:

○ Providence auguste ! il revoit ses enfans . . .
 Le plaisir brille encor dans ses yeux expirans ;
 Il lève vers le Ciel sa tête appesantie ,
 Et trouve moins amer le poison de la vie.
 Que dis-je ? Le Sauvage , au fond de ses forêts ,
 Du saint nœud de l'Hymen connoît tous les at-
 traits ;

Et toi , dans tes desirs , plus noble & plus su-
 blime ,

Que la raison éclaire & que l'honneur anime ;
 Toi , qui vois d'un coup-d'œil les rapports mu-
 tuels ,

Et la chaîne établie entre tous les Mortels ,
 De cet accord heureux spectateur immobile ;
 Tu voudrois usurper le droit d'être inutile !
 Abjure , fier Mortel , abjure en rougissant ,
 L'erreur de ton esprit , que ton ame dément.

« Loin de moi tes conseils ; tu veux que je m'im-
 » mole

» Pour ce Sexe trompeur , inconstant & frivole ,
 » Impérieux tyran de notre liberté ,
 » Que suivent le Parjure & l'Infidélité !

20 MERCURE DE FRANCE.

- » S'ils pouvoient revenir, ces jours de l'Inno-
» cence ,
» Où l'Hymen & l'Amour, que guidoient la Dé-
» cence ,
» Charmant par les plaisirs les devoirs les plus
» saints ,
» De guirlandes de fleurs enchaînoient les Ha-
» mains !
» Mais non : l'Hymen n'est plus qu'un lien ty-
» rannique ,
» Ourdi par l'Intérêt & par la Politique ;
» Laisse moi donc en paix au fond de mon réduit ,
» Jouir de ma pensée & du tems qui s'enfuit.
» Ces livres que tu vois , que je relis sans cesse ,
» Me tiennent lieu d'amis , de femme & de maî-
» tresse ;
» Charms de tous les lieux & de tous les instans ,
» Pour l'Homme solitaire ils sont toujours conf-
» tans. »

Va , malgré tes crayons trop durs & trop sévères ;
Il est encor, crois-moi, des Epouses, des Mères
Que parent les Vertus, qu'embellissent les Mœurs,
Qui, méprisant la mode & ses succès trompeurs,
Dans le sein d'un Epoux versent de douces larmes,
Et, pour mieux l'enchaîner, sont fières de leurs
charmes.

Si dans ce tourbillon, objet de ton mépris,
Au milieu des travers, des vices réunis,
S'offroit à tes regards une Beauté sensible,

A la contagion toujours inaccessible ,
 Qu'embelliroient encor l'Esprit & la Bonté,
 La touchante Candeur, la douce Aménité...
 Ta fière liberté, tristement mutinée,
 Pourroit-elle rougir de se voir enchaînée ?
 Où trouver, diras tu, ce chef-d'œuvre des Cieux,
 Dont l'éclat n'est point fait pour de profanes
 yeux ?

Tu prends pour m'abuser un soin trop inutile.
 Où le trouver ? Regarde auprès de ton asyle:
 Tu soupires... tu sors d'un pénible sommeil,
 Les rayons du bonheur éclairent ton réveil.
 Cet objet vertueux n'est donc point chimérique ?
 Renonce, il en est tems, à ton orgueil stoïque,
 Reconnois l'Innocence, & tombe à ses genoux ;
 Ne rougis point de toi dans des momens si doux ;
 Que parmi ses sujets le tendre Amour te nomme :
 Aux pieds de la Beauté le Sage n'est qu'un Homme.
 Quel brillant avenir va s'ouvrir devant toi !
 Quand les gages heureux d'une constante foi,
 Pour te plaire, essayant leur voix foible & nais-
 sante,

De leur berceau tendront une main caressante,
 Quand ta tendre moitié, prodigue de son lait,
 Dans leurs traits incertains, cherchera ton por-
 trait,

Et lorsque les regards d'un Epoux & d'un Père
 Fixeront tour-à-tour les Entans & la mère ;
 Mes yeux se rempliront des pleurs du sentiment ;

22 MERCURE DE FRANCE.

Et mon cœur jouira de ce tableau charmant.
Alors, ô mon Ami ! pleins de la même ivresse,
Nous relisons ces vers que ma Muse t'adresse ;
Ces vers de l'amitié, fière de ton bonheur,
Plus content de toi-même, & plus tendre &
meilleur,
Dans le sublime élan de ton ame ravie,
Tu croiras mieux aimer ton Prince & ta Patrie,
Et tu verras que l'Homme, heureux de s'attendrir,
Se lasse de penser, & jamais de sentir.

ÉPIÔRE D'UN VIEILLARD.

A un Ami de son âge.

Nec tarda senectus
Debilatat vires animi mutatque vigorem.

ÆNEID. lib. IX.

Cette pièce a été présentée à l'Académie pour concourir au prix. Elle étoit accompagnée d'un mot de lettre à MM. les Académiciens, par lequel l'auteur les prévenoit qu'il avoit fait parler un de leurs confrères, mais qu'il n'avoit pris cette liberté que de son aven; qu'il avoit cru que le tableau d'une infirmité singulière, & peut être unique, soutenue avec

courage, pouvoit intéresser les Lecteurs ; qu'il avoit tâché de rendre les sentimens & les expressions même de celui qu'il avoit fait parler.

A L'HIVER de nos ans nous voilà parvenus ,
 Cher ami : nos beaux jours que sont-ils devenus ?
 Sain de corps & d'esprit , avec un nom illustre ,
 Tu t'affliges d'atteindre à ton quinzième lustre ;
 Tu regrettes l'enfance & ses frivoles jeux ,
 Le seul tems de la vie où l'homme soit heureux.
 Il l'est quand il l'ignore & ne peut se connoître :
 S'il s'en appercevoit , cesseroit-il de l'être !
 Oui : bientôt entraîné vers mille objets absens ,
 Il formeroit des vœux sans cesse renaisans.
 Cet âge fut suivi d'une ardente jeunesse :
 Dans ces jours où regnoient le délire & l'ivresse ;
 Quelle foule d'erreurs tint nos yeux éblouis !
 Ces phantômes brillans se sont évanouis.
 D'ambitieux projets de gloire & de fortune
 T'ont rendu le jouet de Mars & de Neptune ;
 Las d'avoir vainement tout tenté , tout osé ,
 Si d'un espoir trompeur tu t'es détabulé ,
 Faut-il que les chagrins empoisonnent ta vie ?
 Eh ! pourquoi te livrer à la mélancolie !
 Crois-tu que désormais inhabile aux plaisirs ,
 Tu doives à l'ennui d vouer tes loisirs ?
 Libre des passions , heureux de leur absence ,
 Recueille au moins les fruits de ton expérience ;

24 MERCURE DE FRANCE.

A l'abri de l'orage & près d'entrer au port,
 Vois les nochers errans, & déplore leur sort :
 Du calme de tes sens reconnois l'avantage,
 Et ne murmure pas de pouvoir être sage.

Si par septante hivers tes goûts sont émouffés,
 La tête est libre encor ; pour jouir c'est assez.
 Plus à plaindre que toi, d'un corps qui fut ro-
 buste,

Je ne sens exister aujourd'hui que le buste.
 De douleurs toutefois ce corps n'est pas exempt :
 Au dehors il éprouve un calme séduisant ;
 Mais l'orage succède, & cet effet étrange
 M'avertit au dedans que l'atmosphère change.
 Un bâton me soutient & raffermi mes pas :
 Un ami m'accompagne & me prête son bras.
 J'ai rendu, jeune encor, de semblables services :
 D'assister un vieillard je faisois mes délices,
 De ses moindres leçons je tirois vanité :
 Quelquefois on m'écoute, & je m'en sens flatté.

Si des faveurs du sort l'âge tarit la source,
 Pour nos besoins nouveaux l'art n'est pas sans res-
 source.

Ces cheveux naturels, en longs anneaux flottans,
 Qu'on voyoit à regret tomber à soixante ans,
 L'art fait les remplacer ; une adroite imposture
 Semble avoir emprunté la main de la nature :
 Il n'est plus de front chauve, & César, de nos
 jours,

Du laurier n'auroit pas emprunté le secours.

List.

Lise perd une dent : elle gémit , soupire :
 Il lui faut renoncer aux grands éclats de rire :
 On lui rend chez *Bourdet* la perle d'Orient :
 Elle est venue en pleurs , elle sort en riant.
 Les objets apperçus à travers un nuage
 Tracent dans mon organe une confuse image ;
 Un cristal qu'arrondit un art ingénieux ,
 Ressuscite ma vue & présente à mes yeux
Jupiter escorté de ses quatre planettes.
Sénèque & *Cicéron* dépourvus de lunettes ,
 Etoient privés de lire , & leurs divins écrits
 A notre âge pour nous conservent tout leur prix.
 Du fracas des volcans mon oreille étonnée
 A perdre son ressort semble être condamnée ;
 Un tube me soulage , & cette invention
 Peut recevoir du tems plus de perfection.

A Paris tous les arts s'approchent du pinacle ;
 Leur progrès chaque jour offre un nouveau spec-
 tacle :

L'artifice ajoutant à la réalité
 Du curieux oisif entretient la gaîté.
Gilles sur le rempart , aveugle au premier acte ,
 Se fait dans l'intervalle ôter la cataracte ,
 Et revient au second , clairvoyant comme un
 Lynx :

Comus de nos badauts est l'*Œdipe* & le *Sphinx* :
 Mais du siècle passé les philosophes mêmes ,
 S'ils voyoient s'écrouler leurs fastueux systèmes ,

26 MERCURE DE FRANCE.

Par des faits imprévus justement étonnés,
Croioient à cet aspect leurs regards fascinés.
Que diroient, en voyant nos prodiges d'optique,
Nos aïeux qu'enchantoit la lanterne magique ?
Du grand *Newton* cet art a surpassé l'espoir. *
D'*Archimede*, *Buffon* retrouve le miroir.
Quelque secret nouveau chaque instant se dé-
voile ;

Un tableau peint à fresque est porté sur la toile :
Du pastel fugitif on fixe la couleur :
L'aiman d'une carie apaise la douleur :
Le diamant se brûle & s'évapore en poudre :
Un fil d'archal dirige & détourne la foudre :
Le fer devient acier ; d'industriels essais
Ont sù multiplier les trésors de Cérés :
L'eau marine s'épure ; elle est saine & potable :
Le poumon ulcéré renaît dans une étable.

Croirai-je, direz-vous, des faits prodigieux ?
Doutez avant de voir ; mais croyez-en vos yeux.
La rage s'humanise ; on calme sa furie :
Les noyés qu'on pleuroit sont rendus à la vie ;
Un mal que suit la mort ou la difformité
Préserve désormais la vie & la beauté.
Où ne parviendra pas la moderne industrie !
Elle offre un nouveau culte à votre idolâtrie,

* *Newton* avoit désespéré qu'on pût corriger
à divers égard la réfrangibilité des rayons qui causent
des Iris. Les lunettes achromatiques y remédient.

En mettant sous vos yeux , antiquaires savans ,
 Des trésors enfouis depuis seize cens ans. *
 L'Equateur est connu , la terre est mesurée :
 De ces globes errans dans la voûte azurée ,
 Jadis effroi du peuple , inconnus dans leurs
 cours ,

D'Alembert sans erreur prédira les retours.
 Les Tycho , les Graham , leurs calculs , leur étude
 Au Pilote incertain offrent la longitude ,
 Et la palme promise à ces nobles travaux ,
 Est due à leurs talens réunis & rivaux.
 Des Drak & des Barentz ** renouvelant les
 rôles ,

Nos modernes Typhis investissent les pôles :
 Tant de projets conçus au siècle de Louis
 Pour éclore attendoient l'œil de son petit-fils.

Mais en vain du soleil on connoît la distance :
 Cet astre sur mes maux a trop peu d'influence ;
 Peireire , ton génie & tes adroits secours
 Ont donné la parole à des muets nés sourds ;
 Des muets ont parlé ! que ne puis-je prétendre
 Recouvrer par ton art la faculté d'entendre !

Les gens officieux accourent sur mes pas
 Empressés à guérir des maux que je n'ai pas :

* Les antiquités d'*Herculanum* & de *Pompeia*.

** Pilotes qui ont le plus approché des pôles dans
 le tems des grandes découvertes.

Souffrez-vous de la pierre ; appelez *Frère Côme* ;
Habile , plein de zèle , avec son lithotome ,
Il vous taillera net sans vous faire crier.

L'un m'offre un œil de verre , & l'autre un ratelier.
Messieurs , leur dis-je à tous , pour le mal qui
m'obsède

S'armer de patience est l'unique remède :
Je n'en cherche plus d'autre , & n'en ai point le
choix.

Ami , je n'en suis pas plus triste qu'autrefois.
Mon état des bons cœurs est la pierre de touche :
Quelqu'un de mon oreille approche-t'il la bou-
che ;

J'aime à croire qu'il est sensible à la pitié ,
Et ce doux sentiment invite à l'amitié.
Je rends grâce à celui que mon silence étonne ,
Lorsqu'il m'apprend qu'il vente , ou m'avertit qu'il
tonne.

Tel que ce bruit alarme & fait trembler d'effroi ,
Voudroit en ces momens être plus sourd que moi.

Quelquefois , solitaire au milieu de la foule ,
Je ne m'apperçois pas si la maison s'écroule :
Sur un cercle brillant je promène mes yeux ;
Je suis dans un désert , & je n'en vauz que mieux :
Parlez-nous , me dit-on : ne soyez pas stupide ;
Mais pour placer un mot il faut trouver un vuide ;
Si je vous interromps , l'élite des bons mots
Sera d'un moindre prix qu'un rien dit à-propos.
Tandis que la raison tient ma langue captive ,

De quelque trait saillant ma surdité me prive ;
 Mais souvent un seul mot , avec peine entendu ,
 Me laisse apercevoir que je n'ai rien perdu .

Je reçois deux amis , le hasard les rassemble ;
 Ils cèdent au plaisir de converser ensemble :
 Anéantis pour moi leurs sons frappent les airs ;
 Je les vois se parler , tout bas je fais des vers .
 D'autrefois sous la main trouvant une brochure ,
 Chacun de nous se taît , fait à part sa lecture ;
 Un quatrième arrive , & ce muet concours
 Lui fait croire en entrant que nous sommes trois
 sourds .

Telle est souvent sur moi la force d'un bon livre ;
 Il suspend mes douleurs , de plaisir il m'enivre :
 Pour plaire au monde , un sourd feroit de vains
 efforts ;

Je lis , je m'acoutume à vivre avec les morts .
 J'en pourrois dire plus si je savois mieux pein-
 dre .

Toi qu'aucun mal n'assiége , oles-tu bien te plain-
 dre ?

Tu n'es pas , il est vrai , favori de Plutus ;
 Mais tu peux , sur le pauvre , exercer tes vertus :
 Tu peux le soulager : aux yeux de l'indigente
 La médiocrité ressemble à l'opulence :
 Un don , même léger , a des charmes puissans :
 Il est encor , crois-moi , des cœurs reconnoissans .
 Sont-ils ingrats ? qu'importe ? un secret témoi-
 gnage

30 **MERCURE DE FRANCE.**

Consolera ton cœur de perdre leur hommage.

Cette voix, de l'ennui chassera le poison ,

Et ton bonheur sera le fruit de ta raison.

Je t'en donne un conseil que je tâche de suivre :

A force de bienfaits sens le plaisir de vivre ;

Et si l'intempérance est notre seul bourreau ,

Sobre , tu parviendras aux jours de *Cornaro*.

Mais en foi de la fin chacun porte le germe ,

Et , malgré nos efforts , nous panchons vers le
terme.

Tout vieillit ; de la loi tu n'es pas excepté :

Dieu ne nous donne point ce qu'il n'a que prêté.

Nos pères en mourant nous cédèrent la place ;

C'est à nous d'installer une nouvelle race.

Ces enfans , que tu vois avec un œil jaloux ;

Où mourront , ou bientôt vieilliront comme
nous.

Chaque instant vers le but nous entraîne & nous
pousse.

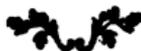
Applanissons la rampe & rendons-la plus douce :

Marchons , & , s'il se peut , ralentissons le pas ,

En coutronnant de fleurs les portes du trépas ;

Mais puisque pour mourir le sort nous a fait
naître ,

Rentrons paisiblement dans le sein du grand Etre.



*ÉPIQUE D'UN JEUNE POÈTE**A un jeune Guerrier ;*

Pièce qui a concouru pour le prix de
l'Académie Française ; par M. André.
A Paris, chez Brunet, &c.

On ne peut refuser à l'auteur une tournure de vers facile , & cet heureux choix de mots harmonieux dont parle Boileau , & qui est un des premiers caractères du poète. Il semble que les dispositions poétiques de M. André méritent des encouragemens. Ce jeune Athlète s'annonce , on ne peut pas plus avantageusement , par l'estime pleine d'enthousiasme qu'il ose afficher, sans ménagement pour la jalouse médiocrité , en faveur de l'homme de génie qui laisse tous ses concurrens si loin de lui dans la carrière , & qui vient d'être couronné pour la sixième fois.

« Souvent quelques auteurs, dit M. An-
» dré dans son avertissement , n'ayant
» obtenu ni mérité le prix de l'Académie,
» & très-persuadés néanmoins de la bonté
» de leurs ouvrages, ont fait imprimer
» leurs pièces, & ont appelé du tribunal

B iv

» de l'Académie à celui du Public qui ne
 » leur a pas donné gain de cause. Ce
 » n'est pas dans la même intention que
 » je mets cette épître au jour. Je n'ai ni
 » assez d'amour-propre, ni assez de mau-
 » vaise foi pour me dissimuler le mérite
 » de la pièce couronnée. . . . Je ne ferai
 » jamais, ajoute-t'il en finissant, l'enne-
 » mi d'un homme qui n'aura d'autre eri-
 » me que d'avoir plus de talent que
 » moi. »

Il y a tout lieu de présumer que celui
 qui sent si vivement le véritable talent,
 en a beaucoup lui-même. Mais on en
 jugera mieux par les vers que nous allons
 transcrire.

Tu vas chercher, Damis, sous les drapeaux de
 Mars,

Une gloire pénible & d'illustres hasards ;
 J'adore aussi la gloire ; & sa flamme puissante
 Dans mon cœur qu'elle embrase est toujours re-
 naissante.

Impénétrable aux traits des autres passions,
 J'éprouve ces desirs & ces émotions,
 Ces rapides élans que mon âme agrandie
 Prend pour l'aveu du Ciel & l'instinct du génie.

O Gloire, devant moi fais briller ton flambeau !
 O Gloire, ame du monde, aimable enchantresse,

Accours, remplis mes sens de ta sublime ivresse.
 Mère des vrais héros, Déesse des grands cœurs,
 Toi seule ouvres la lice & nomme les vainqueurs.
 Des talens & des arts je parcours la carrière;
 Je voudrois d'un élan la franchir toute entière,
 Surpasser Euripide, Homère, Cicéron;
 Rival heureux d'Apelle & vainqueur de Myron,
 Faire revivre en moi leur gloire réunie;
 Joindre le luth d'Orphée au compas d'Uranie,
 Les palmes des Talens aux palmes des Guerriers,
 Rempporter tous les prix, cueillir tous les lau-
 riers, &c.

Que l'Art heureux des vers soit le seul que j'em-
 brasse.

Des Chantres immortels je veux suivre la trace;
 Et, formant sur mon luth des sons mélodieux,
 Mériter d'être un jour assis parmi ces Dieux.

Ces vers respirent le goût le plus vif
 de la poésie & de la gloire, & prouvent
 que l'auteur est né pour cultiver l'une &
 pour prétendre à l'autre. Mais il est un
 âge où la verve du poëte est refroidie &
 où le bras du guerrier s'affoiblit. C'est
 par cette idée que M. André termine sa
 pièce. Ce morceau fera plaisir au lec-
 teur.

34 MERCURE DE FRANCE.

D'autres tems , d'autres soins : si, pendant ta carrière ,

Le Ciel , ainsi qu'à moi , t'a permis d'être père ;
Cultive alors , Damis , ces rejetons naissans ,
Héritiers de ta gloire , autour de toi croissans.

Mais ne te borne pas à des soins ordinaires.

Malheur à qui transmet à des mains mercenaires ,

A des hommes gagés , ces droits si précieux ,

Ces droits aux pères seuls réservés par les Dieux !

Voit-on le Roi des airs , voit-on l'aigle superbe

Confier aux oiseaux qui se cachent sous l'herbe

Un aiglon généreux , dont l'œil vif & perçant

Doit fixer du soleil le disque éblouissant ?

Au-dessus des rochers , loin des routes connues ,

Lui-même il l'accoutume à planer dans les nues ;

Lui-même il ralentit ou presse son essor :

Et l'intrépide aiglon , fier du sang dont il sort ,

Signale sous le ciel son audace première ,

Et vole se plonger dans des flots de lumière.

Eh ! que font à tes fils les antiques exploits

Des Grecs & des Romains célébrés tant de fois ?

Ne peut-on leur vanter que les palmes d'Arbelles ?

Nous avons remporté des victoires plus belles :

Au lieu de Marathon , parle-leur de Rocroi ,

Qu'ils sachent que ton père , aux champs de Fontenoi ,

A prodigué son sang sous les yeux de ses maîtres.

Fais-leur jurer , ami , d'imiter leurs ancêtres.

Moi, je veux que mes fils marchent dans ces sentiers

Où Corneille & Racine ont cueilli leurs lauriers.
 Qu'ils courent étancher la soif qui les dévore.
 Aux sources du Permesse on peut puiser encore.
 Eh! quand par nos enfans nous serions surpassés,
 Quand ils effaceroient nos triomphes passés,
 Sans en être jaloux jouissons de leur gloire.
 Les demi-Dieux assis au Temple de Mémoire ;
 Au sein de l'Alégresse oubliant leurs travaux,
 D'un air doux & serein contemplant leurs travaux,
 Ces héros, savourant le nectar, l'ambrosie,
 Regardent sans regret comme sans jalousie
 Leurs convives heureux, de splendeur revêtus ;
 Attacher sur leurs fronts quelques palmes de plus.

Cette épître ne peut faire que beaucoup d'honneur à M. André. L'épigraphe de sa pièce est, *Sic itur ad astra*. On pourroit très-bien lui appliquer le vers entier.

Macte animo, generose puer; sic itur ad astra.

Poursuis, c'est le chemin de l'immortalité.



AMANA, ou les Vœux indiscrets.

Conte oriental.

AMANA, fille du berger Saubad, tiroit de l'eau du puits d'Adail, lorsqu'une caravane qui traversoit le désert, arriva, & le conducteur des chameaux descendit pour les faire boire. Ceux qui vinrent les premiers au puits appartenoient au marchand Nouradin, qui transportoit dans diverses contrées de l'Orient du lin fin & d'autres marchandises d'un grand prix. Lorsque la caravane fut proche, Amana se couvrit de son voile qu'un esclave de Nouradin eut l'insolence de lui arracher pour satisfaire sa brutale curiosité.

Amana, justement irritée de cette audace, & encouragée par la présence des autres esclaves, le frappa du bâton de son sceau. Il alloit se venger avec violence quand Nouradin qui marchoit lui même à la tête de sa caravane, lui ordonna de se retirer & s'approcha du puits. Le voile d'Amana étoit tombé, dans ce désordre. La rougeur de la modestie se répandit avec grâce sur ses joues. L'indignation qui agitoit son sein, & la colère qui étince-

loit dans ses yeux, exprimoient le vif sentiment de l'honneur irrité, sentiment si convenable à son sexe, & qui dans ce moment lui prêtoit de nouveaux charmes. Nouradin n'étoit encore que dans sa dix-huitième année. Il n'avoit jamais senti les peines de l'amour, mais il n'avoit jamais goûté ses plaisirs. Tant d'attraits excitèrent dans son cœur un trouble jusqu'alors inconnu. Il s'étonna de se trouver sensible. l'Ange de la mort venoit de lui enlever son père, & l'avoit rendu maître d'une fortune immense; mais quoique l'indépendance & la richesse ouvrent ordinairement une libre carrière aux desirs impétueux de la jeunesse, Nouradin avoit l'ame trop élevée pour abuser de ces avantages. Il demanda Amana à ses parens qui reçurent ses offres avec reconnoissance, & peu de tems après il l'emmena en Egypte, & fit auparavant punir l'esclave téméraire qui l'avoit insultée.

Cependant comme il étoit en deuil de son père, il différa les solemnités de son mariage jusqu'au moment où il pouvoit avec décence faire succéder la pompe de l'allégresse aux vêtemens lugubres de la douleur. Il recaloit réellement & goûtoit

38 MERCURE DE FRANCE.

d'avance en idée un bonheur qui ne pouvoit lui échapper, & supposoit même qu'il devoit augmenter par l'attente, comme le trésor d'un usurier qui s'accroît par le retard de la jouissance.

Dans cet intervalle Amana sortit de cette joie tumultueuse, fruit ordinaire d'une subite élévation, & l'amour succéda dans son cœur à l'ambition satisfaite. Elle avoit été privée des secours de l'éducation, & ce malheur, le seul peut-être attaché à l'obscurité de la naissance, fut du moins le seul qui affligea Nouradin. Il s'occupa constamment à le réparer, & orna l'esprit de son amante de toutes les connoissances agréables & nécessaires. La tendre Amana étoit pénétrée d'estime & d'amour, & desiroit faire goûter à son époux, par un doux retour, le bonheur qu'il étoit impatient de lui assurer.

Le Calife Osmin étoit alors sur le trône d'Egypte. Les passions de ce prince étoient aussi impétueuses que le torrent d'Alared, & aussi funestes que les tourbillons du désert. Il cherchoit par tout de nouveaux desirs & de nouvelles jouissances; mais comme ses desirs étoient insatiables, ses jouissances étoient imparfaites, son pouvoir lui étoit odieux, parce

qu'il lui étoit inutile, & sa vie étoit plus malheureuse que celle du plus vil de ses esclaves. La beauté remplissoit son sérail, mais elle avoit perdu ses droits sur ses sens émoussés. La fureur remplaça seule les sensations qui le fuyoient. Il fit paroître devant lui Nardic, son eunuque favori, & lui ordonna avec menaces & imprécations de lui trouver un objet qui pût ranimer le feu de ses passions. L'eunuque avoit reçu de son maître une puissance absolue sur son royaume & sur son sérail. Il fit publier que quiconque dans l'espace de trois jours, procureroit au calife la plus belle femme, seroit sur le champ nommé la troisième personne du royaume.

Caled, l'esclave que Nouradin avoit puni, étoit retourné avec lui en Egypte. La sombre férocité de son caractère étoit augmentée par le desir de la vengeance, & son désespoir égaloit la noirceur de son esprit mécontent. Lorsqu'il entendit la proclamation de Nardic, la joie brilla sur son front comme l'éclair dans l'obscurité d'un orage. Il avoit outragé Amana : il avoit été puni ; mais il étoit heureux : il alloit se venger. Il savoit qu'elle étoit encore vierge, & que son mariage étoit proche. Il se rend promptement au pa-

40 MERCURE DE FRANCE.

lais & demande à être introduit en présence de Nardic ; l'eunuque pâle & farouche gardoit un silence effrayant. La grandeur & l'esclavage, la basse ambition & la flatterie plus basse encore, le faux zèle de l'obéissance aveugle & l'orgueil qui vient chercher l'humiliation, toute cette vile suite de la puissance l'environnoit. La sombre inquiétude ridoit son front, & la crainte faisoit palpiter son cœur.

Quand Caled parut, il se prosterna devant lui. Qu'un autre que moi, lui dit-il, soit distingué des esclaves confondus dans l'obscurité ; que la faveur & le sourire de mon maître fassent sortir un autre de la poussière : je suis trop payé si mon service est accepté, & si la beauté que j'offre satisfait les desirs d'Osmin. Amana doit être dans peu l'épouse de Nouradin, mais le Souverain d'Egypte est seul digne d'Amana. Hâte-toi donc de la demander. Elle est actuellement avec lui dans son habitation où je conduirai le messager de ta volonté.

Nardic reçut cette découverte avec un transport de joie. On expédia sur le champ un ordre à Nouradin. On y apposa le sceau royal : Caled en fut chargé, & retourna avec des forces suffisantes pour contraindre à l'obéissance.

Le deuil de Nouradin expiroit ce même jour. Il avoit déjà quitté ses habits & parfumé sa personne. Son visage peignoit la joie de son cœur. Ses amis étoient invités à la cérémonie de son mariage, & le soir de cette journée devoit voir ses desirs accomplis. Amana attendoit aussi ce moment avec une douce impatience, & permettoit à son front l'expression d'un desir trop innocent pour le dissimuler. Elle étoit amoureusement panchée sur le sein de Nouradin. L'on entend du bruit : c'est Caled avec l'ordre & les gardes.

L'alarme & l'effroi se répandent aussitôt. Nouradin tremblant sort brusquement de l'appartement d'Amana. A l'aspect de Caled il frémit de colère & d'indignation, mais il est intimidé par les gardes. Caled l'aborde avec les regards triomphans de l'insolence, & lui présente son ordre. Nouradin voit le sceau de son maître & s'incline pour le recevoir, jette les yeux sur l'adresse, ouvre la lettre & frémit. Le malheureux qui l'avoit trahi jouissoit de son désespoir ; & voyant qu'il n'avoit pas assez de force pour lire l'ordre, il lui fit part de ce qu'il contenoit. Au nom d'Amana, Nouradin resta immobile

42 MERCURE DE FRANCE.

comme s'il eût senti la piqûre d'un scorpion, & tomba sans connoissance.

Le barbare Caled. exécuta, sans différer les ordres qu'il avoit reçus. Le malheur, les prières & les larmes. n'eurent aucun pouvoir sur son cœur endurci. Il fit porter Amana dans le sérail & la présenta à Nardic plein de confiance & d'espoir. Nardic flatté par le port, & la taille d'Amana, lève son voile avec impatience. Il la voit & tombe à ses pieds, Il sentit que dans un moment sa vie alloit dépendre d'elle. Amana fut conduite à l'appartement des femmes, & Caled fut sur le champ revêtu de sa nouvelle dignité. On lui donna un logement dans le palais, & on le fit capitaine de la garde qui veilloit aux portes.

Quand Nouradin eut repris ses sens, & qu'il fut qu'Amana étoit renfermée dans le sérail, il devint tour-à-tour furieux & stupide. Il passa la nuit dans une agitation si violente qu'elle épuisa toutes ses forces. Dès le matin il se renferma dans la chambre d'Amana, & se jeta sur un sofa, déterminé à ne prendre aucune nourriture.

Tandis que cet amant malheureux s'abandonnoit à sa douleur, le récit que Nardic fit d'Amana réveilla le Sultan & le fit

sortir de son apathie léthargique. Il commanda qu'elle fût préparée à le recevoir, & aussi-tôt il entra seul dans son appartement. Ce Prince si familier avec la beauté, si rassasié de jouissances, ne put voir Amana sans émotion; il s'apperçut cependant qu'elle versoit des pleurs & que la présence l'intimidoit. Il pensa qu'il dissiperait aisément cette crainte passagère, qu'il l'adoucirait par ses discours, & que les caresses de son maître l'exciteroient à y répondre. Mais, lorsqu'il s'approcha d'elle, elle se jeta à ses pieds & le conjura de l'écouter avec tant d'instances, qu'il fut obligé de se rendre. Il la relève, & la soutenant dans ses bras, il l'encourage à s'expliquer. Souverain de mon être, lui dit-elle, laisse aller une infortunée qui n'est pas digne de ta présence, & prends pitié d'une douleur qui ne peut être adoucie par le plaisir. Je suis la fille d'un berger promise au marchand Nouradin. Mon corps en est arraché par la perfidie d'un esclave, mais mon ame est unie à la sienne par des liens éternels. . . . Ne lance point sur moi tes regards effrayans. Le souverain d'Egypte s'abaissera-t'il à un reptil de la poussière? Le Juge des Nations retiendra t'il le vil prix de la trahi-

son & de la vengeance? Celui qui laisse languir les desirs de tant de Beautés jouira-t'il de la souffrance d'un cœur qu'il désespère? Osmin, dont l'ame étoit successivement enflammée par le desir & la colère, fixe un moment Amana, s'arrête, la regarde encore, & sort sans lui répondre. Lorsqu'il fut seul il resta quelques momens en suspens; mais les passions dont les discours touchans d'Amana avoient réprimé la violence, reprirent bientôt leur empire. Il fit dire à Amana que si dans trois heures elle n'étoit disposée à combler ses desirs, il feroit tomber à ses pieds la tête de l'esclave qui lui étoit préféré.

L'enuque que l'on avoit chargé de cet ordre & les femmes qui environnoient Amana étoient pénétrés de sa douleur, & frémissaient de son danger. Sans se flatter de prévenir ses malheurs, ils desiroient du moins les différer. Ils lui conseillèrent de demander trois jours de préparation; elle pourroit dans cet espace recouvrer la tranquillité de son esprit & apprécier sa situation actuelle. Ils ajoutèrent qu'en même tems elle devoit, suivant l'usage & pour preuve de son obéissance, envoyer une coupe de sorbet, dans

laquelle on eût dissout une perle, & dont elle eût bû la première. Après tous les combats du désespoir, elle consentit à ce projet, & se prépara à le mettre à exécution.

Cependant Nouradin n'étoit sorti de son trouble que pour mieux sentir son malheur. Il exhala sa fureur par ces mots : Eh quoi ! si le bonheur & la sagesse président aux ouvrages du Créateur, pourquoi ne vois-je autour de moi que l'oppression, l'injustice & la cruauté ? Si Nouradin seul a droit sur Amana, pourquoi Amana est-elle au pouvoir d'Osmin ? O Ciel, sois juste, & je te pardonne : que je sois à cette heure Osmin, & qu'Osmin soit Nouradin. Au moment même l'air fut obscurci par un nuage épais qui fut dissipé par un coup de tonnerre. Zachés, ce Génie redoutable qui punit les vœux indiscrets en les exauçant, parut & lui dit : Nouradin, j'habite une région supérieure à la tienne, mais je veille sur les enfans de la terre. Tu désires être Osmin ; je vais remplir ton souhait autant qu'il est en ma puissance. Tu pourras prendre sa figure & exercer son pouvoir. J'ignore encore s'il m'est permis de cacher Osmin sous les traits de Nouradin, mais jusqu'à demain il ne te nuira pas dans tes projets.

Nouradin , que la surprise & la terreur avoient rendu immobile , reprit alors sa force comme en présence d'un ami. Il alloit témoigner sa reconnoissance, quand le Génie s'approcha de lui & lia un talisman à son bras gauche. Toutes les fois , lui dit-il , que ce brasselet sera appliqué à la région de ton cœur , ta figure sera alternativement changée en celle d'Osmin & de Nouradin. Le Génie disparut aussi - tôt. Nouradin , impatient de revoir Amana , approcha le brasselet de sa poitrine, & dans l'instant se trouva seul dans un appartement du sérail.

Dans ce même moment le Calife attendoit avec impatience la réponse d'Amana. Il descendit dans ses jardins , se promenoit lentement & sans dessein ; & , profondément absorbé dans ses pensées , il se tint à lui-même ce langage : Quelle est donc ma félicité ? quel est donc mon pouvoir ? Je suis malheureux par la préférence que le caprice d'une femme accorde à mon esclave. Je puis tout pour ma vengeance , & ne puis rien pour mon amour ; je puis empêcher son bonheur & ne puis faire le mien. Ah ! que n'est il en mon pouvoir de prendre la forme sous laquelle je serois du moins heureux par la

pensée ! Si j'étois Nouradin , peut-être en ce moment Amana me prodigueroit les transports innocens de son amour.

Il ne s'étoit abandonné jusqu'alors qu'au délire de son imagination ; mais au moment qu'il eut hautement expliqué ses desirs , il devint à son tour sujet du Génie qui avoit transporté Nouradin au palais. Comme il étoit près d'une fontaine, il s'aperçut avec un plaisir égal à sa surprise que ses traits étoient changés & que ce miroir réfléchissoit une autre image.

Son esprit étoit enflammé par les caresses idéales d'Amana. Ce prodige augmentoit encore sa passion ; & ne songeant plus qu'à la satisfaire , il court avec précipitation au sérail. Il ne fit point réflexion que n'étant point connu on lui refuseroit le passage. En effet , comme il s'avançoit rapidement , il est arrêté par les gardes que commandoit Caled. Il s'élève du tumulte : Caled arrive , reconnoît Nouradin , croit que dans la frénésie de son amour il a escaladé les murs du jardin pour enlever Amana ; & se réjouissant d'une occasion si favorable de se venger , il le perce de son poignard ; mais au même instant il reçoit celui du calife dans le cœur. Ainsi périrent à la fois le tyran & le traître ; le

tyran, par la main qui s'étoit armée pour seconder son injustice, & le traître par la fureur d'une passion que sa perfidie avoit allumée dans le sein de son maître.

Cette scène sanglante se passoit aux portes du sérail, & l'homme que l'on croyoit égorgé reposoit en sûreté sur un sofa. Amana, suivant le conseil de ses femmes, avoit préparé la coupe de sorbet. Elle fut envoyée au Calife & reçue par Nouradin. Il comprit par ce message qu'Amana n'avoit point encore répondu aux desirs d'Osmin. Transporté de joie il prend la coupe, la vuide, la rend à l'eunuque & ordonne que l'on fasse entrer Amana sur le champ. Elle parut seule, pâle, tremblante & défigurée. Quoique ses lèvres se forçassent au sourire, les caractères de la douleur, de la crainte & de la haine n'étoient point effacés. Nouradin vit avec ravissement son désordre qui lui prouvoit sa fidélité. Il s'élançe, la serre tendrement entre ses bras & l'arrose de ses larmes. Transports inutiles, soins infructueux : Amana ne répondoit à sa tendresse que par des sanglots enrrecoupés, & gémissoit d'inspirer l'amour. Nouradin comprit que ces caresses, reçues avec tant de dédain sous la figure d'Osmin, lui seroient rendues avec
usure

usure sous sa forme naturelle. Il recula quelques pas, appliqua le talisman à sa poitrine, & , devenu Nouradin, il se jeta une seconde fois dans ses bras. Amana resta sans mouvement. Il sourit à ce prodige, & , la soutenant contre son sein, il lui rapporta quelques événemens dont eux seuls avoient connoissance. Il lui raconta par quel moyen il s'étoit introduit dans le palais, la pressa de s'échapper avec lui & d'abandonner l'appareil de la grandeur au malheureux dont il quittoit la ressemblance avec plaisir. Amana jeta sur lui les yeux, le fixa avec une sombre tranquillité jusqu'à ce que ses doutes fussent dissipés. Aussi-tôt elle se détourna de lui, déchira ses vêtemens, & regardant le Ciel, elle appela sa vengeance avec imprécations : la voix lui manqua & elle fondit en larmes.

Après cet accablement que Nouradin voyoit avec une douleur inexprimable, les exclamations interrompues d'Amana lui en apprirent la cause. Vous avez bû la mort, lui dit elle ; cette coupe la renfermoit. Aussi téméraire que vous, j'ai voulu être plus sage que l'Être éternel qui nous gouverne. J'ai voulu lui ôter le soin de mon bonheur, & m'en charger moi

50 MERCURE DE FRANCE.

seule. J'ai désiré, en ôtant cette coupe de mes lèvres, que la liqueur qui restoit devînt du poison. Aussi-tôt une main invisible a jeté dans le vase une poudre mortelle, & une voix terrible m'a appris que celui qui l'approcheroit de ses lèvres devoit périr.

Nouradin, qui sentoit déjà les atteintes destructives du poison, vit que la mort l'environtoit. Ses genoux tremblèrent & ses yeux s'obscurcirent. Ses bras défaillans demandoient Amana, & sa langue articuloit à peine les tendres & dernières expressions de son amour. Il chancelle & tombe en arrière. Dans sa chute le talisman touche sa poitrine : sa figure est encore changée, & les horreurs de la mort sont imprimées sur les traits d'Osmin. Quand Amana, qui s'efforçoit de le soutenir, apperçut ce dernier changement, elle sortit de l'appartement avec la distraction impétueuse du désespoir. L'alarme se répandit dans le sérail, le corps fut examiné par les médecins & reconnu pour celui d'Osmin. Les effets du poison étoient évidens. Amana fut bientôt soupçonnée & mise à mort par l'ordre de Schomar qui succédoit à son père.

Hommes présomptueux, apprenez à

OCTOBRE. 1773. 51

souffrir avec patience. Craignez de murmurer dans le malheur, craignez de former des vœux insensés. Le génie Zachés les écoute. Vous êtes perdus s'il les remplit.

*VERS à Madame D** , qui , dans une légère indisposition , avoit eu la pensée de renoncer à la société.*

Le plus affreux blasphème est sorti de ta bouche !

Quelle sombre vapeur bannissoit ta gaîté ?

Ou plutôt , quel démon farouche

Put te faire outrager l'aimable vérité ?

Quoi donc ! si l'on t'en croit dans ton triste délire ;

Le sexe , quand il touche à la maturité ,

Et lorsque la raison établit son empire ,

Ne seroit rien à la société ?

De ce principe épouvantable

Qui sappe de l'humanité

Le fondement inébranlable ,

Tu vas nous démontrer toute la fausseté.

N'est-ce donc pas pour toi qu'en ce charmant asyle

Accourent les jeux & les ris ?

Eh ! sous tes superbes lambris

C ij

52 MERCURE DE FRANCE,

Les verroit-on d'un pas agile
 Former cent tours voluptueux,
 Si cette troupe, à ta voix si docile,
 Ne lisoit le plaisir qui brille dans tes yeux?
 Lorsque tu fais les honneurs de la table,
 N'y voit-on pas s'asseoir l'aimable Liberté?
 C'est là que, bannissant le ton si lamentable
 De la fâcheuse gravité,
 Tu fais si bien, par des ripostes vives
 Que tu ne tins jamais de la causticité,
 Réveiller les esprits de tes heureux convives,
 Dont l'un, donnant l'essor à sa naïveté,
 Croira s'approprier le sel de tes saillies,
 S'il nuance ses reparties
 D'une ombre de lubricité.
 Penses-tu donc, adorable Emilie,
 Que ce séjour digne des Dieux,
 De mets si délicats cette table garnie,
 Ce chipre, ce rota, ce champagne moussieux,
 Et cette rare symphonie
 Attirent sur tes pas cet essaim merveilleux?
 Non; tu dois ces transports au desir de te plaire.
 Qui peut donc inspirer la charmante Glicère? *

* Ces vers furent présentés au souper, à la suite d'une fête donnée sur un théâtre de campagne, dans laquelle une jeune personne, nièce d'une actrice connue par ses talens, avoit fait des merveilles.

Lorsqu'en un spectacle divin,
 Sous l'habit & les traits de la jeune Lucile,
 Elle vient à tes yeux chauffer le brodequin,
 Et dans son jeu simple & facile,
 Faire envier le trop heureux destin
 Du bon tuteur de la pupille ;
 On lorsqu'au grand plaisir du spectateur surpris,
 Déployant de sa voix le précieux volume,
 Elle fait, par des sons moëlleux & nourris,
 Attifer dans mon cœur le feu qui le consume.
 C'est encor pour orner ton triomphe nouveau
 Que cette compagne si chère *
 Qui pour elle eût toujours des entrailles de mère ;
 Echo de Lulli, de Rameau,
 Dans leur science si profonde,
 Veut bien au fond de ce hameau,
 Reprendre la baguette en prodiges féconde,
 Dont jadis, les cheveux épars,
 Au milieu des éclairs du Tonnerre qui gronde,
 On la vit à son gré bouleverser le monde
 Qu'elle enchantoit de ses regards.
 Eh bien ! quand à te plaire un peuple s'étudie,
 Que les arts, apportant des guirlandes de fleurs,
 S'empresstent d'embellir leur idole chérie ;
 Viendras-tu m'alarmer des gothiques frayeurs

* La tante.

Que dans la crise des vapeurs
 T'inspira la misantropie ?
 Mais l'âge , diras-tu. . . quels discours superflus !
 Faut-il encor te le rebattre ?
 Eh ! que fait un lustre de plus ,
 Si , lorsque je te vois , je dois t'en ôter quatre ?
 Abjure donc une fausse terreur.
 Va , tu n'es point de ces beautés factices
 Qui , dévorant en secret leur douleur ,
 Et grimaçant tous les tons de novices ,
 Pensent faire encor les délices
 D'un monde qui frémit d'horreur ;
 Et de leurs têtes surannées ,
 Que ronge l'affreuse maigreur ,
 Prétendent réparer l'honneur ,
 En s'escamotant des années ;
 Qui , les matins , se postant dans un fort ,
 A l'atelier de la parure ,
 Vont rassembler cent pièces de rapport
 Pour se trouver une figure ;
 Et , loin des yeux trop clair-voyans ,
 Mettent en défaut la nature ,
 En s'adaptant un teint , des sourcils & des dents
 Qu'elles font acheter à la manufacture.
 Pour toi , ton embonpoint , ces yeux étincelans ,
 Cette gaiété vive & folâtre ,
 Cet éclat séducteur , ce port que j'idolâtre ,
 Tout te met à l'abri de l'outrage du tems :

Car apprends, si tu veux analyser ton ame,
 Qu'on ne vieillit que par le cœur :
 Le cœur est le foyer où fermente la flamme,
 Qui, portant dans nos sens son utile chaleur,
 De notre fragile machine,
 Qui tend sans cesse à la ruine,
 Anime & soutient les ressorts.
 Si donc de l'ardente jeunesse
 Tu ressens les heureux transports,
 Ton ame peut encor s'ouvrir à la tendresse ;
 Et ne va point hâter l'insipide vieillesse,
 En te créant de futiles remords.
 Quand la Nature toujours sage
 Munit l'homme de tous ses sens,
 Pour nous en prescrire l'usage,
 Elle établit entre eux des rapports permanens :
 Vois ce beau fruit perlé des larmes de l'Aurore :
 Si son parfum délicieux,
 Et le tendre duvet dont sa peau se colore,
 Te flattent tour-à-tour l'odorat & les yeux ;
 C'est que tu peux, plus près de sa tige admirable,
 Détacher le fruit précieux
 Et goûter à longs traits sa liqueur délectable.
 Eusses-tu de Nestor l'âge si respectable,
 Ne t'appesantis plus sur la marche du tems :
 Du tendre Anacréon, ce vieillard adorable,
 L'Amour, l'aveugle Amour, voit-il les cheveux
 blancs ?

56 MERCURE DE FRANCE:

Vois-le se couronner de fleurs toujours nouvelles;

Crois moi, si l'amour a des ailes,

C'est que, plus prompt que les feux dévorans

Que lance sa main redoutable,

Il atteint, quand il veut, le Temps infatigable

Qui franchit à grands pas la carrière des ans.

Ecoute moi : l'empire de Cythère

Que connoissent si peu tant de vains discoureurs,

Ne fut jamais qu'un immense parterre

Où brillent mille & mille fleurs :

Chaque espèce figure une tendre mortelle,

Et chaque fleur en voit naître autour d'elle

En raison du nombre des cœurs

Qu'a pu subjuguier une belle.

A cet éclat si radieux

Je reconnois l'altière Tubéreuse.

Oh Ciel ! quel cortège nombreux !

A la voir si majestueuse,

Qui ne lui donneroit l'empire de ces lieux ?

Presque seule en un coin, foible & pâle Jon-
quille,

Ne va pas t'arroger l'éclat dont elle brille.

Mais de ce parterre charmant

Qui frappe mon ame attendrie,

Je le fais, sensible Emilie,

Tu fus le plus bel ornement.

Quand le Dieu que tu pris pour maître

Enchaînoit sur tes pas & la Ville & la Cour,

Que de roses l'on vit paroître

Dans ce vaste champ de l'Amour !

Viens l'embellir encor par ton heureux retour :
Viens ; sur ces bords fameux tu vas te reconnoître :
Ah ! puisque tu fis tant pour ce brillant séjour ,
Tu peux bien cultiver les fleurs que tu fis naître.

*Par M. E**.*

L'ABEILLE & L'ECOLIER.

Fable.

LA diligente Abeille , au lever de l'aurore ;
Caressoit tour-à-tour la jonquille & le thim ,
Quand un jeune Ecolier , en qui l'on cherche en-
core

Ce qui put le porter à ce coup inhumain ,

Froissa l'aîle de la pécure ,

Et l'étendit sans force au pied d'un romarin :

Hélas ! un peu de patience

Eût avec le soleil ranimé ses esprits ;

Ou l'une de ses sœurs , sensible à sa souffrance ;

L'eût , avant peu , reportée au logis.

Mais l'indiscrete osa se plaindre ,

L'Ecolier s'en formalisa.

Tu murmures , dit-il , & crois te faire craindre !

Tu mourras. Aussi tôt le cruel l'écrasa.

Ceci s'adresse à vous , Petits qu'on tyrannise :

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

Disimulez les maux que les Grands vous ont
faits ;

La plainte , hélas ! la plus permise ,
Excite les méchans à de nouveaux forfaits.

Par feu l'Abbé de Mangesot.

ODE D'HORACE A BARINE.

BARINE , si chaque parjure
Couvroit ou ton ongle ou ta dent
De la teinte la plus obscure ,
Je pourrois croire à ton serment.
Mais par quel pouvoir (infidelle !)
Lorsque cent fois ta bouche ment
Peux-tu nous paroître plus belle ?
Ah ! sans doute l'enchantement
Qui dans son regard étincelle ,
Est la preuve la plus fidelle
Que , sans craindre le châtiment,
Tu peux jurer impunément
Et par les cendres de ta mère ,
Et par ces autres qui , sans bruit ,
Sur l'horizon ou dans la nuit
Brillent en éclairant la terre.
Cependant la belle Cypis
De tous nos cœurs ne fait que rire ;
Et tu ne crains point que ton fils

(Quand des Dieux tu brèves l'empire)
 Te frappe soudain par ces coups
 Dont l'atteinte toujours cruelle
 Fait, aux objets de son courroux,
 Sentir une atteinte mortelle
 Pour toi, mille esclaves soumis
 Naissent pour marcher à ta suite,
 Et ceux qui, las de tes mépris,
 Avoient prémédité leur fuite,
 Reviennent plus brûlans d'ardeur.
 Mais qui pourroit peindre la peur
 Des époux, des mères craintives,
 Qui, pour leurs tendres fils actives,
 Redoutent ton regard vainqueur ?
 Tout ressent de vives alarmes,
 Et la jeune épouse frémit
 En regardant avec dépit
 Quelle est la force de tes charmes.

Par Mde Dumont.

LES CONTRASTES.

*Vers à Madame la Marquise de B**, en
 réponse aux siens.*

DE fleurs toujours fraîches écloses
 Vous parfumez votre canton :

C vj

60 MERCURE DE FRANCE.

Vous ne cultivez que des roses ;
Moi, j'en suis toujours au chardon.
Le luth de Tibulle & d'Horace
Résonne à ravir sous vos doigts ;
Vous mêlez à ses sons la grâce
Qui brille sur votre minois :
Pour moi, si j'y touche, il se casse
Les beaux vers que vous avez faits
Fixent votre rang au Parnasse ;
Je vous contemple des marais :
Vous chantez, & moi, je croasse.
Vous vous embellissez ; je passe :
Le tems qui sillonne mes traits ;
En planant sur ma tête, efface
Ce qu'il ajoute à vos traits ;
Et déjà son souffle me glace.
Vous avez le don de charmer ;
A peine suis-je supportable ;
Je vicillis, & ne fais qu'aimer ;
Mais ce qui me rend excusable,
Je ne saurois vous exprimer
Combien je vous trouve adorable !

Par M. Costard, libraire à Paris.

*LES INCERTITUDES.**Épître à Mademoiselle D. R. B.*

SUR les épines de la vie
 On dit qu'il faut semer des fleurs ;
 Et sur cela l'on s'étudie
 A régler à sa fantaisie
 Ses habitudes & ses mœurs.
 D'abord de la monotonie
 Pour éviter la pesanteur ,
 Voilà ma jeunesse étourdie
 Qui se sauve comme un voleur
 Dans les bras de femme jolie.
 La retraite , aussi bien choisie ,
 Au goût des hommes fait honneur !
 Déjà le char de la Folie ,
 Emportant les vœux & le cœur ,
 Dans les espaces de l'erreur
 Promène la Philosophie.
 Le bel âge est bientôt passé ;
 Il est tems d'être raisonnable.
 C'est le mot : il est plus sensé
 Que la chose n'est praticable.
 On n'en est pas plus avancé.
 Le rang , les honneurs , la richesse
 Tourmentent le cœur mécontent :
 On couroit après la sagesse ,

62 MERCURE DE FRANCE.

On est plus fou qu'auparavant.
Mais il est un bon expédient :
Prenons bien vite une maîtresse ;
Nous serons sages à présent !
Nous le serons certainement ;
Car déjà notre enchanteresse
A fait choix d'un nouvel amant.
Que devenir donc, ô Sophie ?
Dans cette malheureuse vie
N'est-on né que pour la douleur ?
Va, je suis las de mon malheur :
Je t'adorois ; je me marie :
Je vais encor changer d'erreur.

Par le même.

LA MÉTEMPSICOSE.

*A Madame de M. . . . , au sujet d'un
oranger qu'elle aime beaucoup.*

R O M A N C E.

QUE la Métempsose
A de charmes pour moi !
C'est en vain qu'ou propose
De suivre une autre loi.
Oui, c'est le bien suprême ;
Et, puisque dans ce lieu,

Il nous faut un système ,
Pithagore est mon Dieu.

De ma foible existence
Si je dois voir la fin ,
La plus douce espérance
Vient flatter mon destin.
Du prophète du More
J'aime moins les Hourris :
L'espoir de Pithagore
Vaut bien son paradis.

D'une Nymphe adorable
Un oranger charmant ,
Sous sa verdure aimable ,
Doit couvrir mon tourment :
Ce tourment qui m'enchanté
Et qui fait mon bonheur,
Dont la beauté touchante
A séu remplir mon cœur.

Je changerai de vie ,
Mais sans changer de sens ,
Et mon ame ravie
Entendra ses accens.
J'éprouverai la force
D'un regard enchanteur.
Sa main sous mon écorce
Retrouvera mon cœur.

64 MERCURE DE FRANCE

Ah ! si sa main me touche
Et daigne m'arroser ,
Par-tout sera ma bouche
Pour y prendre un baiser.
Si ton tendre sourire
Approuve mon ardeur ,
Chaque feuille au délire
Pourra livrer mon cœur.

Pour sa gorge charmante
Si je me vois cueillir ,
Un seul soin me tourmente ;
C'est qu'il faut y finir.
Mais si de sa paupière
Je reçois quelques pleurs ;
Je renaîtrai plus fière ,
La plus belle des fleurs.

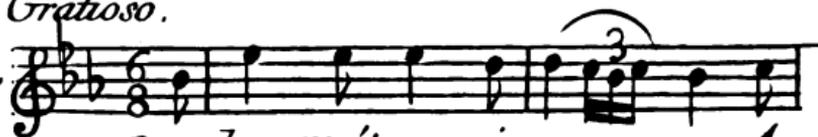
Par M. le Scène Desmaisons.

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du mois de Septembre 1773, est *Lunettes* ; celui de la seconde est *Mouchettes* ; celui de la troisième est *Râteau* ; celui de la quatrième est *Chiquenaude*. Le mot du premier logogryphe est *Diable* , dans lequel on trouve *deli* , *Albe* , *Albi* , *Die* , *Bade* ,

Par M. Miroir.

Gratoso.

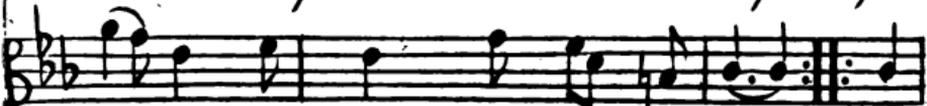
1^{er} octobre,
1773



Que la métemp-si-co--se A



de charmes pour moi, C'est en vain qu'on pro-



-po:se De suivre une autre loi Oui



c'est le bien suprême Et puis que dans ce



lieu Oui c'est le bien su-prê-me Et



puis que dans ce lieu Il nous faut un sis-



-tê-me Pitagore est mon Dieu, Pitagore



est mon Dieu .

OCTOBRE. 1773. 65

bal, Eliab, ida, aîle, aide, ladi, bled, bale, Baile, bail, abeli, lia, ali, lie, able, bile, lai, laid, ail., laie. abdie, Abel, baie; celui du second est Trône; celui du troisième est Pilon, où se trouvent pin, il, ni, pion, lin, Pó, Nil, on, io, lion, poli, loi, poil, pli, loin; celui du quatrième est Orage, où se trouvent rage, or, âge.

É N I G M E.

AN, que mon état est abject !
Qu'on me porte peu de respect !
Sans que je dise ou que je fasse,
Chacun me foule aux pieds & me crache à la face.
Est-ce pour me remercier
De mon service journalier ?
Sans mes pareils & moi, lecteurs, vos domiciles
Seroient fort singuliers aux champs ainsi qu'aux
villes;
Fort propres au surplus à loger des géants,
Des chameaux & des éléphants.
Pour me trouver en ruminant peut-être,
Vous me voyez sans me connoître.

Par M. L. G.

A U T R E.

FAITE de diverses couleurs,
 Mais utile dépositaire,
 Par fois on me pare de fleurs,
 Iris, je vous suis nécessaire.
 A quoi m'a réduit le destin !
 Souvent on me met à la chaîne ;
 Hélas ! ce n'est pas tout ; pour agraver ma peine,
 Sans pitié, tous les jours on me perce le sein.

Par Mlle Julie Malamy, à Paris.

A U T R E.

POUR t'aider, cher lecteur, à deviner mon
 nom,
 Je ne demande ici nulle combinaison.
 En latin, en françois, trois pieds forment mon
 être ;
 Sans les décomposer, tu peux me reconnoître :
 Mon latin, tous les ans, fait naître les jasmins,
 Décore tes bosquets, embellit tes jardins ;
 Mon françois, moins brillant, ne t'offre qu'un rep-
 tile.
 Adieu, mon cher lecteur, je demeure tranquile.

A U T R E.

LECTEUR, VEUX-TU VOIR MON PORTRAIT ?
 Le voici : de noir on m'habille ,
 Par les deux bouts on me tortille ,
 On fend mon corps en deux ; . . & zeste . . tout est
 fait.

A bien d'autres pays je préfère la France ;
 On ne peut s'y passer de moi :
 A la tête de la finance,
 Sans jamais être dans l'emploi ,
 La nuit comme le jour on me trouve en affaire ;
 Aussi ne me voit-on jamais dans la misère.
 Je préside aux festins ; là mon pouvoir agit ;
 Mais avec cette différence ,
 Que si par moi la faim commence ,
 C'est par moi que la soif finit.

Par M. Houllier de St Remi.

A U T R E.

FAIRE aller certains corps plus vite que le
 vent ;
 Dérôber des objets à l'œil trop pénétrant ,
 Tout cela passe ton pouvoir ;

68^e - MERCURE DE FRANCE.

Eh ! bien , lecteur , pour moi c'est pure bagatelle ;

A son dam souvent une belle

Me voit changer de blanc en noir.

Par le même.

L O G O G R Y P H E.

J suis une vertu , lorsque je suis sincère :
Mon trône est dans le cœur ; le bienfait est mon
père.

De deux jeunes amans , même au sein du bonheur ;
Je suis , à l'amour près , la plus chère douceur.

Je me trouve à la cour , je me trouve aux vil-
lages ;

Les malheureux sur-tout me rendent plus d'hon-
mages.

Un enfant vertueux ne peut , sans mon secours ,
Respecter comme il doit les auteurs de ses jours.

Il te faut maintenant décomposer mon être ,

Lecteur ; d'abord tu vois paroître

Une province Angloise , un fameux courtisan ;

Un métal adoré dans le siècle présent ;

Là plus douce des fleurs , la place désirée ,

Où fraîche le matin , le soir elle est fanée.

Le bout d'une arme à feu ; un animal qui braie ;

Ce qui met un écrit sous le sceau du secret ;

Une laide couleur, une belle rivière ;
 Une herbe recherchée autant que salutaire ;
 Ce dont un gentilhomme est toujours fort jaloux ,
 Ce qui mène un auteur au temple de mémoire ;
 Ce qu'on risque souvent sitôt qu'on est époux ,
 Et l'instrument enfin qui chante la victoire.

M. de Wallangellier.

A U T R E.

D'UN Dieu fameux par mille exploits
 Je m'amuse à voiler le temple.
 Lecteur, le besoin ou l'exemple
 Vous y conduisit quelquefois.
 Dans ce dangereux sanctuaire
 Chaque prêtresse est mercenaire ;
 Presque toutes sont sans pudeur,
 Ou bien une vertu sauvage
 Les garda du fréquent naufrage
 Qui devoit leur ravir l'honneur.
 Sept pieds font mon architecture ;
 Mais dérangez-en la structure,
 Sans peine alors vous trouverez

70 **MERCURE DE FRANCE.**

Un nom de ville, de rivière ;
Celui d'une plante étrangère
Qu'on peut cultiver dans nos prés ;
Un meuble d'un homme d'Eglise ;
Ce que certaine hête grise
Porte , toujours pour son tourment ;
Un feuillet du livre bizarre
Qui , dans une lutte barbare ,
Fait le destin du combattant ;
Du corps humain une partie ;
Ce qui , dans la géographie ,
En peu de tems nous mène loin ;
Une pécore destructrice
Dont la dent donne à la malice
Plus qu'elle n'accorde au besoin ,
Et qui , pour faire du ravage ,
Soit en ville , soit au village ,
N'aime point la clarté du jour.
Mon secret est connu peut-être :
Ajoutez y , l'on voit paroître
Le nom d'un enfant de l'Amour.

*Par M. de Lozières , fils ,
à Argentan.*

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Socrate en délire, ou dialogues de Diogène de Synope, traduits de l'allemand de M. Wieland, avec cette épigraphe.

Infani sapiens, æquus ferat nomen iniqui
 Ultra quàm satis est virtutem si petat ipsam.

vol. in-12. A Paris, chez la V^e. Desfaint, libraire, rue du Foin, & Delalain, rue & à côté de la Comédie Française.

CETTE traduction a le mérite d'avoir été revue par l'écrivain original, par M. Wieland lui-même. Les corrections qu'il y a faites, dit le traducteur, décèlent toute une connoissance approfondie de notre langue, & de ces nuances délicates que le goût seul apprend à saisir.

Platon avoit gratifié Diogène du surnom de *Socrate en délire*. Quelques étourdis des fauxbourgs de Cotinthe en prirent occasion de mettre sur son compte une foule de sottises de leur invention. Les Athéniens même, pour se venger de sa mordante ironie, calomnièrent ses

mœurs par des historiettes. M. Wieland venge le philosophe de Synope de ces calomnies qui n'avoient d'autre fondement que la licence de ses principes. Diogène, dans un des dialogues qui viennent d'être traduits, se justifie lui-même de quelques interprétations malignes que les habitans de Corinthe donnoient à plusieurs de ses actions. « *Cet homme, di-*
 » *soient ils, affecte d'être singulier. Et,*
 » *vous, Messieurs & Dames, vous affectez d'être honnêtes & quelquefois même vertueux. Il a jeté son écuelle de*
 » *bois, après avoir vu un mendiant boire*
 » *dans le creux de sa main. Ce trait, avec*
 » *votre permission, est un peu falsifié.*
 » *L'écuelle devoit être jetée, parce qu'elle*
 » *n'étoit plus bonne à rien. Il n'en*
 » *trouva pas d'autre à l'instant; par bonheur,*
 » *il vit un honnête enfant, dont*
 » *il apprit à boire sans écuelle. Un homme sage*
 » *trouve toujours l'occasion d'apprendre quelque chose...*
 » *Mais supposons que je l'eusse jetée, parce que je*
 » *pouvois m'en passer? Cléon, qui boit*
 » *aujourd'hui dans une coupe d'or parce*
 » *qu'il a aidé à condamner l'innocent Ni-*
 » *cias, Cléon seroit encore un honnête-*
 » *homme, si, comme moi, il eût pu*
 boire

» boire dans le creux de sa main : *Mais*
 » *Diogène affecte de dire aux gens des*
 » *choses désagréables. Est - ce ma faute , à*
 » *moi , si la vérité n'est point agréable ?*»

Dans un autre dialogue , *Chéréa*, homme riche de Corinthe , est supposé rencontrer le philosophe de Synope. « Tu
 » ne fais rien , *Diogène* , lui dit-il ; que
 » je m'asseye donc auprès de toi , *si tu*
 » *n'as rien de mieux à faire.* Rien au monde. Il est vrai que je devrois être à la
 » place publique. On juge l'affaire de ce
 » pauvre *Lamon*. Son père étoit ami de
 » ma famille : je pense que pour cette
 » fois il n'échappera pas sans peine à ses
 » ennemis. Je le plains. J'étois résolu hier
 » à parler pour lui. Mais aujourd'hui ,
 » je ne m'y trouve nullement disposé.
 » *Nullement disposé ! Et le père de LA-*
 » *MON étoit ami de ta famille ! . . & le*
 » *pauvre LAMON est en danger ! . . Comme*
 » je vous disois ma tête aujourd'hui
 » n'est bonne à rien. Hier je soupai chez
 » *Clinias* . . . Nous passâmes toute la nuit
 » à table. Du vin des dieux ! des danseuses , des mines , des philosophes qui se
 » chamaillèrent , puis s'enivrèrent , puis
 » s'adressèrent aux danseuses . . . Enfin la
 » fête fut complète. *Tout cela est forgé*

» agréable, si vous voulez : Mais le pauvre
 » Lamon ? . . . Je n'y saurois que faire. Je
 » vous l'ai dit. Il me fait de la peine ;
 » c'est un honnête homme. Il a une fem-
 » me très-vertueuse. Elle vint hier me
 » recommander l'affaire de son mari,
 » Deux enfans, dont l'aînée à peine a cinq
 » ans , l'accompagnoient ; les aimables
 » petites créatures ! sa parure n'étoit pas
 » recherchée ; mais je fus frappé de sa
 » figure & de son air. Elle se jeta à mes
 » pieds : elle parla avec chaleur pour son
 » mari. *Il est impossible qu'il soit coupable,*
 » me dit-elle : *c'est le plus honnête hom-*
 » *me , le père le plus tendre , l'ami le plus*
 » *sûr. Il n'a pu rien faire de malhonnête à*
 » *dessein. Aidez-nous ; vous le pouvez. . .*
 » J'opposai des difficultés : elle les détrui-
 » sit. Je lui parlai du grand nombre & du
 » pouvoir des ennemis de Lamon. *Hélas !*
 » dit-elle , *ils le haïssent , uniquement ,*
 » *parce qu'il a plus de mérite que de for-*
 » *tune.* Je fis un mouvement de compas-
 » sion. Elle pleura , & quand les deux jo-
 » lis enfans virent leur mère verser des
 » larmes & parler d'un ton ému , ils em-
 » brassèrent ses genoux de leurs petits
 » bras , & lui demandèrent en tremblant :
 » *Ce Monsieur ne nous rendra-t'il pas notre*

» père ? La scène étoit touchante, je te
 » jure. J'aurois donné cinquante mines
 » pour avoir un bon peintre, qui m'en eût
 » fait un tableau d'après nature. *Quoi !*
 » dans un pareil moment cette idée a pu te
 » venir ? »

L'heureux de Corinthe continue le détail de sa conduite envers cette famille malheureuse, & cette conduite est à peu près celle de tous les riches voluptueux. Diogène veut le rappeler à ses devoirs, à ceux de l'humanité, & il ne fait que justifier le surnom de *Socrate en délire* qui lui est donné; car, quoi de plus insensé que d'espérer d'amollir le cœur d'un homme insensible au beau moral, qui ne connoît d'autres plaisirs que ceux des sens, & regarde ses richesses comme uniquement destinées à contenter ses caprices, ou à lui procurer des voluptés que par le faste & l'apprêt qu'il y met, il ne peut même goûter ? « Vous autres enfans de la fortune ne; ajoute Diogène, vous faites servir vos richesses à récompenser ceux qui travaillent pour votre paresse, votre orgueil, vos plaisirs : rien n'est plus injuste. Cependant, mon cher *Chéréas*, il y a des gens qui ne peuvent contribuer en rien à ce qui flatte tes sens ou tes capri-

Dij

» ces, & qui n'en ont pas moins de droits
 » à ton superflu. Le malheureux qui suit
 » sa couche arrosée de ses larmes, & à qui
 » tu pourrois rendre le repos à si peu de
 » frais ; l'innocente beauté qui sert de mo-
 » dèle aux miniatures libertines de *Par-*
 » *rhasius*, & à qui tu pourrois épargner
 » cette ignominie & un abus encore plus
 » honteux de ses charmes, pour la moi-
 » tié de ce qu'un de ces petits tableaux te
 » coûte ; l'orphelin délaissé à qui l'indi-
 » gence & le mépris abattent l'ame, &
 » dont tes secours pourroient former un
 » citoyen utile à l'Etat, peut-être un grand
 » homme, un *Socrate*, un *Phocion*. Tous
 » ces êtres, *Chéréa*, n'ont-ils aucun droit
 » à ton superflu ? Vous autres riches, vous
 » calculez admirablement bien. Calculez
 » donc, je vous prie, combien de mil-
 » liers de créatures de votre espèce doi-
 » vent manquer du nécessaire, pour qu'un
 » de vous parvienne à dépenser annuelle-
 » ment quarante ou cinquante talens. Ne
 » devriez-vous pas faire tout le bien qui
 » dépend de vous, ne fût-ce que pour
 » prévenir la haine, que le spectacle de
 » vos plaisirs & de vos dissipations doit
 » inspirer à la plupart de vos concitoyens,
 » à ces infortunés livrés aux plus rudes

• travaux, & qui cependant ont peine à
 » procurer à leurs enfans autant de pain
 » que vous en faites mettre, tous les jours,
 » dans la soupe de vos chiens. . . Réflé-
 » chissez, de grâce, un moment là des-
 » sus. »

M. W. pour mieux faire goûter la cri-
 tique qu'il fait des mœurs du siècle, em-
 ploye tour-à-tour les traits de la raillerie,
 le voile de l'allégorie & le pinceau du
 moraliste. Ses tableaux ne sont ni tristes,
 ni monotones. Plusieurs pourroient nous
 faire croire que l'auteur a fait quelque sé-
 jour à Paris & qu'il y a fait des études d'a-
 près nature. On reconnoitra du moins
 dans quelques-uns de ces tableaux cet es-
 prit léger & inconséquent qui caractérise
 nos jeunes agréables. Mais quoique le
 moraliste s'élève dans plusieurs endroits
 de ses dialogues contre les dépradations
 du luxe & l'abus que les hommes opulens
 font de leurs richesses, il n'est rien moins
 que l'ennemi du plaisir. « Le *Népenthé*
 » d'*Homère*, fait-il dire à son Diogène,
 » cette plante enchantée qui nous procure
 » un doux oubli des chagrins présens, des
 » peines passées & des soucis de l'avenir;
 » c'est le plaisir. » Que la plus grande
 partie du genre humain seroit à plaindre,

si, de tems en tems, la Nature compatissante ne répandoit sur les misères de la vie quelques gouttes de sa liqueur enchanteresse ! Nous autres Grecs, nous croyons si fermement que la joie est le bonheur suprême des humains, que la formule ordinaire que nous employons pour saluer nos amis, est de leur souhaiter de la joie. Si j'étois dans le cas de donner des conseils à un prince, ce que je lui recommanderois le plus fortement, seroit de tenir son peuple en belle humeur . . . Les gens à courte vue ne peuvent appercevoir combien ce point est important. Une nation gaie fait tout ce qu'elle doit faire, plus volontiers & mieux qu'un peuple triste ou mélancolique, & elle est capable de souffrir vingt fois plus qu'une autre. Quand les Athéniens sont de bonne humeur, une comédie, une nouvelle danseuse, un vaudeville nouveau effacent le chagrin qu'ils ressentent d'une bataille perdue, ou de la mauvaise administration de leurs revenus. *Alcibiade* fit d'eux ce qu'il voulut, parce qu'il eut le secret d'imaginer sans cesse quelques nouveaux amusemens, qui leur faisoient oublier tout le mal qu'il leur causa. Un peuple joyeux, un peuple sensible aux traits in-

généieux & aux plaisirs gais , se laisse gouverner beaucoup plus aisément que celui qui est triste ; il a infiniment moins de penchant pour les séditions , les troubles & les révolutions. Le fanatisme politique & religieux , ces monstres capables d'enfanter les plus funestes catastrophes parmi les nations , ne trouvent aucune ouverture pour pénétrer chez ce peuple ; ou, s'ils y pénètrent , ils cessent d'être dangereux. S'élève t'il dans un cerveau troublé quelque vapeur atrabilaire ; on en plaisante , on en raille. . . & tout est oublié. La même vapeur , montée à la tête de quelque individu chez un peuple misantrope , suffira dans de certaines circonstances , pour ébranler la constitution de l'état , ou faire tourner pour le moins une demi douzaine de ses meilleures têtes. « Quand la vertu » prend un aspect grave & empesé , disoit » Démocrite , c'est un triste symptôme » pour le bonheur d'une nation. C'est » alors qu'un démon malfaisant plane au- » dessus d'elle & porte sur ses ailes » déployées une foule de maux. Sans être » un Tirésias , ajoutoit le vieillard , je pré- » dirois à cette nation son sort avec une » conviction parfaite , & l'avenir ne me » démentira sûrement point. »

D iv

Un projet de république termine cet écrit. Diogène bannit de cette république toute police factice, & ne la gouverne que par les bonnes mœurs. La législation écrite se réduit à ce seul précepte : *sois juste & bienfaisant*. Le philosophe, pour mieux assurer le bonheur de ces républicains, leur ôte les besoins d'opinions en les rendant tous égaux ou du moins en ne laissant subsister parmi eux que les différences qui sont l'ouvrage de la nature même. Par une suite de sa tendresse pour son nouveau peuple, il voudroit le placer dans une isle inaccessible à tous les navigateurs, afin de lui ôter, autant qu'il est possible, toute occasion de développer sa perfectibilité & de se créer de nouveaux besoins.

Tableau chronologique des ouvrages & des principales découvertes d'anatomie & de chirurgie, par ordre des matières, pour servir de table & de supplément à l'histoire de ces deux sciences, avec un index de tous les auteurs qui y ont été cités. Par M. Portal, lecteur du Roi, & professeur de médecine au collège royal de France, professeur d'anatomie de Mgr le Dauphin, membre de l'Académie royale des sciences, &c.

Ex his enim patebit, quot res quæ vulgò, ob historiam ignorantem, repertæ à posterioribus credebantur, quando antea proposita fuerint.

Morgagni, epistola vallalvæ. Tract. de aur.

Tome sixième in-8°. petit format. A Paris, chez P. Fr. Didot-le jeune, libraire, quai des Augustins.

Les cinq volumes de l'histoire de l'anatomie & de la chirurgie publiés précédemment par M. Portal, offrent par ordre chronologique l'histoire des auteurs qui ont cultivé l'anatomie ou la chirurgie, & la liste raisonnée des ouvrages qu'ils ont publiés sur l'une ou l'autre de ces deux sciences. Chaque article est une espèce de tableau isolé, où l'on voit ce qu'un écrivain a fait pour les progrès de la partie à laquelle il s'est particulièrement attaché. Cependant, ainsi que l'auteur en convient dans l'avertissement de ce sixième volume, la réunion de tous ces tableaux présente moins l'histoire de l'art que celle des artistes. Cette histoire particulière des auteurs fait même perdre de vue l'histoire de l'art; & l'analyse des ouvrages la mieux travaillée & la mieux réfléchie ne laisse jamais voir à quel point de perfection étoit telle ou telle partie de

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

l'anatomie ou de la chirurgie. C'est pour-
quoi M. P. a formé le projet de présenter
dans le sixième volume que nous venons
d'annoncer, l'histoire de l'art, séparée de
celle de l'artiste, en formant un corps de
doctrine & d'instruction, tiré des divers
matériaux dispersés dans les volumes pré-
cédens. Le savant professeur a réuni dans
cette intention les ouvrages & les décou-
vertes d'anatomie pour en faire autant de
matières chirurgicales. De plus, comme
cette première division n'eût formé qu'un
tableau où les parties de l'art les plus dis-
parates se fussent trouvées confondues, il
a cru devoir les sous-diviser en autant
d'articles qu'il y a de traités & de parties
dans l'anatomie & la chirurgie; de sorte
qu'en faveur de la clarté, l'historien est
descendu du général au particulier, sans
omettre aucun détail essentiel. Les titres
des ouvrages généraux d'anatomie, suivis
de remarques & d'observations générales,
forment le premier chapitre du tableau
historique qu'il donne de cette science. Il
a observé le même ordre pour la partie
chirurgicale, afin d'éviter les répétitions.
Viennent ensuite la liste des écrits & les
remarques qui ont pu être recueillies sur
une partie de l'art considéré en général;

OCTOBRE. 1773: 831

& de ces généralités l'auteur descend à chaque objet particulier. C'est en suivant une telle méthode qu'il indique tous les ouvrages & les remarques les plus essentielles faites sur l'anatomie & la chirurgie. Chaque article est une espèce de cadre où sont rassemblés, sous un même point de vue, les travaux, les essais, les succès, les erreurs, les découvertes & les perfections qui concernent une partie de l'art. Ce nouveau volume ne peut donc qu'être très bien accueilli du Public éclairé, de ceux sur tout qui se sont procuré l'histoire de l'anatomie & de la chirurgie de M. Portal. Ils verront sans peine que ce supplément étoit nécessaire à la perfection de l'ouvrage, & qu'il suppose lui seul plus de travail que les cinq premiers volumes.

Ce sixième volume de l'histoire de l'anatomie & de la chirurgie est en deux fortes parties *in-8°*. On pourra encore souscrire pour cet ouvrage jusqu'au premier janvier prochain à raison de 24 livres les sept volumes en blanc. Les reliures ou brochures se payeront séparément.

Analyse des Conciles généraux & particuliers; partie seconde, contenant, selon

D vj

84 MERCURE DE FRANCE:

l'ordre alphabétique , & rapprochées du droit nouveau de la France principalement , toutes les matières dogmatiques , morales ou de discipline , dont il est traité dans les Conciles. Par le R. P. Charles - Louis Richard , professeur en théologie , de l'Ordre & du noviciat général des Frères Prêcheurs , auteur du dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques. Vol. *in - 4°*. tome troisième. A Paris , chez Vincent , rue des Mathurins , hôtel de Clugny.

Les deux premiers volumes de cette analyse , publiés précédemment , contiennent , selon l'ordre chronologique , une notice historique de tous les Conciles , tant généraux que particuliers , avec leurs canons sur la foi , les mœurs , la discipline , & des notes pour l'éclaircissement de ceux qui sont obscurs. Le troisième volume que nous venons d'annoncer présente par ordre alphabétique toutes les matières dont il est traité dans les Conciles ; & sur chacune de ces matières les principaux canons qui y ont rapport. Ces canons , transcrits ici en latin , sont suivis du droit nouveau , & particulièrement de celui de la France puisé dans les pragmati-

OCTOBRE. 1773. 85

ques & les concordats, édits & déclarations de nos Rois; les arrêts du Parlement & du Grand Conseil; les délibérations des assemblées générales du Clergé; les loix, usages & libertés de l'Eglise Gallicane, & les décisions des plus savans jurisconsultes. Le dernier article de ce troisième volume concerne l'*Extrême-onction*, nom que l'on a donné dans l'Eglise Chrétienne au sacrement de la dernière des onctions que le prêtre fait sur les fidèles dangereusement malades. Ce troisième volume sera suivi d'un quatrième qui complétera l'ouvrage.

Bibliothèque grammaticale abrégée, ou nouveaux mémoires sur la parole & sur l'écriture, contenant, 1°. une théorie des grammaires particulières & de la grammaire générale d'après un seul principe: 2°. Les premiers élémens de la philologie, déduits de la grammaire: 3°. Des observations sur la langue philosophique & différentes vues pour y parvenir: 4°. L'art de suppléer à la langue philosophique, avec quelques stratagèmes par le moyen desquels on peut se servir de toutes les langues étrangères, anciennes ou modernes,

86 MERCURE DE FRANCE.

fans se donner la peine de les apprendre : 5°. Une méthode pour apprendre avec facilité & machinalement toutes sortes de langues : 6°. Un précis de philosophie grammaticale : 7°. Un essai sur la logomancie ou l'art de connoître les hommes par leurs discours , & les nations par leurs idiomes : 8°. Des conjectures sur la prosodie. Par M. Changeux ; vol. *in-8°*. petit format. A Paris , chez Lacombe , libraire , rue Christine.

Les Anciens, comme l'observe l'auteur de cette bibliothèque grammaticale dans une note préliminaire , ont beaucoup cultivé la grammaire ; ils la regardoient comme la porte des sciences & des arts. Ils furent presque toujours la rendre inventive & féconde : ils observerent les rapports qu'elle a avec la métaphysique , la morale , la politique , la philosophie & l'histoire. Ce dessein est curieux , & mérite d'être renouvelé dans un siècle surtout où l'esprit philosophique s'efforce de répandre de nouvelles lumières sur toutes les sciences.

La grammaire considérée sous le point de vue qui vient d'être indiqué , est de toutes les sciences celle qui rend les au-

tres plus claires & plus parfaites ; elle
 devroit être aussi la plus aisée & la plus
 agréable ; elle est d'un usage universel.

« Les hommes, ajoute l'auteur, se ser-
 » vent de leur langue naturelle & des
 » langues étrangères sans les connoître : ils
 » ignorent la théorie sur laquelle elles
 » sont toutes fondées, & les avantages
 » qu'ils pourroient en retirer, soit pour
 » éclaircir les autres sciences, soit dans
 » le commerce de la vie. Les hommes
 » les plus éclairés s'entendent moins
 » qu'ils ne se devinent ; ils ne sont point
 » assez instruits dans la science dont ils
 » sont pourtant un continuel usage, je
 » veux dire dans la science de la gram-
 » maire. L'étude sèche & ingrate à la-
 » quelle on les a livrés pendant les pre-
 » mières années de leur vie, fait qu'ils
 » perdent de vue le point dont ils sont
 » partis dans l'acquisition de leurs idées.
 » Est-il étonnant qu'ils méconnoissent la
 » marche naturelle de l'esprit, & la na-
 » ture des connoissances humaines ? Le
 » remède à ces abus consisteroit, 1°. dans
 » une théorie claire des grammaires par-
 » ticulières & universelles ; il faudroit
 » déduire cette théorie d'un principe sim-
 » ple & même unique : 2°. Dans une

88 MERCURE DE FRANCE.

» méthode pour apprendre facilement
» toutes les langues; il me semble que
» cette méthode devrait être purement
» mécanique & tellement facile, qu'elle
» enseignât même à faire quelque usage
» des langues qu'on ne voudroit pas se
» donner la peine d'apprendre: 3°. Dans
» une application de la grammaire à toutes
» les sciences, & en particulier aux
» sciences morales & politiques.

» Le beau projet de la langue universelle, si on pouvoit en montrer la possibilité, renfermeroit des avantages qu'il seroit sur-tout de l'objet d'une grammaire intéressante & curieuse, de discuter. »

Voilà à - peu - près le tableau général des objets renfermés dans cette bibliothèque abrégée de grammaire. Les différentes parties de ce tableau sont ici développées avec une sagacité peu commune dans des mémoires distincts, écrits méthodiquement & avec une sorte de précision, qui, sans laisser aucune obscurité sur les objets, exige néanmoins l'attention suivie du lecteur. Ces mémoires, en étendant ses connoissances sur la grammaire, & en lui offrant divers points de vue vrais & philosophiques sous lesquels

cette science peut être envisagée, pourront le défabufer des vaines déclamations de critiques peu éclairés qui veulent nous persuader que la grammaire est une science épuisée. Que ces critiques l'embrasent avec notre grammairien philosophe dans toutes ses parties, & ils se convaincront que cette science est réellement inépuisable.

Parmi les différens mémoires qui composent cette bibliothèque grammaticale, & qui sont énoncés dans le titre de l'ouvrage, celui qui a pour objet la *Logomanie* ou l'art de connoître les hommes par leurs discours, mérite d'autant plus de nous arrêter un moment, qu'aucun écrivain avant M. Changeux n'a traité ni même parlé de cet art que l'on peut comparer à celui de la *physiognomie*, ou l'art de connoître les talens, les vertus, les vices des hommes par les traits du visage, par les yeux, l'habitude du corps, &c.

L'auteur établit d'abord une distinction entre le langage & la langue. La pensée & le sentiment doivent avoir des expressions & des signes qui les caractérisent : ces signes sont la langue & le langage, c'est-à-dire la parole & le ton ou l'accent dont on l'accompagne. L'auteur entend

90 MERCURE DE FRANCE.

par la langue *l'assemblage des mots & l'ordre grammatical* qu'on leur donne dans le discours : la langue, sous ce point de vue, n'est donc que l'image de la pensée ; elle ne fait connoître que le sens que les mots présentent à l'esprit. Il entend par le langage *l'accent des passions, le ton du sentiment* que chaque homme ajoûte à ses discours : c'est le langage qui donne à la langue d'un homme l'ame, la force, la grâce, l'harmonie & le coloris ; le langage considéré de cette manière est donc l'image du sentiment ; il exprime les affections sensibles, la douleur, le plaisir, la joie, les transports des passions. De cette différence admise entre la langue & le langage, il suit 1°. que la langue est la voix de l'esprit, & n'exprime que les idées ; 2°. Que le langage est la voix-du cœur. Le langage touche, émeut ; la langue convainc, démontre. Ce qui prouve la vérité de la distinction que l'auteur fait ici, c'est que les peuples parfaitement ignorans qui sentent plus qu'ils ne pensent, ont des langages & n'ont point de langues ; & que les peuples polis qui pensent plus qu'ils ne sentent, ont des langues, & font moins usage du langage : la différence des langues chez ces derniers

démontre qu'elles sont le fruit de la réflexion & du travail, & qu'elles ne peuvent faire connoître que les qualités de l'esprit. « Ne pourroit-on pas, ajoûte l'auteur, décider ici la question qui partage les savans sur les avantages des sciences? La Nature a donné un langage commun à tous les hommes : les accents des passions & le cri du cœur sont entendus dans tous les pays. L'homme sociable, le sauvage, le barbare même, communiquent de cette manière, parce qu'il est essentiel à un être animé de sentir ; mais la réflexion, les connoissances raisonnées, les sciences ne se développent que par le moyen des langues ; & les langues sont par-tout différentes & inintelligibles à tout autre peuple qu'à ceux chez lesquels elles sont adoptées. La Nature a laissé ici un libre champ à l'industrie & même au caprice de l'homme, parce qu'apparemment les sciences ne lui sont pas nécessaires. »

D'après les définitions précédentes on peut conclure qu'il doit y avoir de grands rapports entre les mœurs & le langage, & entre la langue & les opinions : c'est sur ce corollaire qu'est fondée toute la

92 MERCURE DE FRANCE.

logomancie, mot dérivé du grec *λογος* discours, & *μαντις* devin, & qui peut être définie : l'art de connoître les hommes par leurs discours. L'auteur, pour faire connoître les rapports qui existent entre les opinions & la langue, entre les mœurs & le langage, établit que l'esprit est doué de qualités, ou naturelles ou acquises, & que les opinions des hommes découlent de ces deux principes comme de deux sources fécondes, & en quelque sorte in-tarifables. Les rapports qui se trouvent entre les qualités acquises & la langue sont quelquefois si frappans, que personne ne peut les méconnoître. Les hommes qui ont des préjugés de naissance, d'état, &c. se décèlent par une manière de parler sur certains objets, qui est uniforme. Tous les gens de parti & les fauteurs de sectes ont un style qui leur est propre. L'on peut dire qu'il n'y a pas d'homme qui n'ait des opinions, un systême & une sorte d'esprit factice par où il se trahit. Les qualités naturelles de l'esprit, telles que la subtilité, la finesse, la profondeur, la hardiesse, &c. donnent à la langue des qualités analogues. Il en est de même des vices & des défauts de l'esprit, tels que la grossièreté, l'hébertude, l'obscurité, &c.

L'habitude d'analyser les discours des hommes donne à un logomancien la faculté de connoître jusqu'où peut s'étendre leur esprit naturel ou factice, de quelles actions ils sont capables, à quel genre de science il sont propres; il pénètre leurs desseins cachés, il entrevoit quels moyens ils emploieront pour les exécuter. Cette science empêche d'être la dupe des dehors les plus séduisants, & de se laisser tromper par des mots; c'est ce que l'exemple suivant peut servir à démontrer. Un médecin beau diseur, esprit semillant & agréable, appelé un jour auprès d'un malade, dit des choses admirables sur les causes de la maladie, fit briller son imagination, & sortit fort content du rôle qu'il venoit de jouer; il avoit même séduit le malade qui languissoit entre ses mains sans se plaindre. Un logomancien, qui se trouva à une des visites du docteur, assura qu'il n'étoit médecin que de nom; il prouva que la médecine demande une esprit froid & observateur; il fit remarquer que l'imagination & la saillie pouvoient tout au plus servir à un discoureur ingénieux, mais qu'un guérisseur avoit besoin de qualités bien différentes & même opposées; il appuya tout ce qu'il avançoit, par

94 MERCURE DE FRANCE.

des faits constatés. On le crut : on envoya chercher un médecin qui ne péroroit pas aussi-bien , mais qui savoit guérir. Notre malade ne languit pas entre les mains de celui-ci comme il avoit fait ; il recouvra la santé en quelques jours. La logomanie n'apprit-elle qu'à distinguer les vrais médecins dans la foule des docteurs qui vont exerçant leur art meurtrier , ce seroit beaucoup. Mais l'auteur se borne à cet exemple pour démontrer la proposition générale qu'il a établie sur l'art de connoître les talens & l'esprit par la langue.

A l'égard des rapports entre les mœurs & le langage , qui doute que les qualités du cœur , telles que la douceur , la dureté , la compassion , la férocité , la fermeté & le courage , la pusillanimité & la lâcheté , la gaité & le contentement , la tristesse & la misanthropie ne se caractérisent par des accens particuliers ? Un homme chagrin peut dire les mêmes choses que celui qui jouit d'une douce sérénité ; mais , à coup sûr , il ne les dira pas de la même manière , & avec le même ton. « Lorsque je veux
» savoir , dit M. Shaftesburi , quel est le
» maître dans une maison nombreuse ,
» c'est-à-dire quel est celui qui a le plus
» d'empire , j'écoute quelques instans ,

» j'observe ceux qui parlent haut, qui
 » s'expriment d'un ton d'autorité, qui
 » font des questions, & auxquels on par-
 » le, qu'on interoge. Si j'entends tou-
 » jours la voix des valets, je décide, sans
 » craindre de me tromper, qu'ils sont
 » réellement les maîtres, & qu'il n'y a
 » d'ordre dans la maison, que celui que
 » de telles gens sont capables d'y met-
 » tre. »

Il est des passions adroites, & la langue
 & le langage peuvent être déguisés; mais
 il est des moyens sûrs pour reconnoître ce
 déguisement; & ces moyens, comme le
 fait voir M. C., sont les disparates & les
 contradictions que l'on remarquera tou-
 jours entre les signes des affections réel-
 les & les signes des affections que l'hom-
 me passionné s'efforce de feindre. Une
 femme qui feint une pudeur qu'elle n'a
 pas, se courrouce contre les moindres
 équivoques; mais marque-t'on tant d'hor-
 reur des choses qu'on doit ignorer? On
 rit de sa fausse vertu, & sa colère n'en
 impose à personne. Rien de plus commun
 & de plus varié que les feintes & les dé-
 guisemens en amour; mais il faut que ces
 déguisemens soient peu trompeurs, puis-
 que, sans eux, l'amour perdrait beaucoup

de ses charmes. Voyez un père lancer contre ses enfans les plus terribles menaces, leur donner sa malédiction, & leur jurer une haine éternelle : quelle peine n'éprouve-t'il pas pour cacher ses affections réelles ? L'accent de son cœur dément l'expression de sa bouche ; des soupirs, des tons affectueux échappent malgré lui ; & rassurent sa famille éplorée. Un amant, dans ses accès de jalousie, déclare avec emportement qu'il méprise l'objet de ses feux, & que l'indifférence a succédé chez lui à l'amour ; mais voyez l'amante rusée : elle pleure sa disgrâce, & se félicite en secret de l'empire absolu de ses charmes ; elle fait qu'elle verra bientôt à ses pieds celui qui feint de la haïr. Tous deux cherchent vraisemblablement à se cacher leurs affections véritables.

M. C. donne aussi des exemples qui prouvent que la logomancie apprend à connoître le caractère de chaque homme en particulier. Diogène faisoit donc des reproches bien mérités à ceux qui se contentoient de juger des hommes par la figure. Vous achetez des pots de terre, leur disoit-il, & vous commencez par en éprouver le son pour savoir s'ils sont entiers ou bien s'ils sont brisés ; pourquoi donc

donc n'éprouvez-vous pas les hommes par leurs paroles, avant de décider quel est leur caractère? Parle, si tu veux que je sache qui tu es : *Loquere, ut te videam*, disoit souvent Socrate à ceux qu'il voyoit pour la première fois. La plupart des hommes conçoivent sans prudence une opinion favorable ou défavantageuse des autres; & lors même qu'ils veulent bien entendre parler ceux qu'ils citent à leurs tribunaux injustes, ils ne leur donnent pas le tems de s'expliquer & de se montrer tels qu'ils sont. L'on voit ici la raison de cette maxime générale, « Qu'il faut » être très-circonspect quand on paroît » pour la première fois devant des incon- » nus; » c'est que l'on est jugé impitoyablement sur les moindres apparences. Il y a des personnes que l'on a vues fréquemment, & dont on n'ose porter aucun jugement; mais les a-t'on entendues une seule fois, on croit aussi tôt être en droit de les caractériser & de divulguer tout ce qu'on en pense. La vue est un sens qui paroît embrasser plus d'objets que l'ouïe, mais elle est moins pénétrante & elle a moins de sagacité que ce dernier sens. Le jugement de l'oreille est très prompt, *superbissimum auris judicium*. Aussi faut-il

avouer que la science de la physiognomie est moins facile à expliquer & moins sûre que la logomancie.

M. C., après avoir appnyé ces remarques par des exemples, fait des applications plus générales de la logomancie, & prouve qu'elle peut servir à faire connoître les mœurs & l'esprit des peuples, comme elle fait connoître les mœurs & l'esprit de chaque homme.

On a vu plus haut que M. C. admét dans le discours deux sortes de signes, les uns qui font connoître la pensée, les autres qui expriment le sentiment. L'auteur distingue également dans son mémoire sur la profodie, lorsqu'il parle des principes fondamentaux de la musique, deux espèces de mélodie. « La première est
 » puisée dans la nature des passions : elle
 » n'est que la succession des tons qui ex-
 » priment les affections de l'ame, dans
 » l'ordre de ces mêmes affections. La se-
 » conde est puisée dans la nature des sons,
 » c'est-à-dire dans les accords ou la com-
 » binaison & le rapport de ces sons entre
 » eux : combinaison délicieuse, & qui fait
 » sur notre organe les impressions les plus
 » agréables. Cette dernière espèce de
 » mélodie est déduite des principes de
 » l'harmonie, comme nous l'a enseigné

» Rameau. De cette distinction des deux
 » mélodies, il suit qu'il n'y a que la pre-
 » mière qui soit en état de produire de
 » puissans effets sur le cœur, & que la
 » seconde ne doit plaire qu'à l'oreille par
 » le charme des accords. Avant que l'on
 » eût inventé l'art de la musique, tel que
 » nous l'avons, on peut dire que les hom-
 » mes avoient une musique plus vraie &
 » plus pittoresque : notre musique n'est
 » qu'un art en grande partie factice, &
 » qui n'est point puisé dans l'étude des
 » passions & du cœur humain ; il paroît
 » que les Anciens se sont moins écartés
 » que nous de la nature, & que leur mu-
 » sique artificielle n'étoit pas uniquement
 » fondée, comme la nôtre, sur la pro-
 » portion des sons : nous n'en saurions
 » parler cependant que par conjecture,
 » puisqu'il ne nous reste aucun vestige
 » de leur ancienne musique ; nous n'en
 » jugeons que par les effets étonnans
 » qu'elle produisoit, & par des traités
 » philosophiques qui sont insuffisans, &
 » qui, quelque parfaits qu'on les suppo-
 » sât, ne peuvent équivaloir à des exem-
 » ples. Avant que l'on eût réfléchi sur le
 » rapport des tons entre eux, on ne pou-
 » voit avoir d'idée que de la première

» espèce de mélodie ; c'est-à-dire que la
 » véritable musique étoit bien mieux
 » connue que de nos jours, où nous avons
 » fait tant de progrès dans la connoissan-
 » ce des sons. Cette espèce de paradoxe
 » n'étonnera que ceux qui n'auroient
 » point encore bien senti que la mélodie
 » véritable ne consiste pas dans la com-
 » binaison la plus agréable des tons, mais
 » dans celle qu'indique la nature, & qui
 » n'auroient pas remarqué que dans la
 » musique, comme dans toute autre cho-
 » se, nous ne saurions gagner d'un côté
 » sans perdre de l'autre. »

Les autres observations de l'auteur, dans ses conjectures sur la prosodie, tendent à nous prouver les propositions suivantes. 1°. Il est nécessaire de distinguer la prosodie générale de la prosodie particulière. 2°. Pour connoître la prosodie générale & commune à toutes les langues, il faut se faire des idées nettes des trois parties qui composent la musique. 3°. L'on peut & l'on doit faire dans le discours, soit libre, soit mesuré, trois divisions qui correspondent & qui sont analogues aux trois parties de la musique. 4°. Il est une musique oratoire & poétique ; & cette espèce de chant étoit insé-

parable des premières langues, 5°. Plus ces langues furent stériles & pauvres, plus les hommes eurent besoin de les rendre musicales. 6°. Plus les langues devinrent abondantes, plus on négligea de joindre aux mots les accens des passions. L'ornement & l'harmonie succédèrent aux accens caractéristiques & à la mélodie proprement dite. 7°. La versification & le nombre oratoire ne sont guère, sur-tout dans nos langues modernes, que l'art de flatter l'oreille par le charme de l'harmonie. 8°. L'art de la déclamation peut seul nous dévoiler les secrets de la prosodie générale; c'est la déclamation la plus parfaite, c'est l'euphonie qui ajoute aux mots ou signes caractéristiques des idées, la teinte du sentiment, & qui anime la parole, en y faisant passer toute la chaleur des différentes affections du cœur. 9°. Il n'est pas impossible à celui qui connoît les rapports de la musique oratoire & de la musique proprement dite, de concevoir une gamme ou un système de ponctuation; & l'art de noter la déclamation, quoiqu'il soit encore fort inconnu, n'est pas chimérique. Rien n'a paru encore détruire l'opinion des savans qui ont assuré que les Anciens possédoient cet art. Voilà

ce qui regarde la prosodie générale. 10°. A l'égard de la prosodie particulière, il paroît que les observations des grammairiens sur les accens, la quantité, & l'aspiration, ne doivent être regardées que comme appartenant principalement à l'harmonie, & qu'en voulant expliquer toutes les beautés des ouvrages des orateurs & des poëtes, ils se sont mépris en généralisant des règles très-particulières, & qui n'étoient applicables qu'à un petit nombre d'objets.

Le problème de la langue universelle, proposé par plusieurs savans, est, dans un des mémoires qui composent cette bibliothèque grammaticale, réduit à sa plus grande simplicité. Les discussions dans lesquelles M. C. entre à ce sujet, & celles qu'il s'est permises dans ses autres mémoires, méritent d'autant plus d'être consultées, que ces discussions, fruit d'un esprit éclairé & méditatif, peuvent contribuer à perfectionner l'instrument de nos connoissances, donner de nouvelles vues au grammairien philosophe, & procurer à tous les lecteurs des lumières sur la théorie des grammaires particulières & sur les principes fondamentaux communs à toutes les langues, principes dont la

vérité est antérieure à toutes les conventions arbitraires ou fortuites qui ont donné naissance aux différens idiomes qui divisent le genre humain.

Gnomonique mise à la portée de tout le monde, ou méthode simple & aisée pour tracer des cadrans solaires, dans laquelle on trouvera des tables calculées depuis un degré de déclinaison tant orientale qu'occidentale, jusqu'au 90°. degré pour les différens angles horaires, pris au centre du cadran; commencées au 43°. degré 18 minutes de latitude jusqu'au 51°. qui comprennent tout le royaume de France & les pays qui sont entre les mêmes parallèles, avec une table alphabétique des principales villes, & la figure & l'explication des instrumens nécessaires pour l'opération. Par Joseph-Blaise Garnier; vol. in 8°. A Marseille, chez Mossy; & à Paris, chez Vincent.

Nous avons plusieurs traités de gnomonique ou de l'art de tracer des cadrans solaires sur un plan donné ou sur la surface d'un corps donné quelconque. Ces traités supposent dans le lecteur des connoissances acquises; ils sont longs & difficiles,

104 MERCURE DE FRANCE.

& les méthodes qu'ils proposent sont embarrassantes dans la pratique. Mais l'objet de celui qui vient d'être annoncé est d'être court, simple & d'une pratique si aisée, qu'elle est à la portée de ceux même qui ne savent que lire & un peu d'arithmétique.

Les tables calculées de ce traité s'étendent depuis le quarante-troisième degré dix-huit minutes de latitude, jusqu'au cinquante-unième, & comprennent le royaume de France & tous les pays du globe de la terre qui sont entre les mêmes parallèles : en Europe, la partie septentrionale de l'Espagne, la Savoie, la Suisse, la Toscane, les États de Venise; la partie méridionale de l'Allemagne, la Hongrie; la partie méridionale, de la Pologne, &c. Dans tous ces pays on peut se servir de ces tables, en faisant attention à la latitude du lieu où l'on est, & à la déclinaison du plan sur lequel on veut travailler. La déclinaison d'un plan est ce qu'il y a de difficile à trouver. L'auteur en a expliqué la méthode dans deux problèmes aussi simples qu'infailibles; & on trouve dans les tables, tant pour la déclinaison orientale, que pour l'occidentale, tous les cadrans calculés depuis un degré jusqu'à 90.

Quoique ces tables soient faciles à entendre, l'auteur donne l'explication & l'usage qu'on en doit faire. Il y a joint une table alphabétique des principales villes de la France, avec leurs degrés de latitude, ou hauteur du pôle sur l'horizon. Les minutes ne sont pas précises, mais l'erreur est si petite qu'elle est sans conséquence. L'auteur se sert de deux instrumens simples qu'il nomme l'un, le compas gradué; l'autre, le déclinatoire. Il en donne la figure & l'usage qui est aussi facile que celui des tables.

Quoique ce traité de gnomonique soit mis à la portée de ceux qui ne savent qu'un peu d'arithmétique, l'auteur n'a cependant pas négligé de donner, en faveur des lecteurs qui ont quelque connoissance des mathématiques, la manière de construire ces tables par les logarithmes, une pratique pour les cadrans orientaux ou occidentaux, qui sont sans centre, & la construction du quart du cercle astronomique pour avoir l'heure au soleil dans tous les tems de l'année.

De la Philosophie, par M. Beguin, licencié en théologie, de la Société royale de Navarre, professeur de philosophie

E v

106 MERCURE DE FRANCE.

en l'Université de Paris, au collège de
Louis-le-Grand.

Quàm pulchrum est in principiis in origine rerum
Defixisse oculos & nobile mentis acumen !
Pervolat huc sapiens. . .

Anti - Lucret.

Tome I^{er}. *in-8^o*. Prix, 1 liv. 16 s. bro-
ché. A Paris, chez Joseph Barbou, rue
des Mathurins.

Cet ouvrage, dont il ne paroît encore
que le premier volume, formera un cours
de philosophie à l'usage des collèges.
L'auteur répond dans ce premier volume
à plusieurs reproches que l'on a faits à la
méthode d'enseignement employée dans
les universités, méthode que le zèle &
l'application des professeurs de l'univer-
sité de Paris améliorent de jour en jour.
L'ouvrage de M. B. contribuera aux pro-
grès de cette amélioration. Les matières
qu'embrasse son cours de philosophie sont
présentées dans un nouvel ordre, avec
beaucoup de clarté & de précision. Le zélé
professeur, après nous avoir fait un tableau
abrégé de l'homme physique & de l'hom-
me moral, traite de la philosophie en géné-
ral, de ses élémens & de ses divisions.

Il fait très-bien voir qu'un cours de philo-
 sophie devoit commencer par la physi-
 que, ou que la physique devoit être la
 première partie de la philosophie. « L'or-
 dre naturel est d'aller des choses sen-
 sibles à celles qui ne le sont pas. Il faut
 d'abord considérer les êtres qui existent,
 qui nous frappent, qui sont à notre por-
 tée, avant que de nous élever dans la
 région des choses purement intelli-
 gibles avec lesquelles nous avons peine à
 nous familiariser, & dont la connois-
 sance demande des efforts que nous
 démentons sans cesse. Nous naissons
 physiciens, la nature nous présente d'a-
 bord les corps; l'enfant les saisit, les
 considère & les observe avec joie: des
 maîtres sévères l'en arrachent avec pei-
 ne pour le transporter dans l'univers in-
 tellectuel & scientifique, où il ne ver-
 roit rien que de triste, si l'on n'avoit
 soin de l'égayer par des images corpo-
 relles. Nous ne nous connoissons d'a-
 bord que par le sentiment, nous n'ai-
 mons point à nous replier sur nous-mê-
 mes, & ce n'est qu'après un long exer-
 cice de nos facultés que nous venons à
 les considérer: ce n'est qu'après que nous
 avons comme épuisé les objets exté-

108 MERCURE DE FRANCE:

» rieurs que nous recherchons ceux qui nous
» sont intimes, & que nous nous recher-
» chons nous-mêmes : nous voyons, nous
» observons, avant que de comprendre,
» de comparer ; de combiner, de juger,
» de raisonner ; enfin avant que d'abstrai-
» re nous nous attachons aux réalités les
» plus palpables. Tel est l'ordre, la mar-
» che de la nature, le développement &
» le progrès des connoissances humaines :
» telle est donc la méthode qui doit être
» observée dans l'enseignement. La mé-
» taphysique est la science de l'esprit ; elle
» doit suivre celle des corps ; elle est la
» science de l'homme ; il faut donc l'étu-
» dier en commençant par ce qu'il pré-
» sente au premier abord & qui ne contri-
» bue pas peu à faciliter la connoissance de
» ce qu'il y a de plus noble & de plus dif-
» ficile à saisir, les opérations de l'une
» des substances qui le composent, étant
» intimement liées à celles de l'autre. La
» métaphysique est encore la science de
» Dieu : mais c'est dans le grand livre de
» l'univers sensible qu'il faut d'abord
» chercher ou plutôt voir l'existence de
» l'Être Suprême, & contempler ses attri-
» buts : enfin, elle est la science des choses
» abstraites : mais ne faut-il donc pas con-

» s'écarter des choses elles-mêmes & leurs
 » propriétés, avant que de les abstraire ;
 » à moins que l'on ne veuille bâtir sur des
 » abstractions & abstraire encore de ces
 » abstractions jusqu'à perte, je ne dirai
 » pas d'haleine, mais de raison, comme
 » ont fait un grand nombre de scholasti-
 » ques ? C'est après de pareilles considéra-
 » tions que plusieurs philosophes ont de-
 » siré qu'on commençât la philosophie
 » par la physique. »

La physique, qui est la science du corps naturel, nous apprend à connoître ses propriétés naturelles. Comme ces propriétés découlent de l'essence physique ou de la constitution réelle & intrinsèque de la matière, il est nécessaire de considérer d'abord la nature ou l'essence physique des corps. La chymie, qui en a fait son objet, est donc la première partie de la physique. Aussi M. B. commence par donner, d'après les meilleurs traités de chymie, les élémens de cette science, élémens très abrégés, mais suffisans pour mettre l'élève sur la voie des sciences physiques, & l'aider à mieux saisir les autres connoissances que ce cours doit lui présenter.

110 MERCURE DE FRANCE.

Recherches critiques, historiques & topographiques sur la Ville de Paris, depuis ses commencemens connus jusqu'à présent, avec le plan de chaque quartier; par le Sr Jaillot, géographe ordinaire du Roi, de l'Académie royale des sciences & belles-lettres d'Angers.

Quid verum... curo & rogo, & omnis in hoc sum.

HORAT.

Vol. in-8°. onzième quartier. La Grève. A Paris, chez l'auteur, quai & à côté des grands Augustins, & chez Lottin aîné, imprimeur - libraire, rue St Jacques.

Ce onzième quartier est borné à l'orient par la rue Geoffroi l'Asnier, & par la vieille rue du Temple exclusivement; au septentrion, par les rues de la Croix-Blanche & de la Verrierie exclusivement; à l'occident, par les rues des Arcis & de Planchemibraï inclusivement; & au midi, par les quais Pelletier & de la Grève inclusivement, jusqu'au coin de la rue Geoffroi-l'Asnier. On y compte trente-trois rues, deux culs-de-sacs, deux Eglises paroissiales, deux chapelles, une com-

munauté de filles, un hôpital, l'hôtel-de-ville, deux places, &c.

L'auteur, par son empressement à publier la suite de ses recherches, répond aux vœux de ceux qui veulent avoir sur la topographie de Paris des instructions dirigées par une critique sage, judicieuse & éclairée.

Voyages entrepris par ordre de Sa Majesté Britannique George III, pour faire des découvertes dans l'Hémisphère austral, exécutés successivement par le Commodore Biron, le capitaine Wallis, le capitaine Carteret & le capitaine Cook, sur les vaisseaux le *Dauphin*, le *Swallow* & l'*Endeavour*, tités des Journaux authentiques des différens commandans, & des papiers de Joseph Banks, écuyer, rédigés par Jean Hawkesworth, écuyer, en 3 vol. in-4°. , avec des planches en taille-douce & un grand nombre de cartes, &c. traduits en françois. Proposés par souscription. A Paris, chez Saillant & Nyon, rue St Jean - de - Beauvais, & chez Panckoucke, hôtel de Thou, rue des Poitevins.

Les tentatives que font depuis quel-

112 MERCURE DE FRANCE.

ques années la France & l'Angleterre pour reculer les limites du monde connu, méritent sans doute toute l'attention de notre siècle. Les libraires ci-dessus nommés peuvent donc espérer que le Public recevra avec empressement la traduction françoise des quatre derniers voyages faits par ordre de S. M. B. dans l'hémisphère austral.

M. le docteur Hawkesworth, homme de lettres avantageusement connu par plusieurs ouvrages estimés *, ayant été chargé par S. M. Britannique de la rédaction des Journaux authentiques & originaux du Commodore Biron, du capitaine Wallis, du capitaine Carteret & du capitaine Cook, a exécuté cette entreprise avec le soin, l'intelligence & le goût que le Public attendoit de lui.

L'ouvrage anglois qui vient d'être publié, est formé de trois volumes *in-4^o*, contenant plus de cinquante planches & cartes. Tout ce qui peut rendre un ouvrage de ce genre intéressant se trouve rassemblé dans celui-ci. Mers nouvelles parcourues, observations astronomiques

* L'*Adventurer Hamet & Almorán*, une excellente traduction du Télémaque, &c.

OCTOBRE. 1773. 113

& hydrographiques perfectionnant le grand art de la Navigation ; pays ignorés jusqu'à nous , dont les productions particulières & variées reculent les limites de l'histoire naturelle ; Nations inconnues , dont les mœurs , les usages & les loix recueillies par des philosophes , sont un objet si digne de l'attention de tous ceux qui veulent étudier l'homme : tout cela sans doute ne peut qu'exciter la plus grande curiosité.

Un ouvrage si intéressant ne pouvoit manquer d'être traduit dans une langue qui est aujourd'hui la plus répandue de l'Europe ; mais par-là même il étoit à craindre que la traduction ne s'en fit avec la négligence qu'on met trop souvent à faire passer en françois les ouvrages de nos voisins.

M. le docteur Howkesworth a cru pouvoir prévenir cet inconvénient en remettant les feuilles de son ouvrage , long-tems avant qu'il fût public, à un homme de lettres François , qui s'est chargé d'en donner la traduction. La confiance de l'auteur suffira peut-être pour donner une idée favorable de la manière dont la traduction sera exécutée.

Quant à la partie typographique, l'ou-

174. MERCURE DE FRANCE.

vrage sera imprimé en même nombre de volumes que l'original anglois, sur du très-beau papier & avec un caractère neuf.

Les planches & les cartes, au nombre de plus de cinquante, sont gravées sur les dessins & les planches angloises avec le plus grand soin & la plus grande exactitude.

Le premier volume étant déjà sous presse, & les graveurs en mouvement, les libraires publieront sûrement l'ouvrage entier avant la fin de la présente année 1773; & quoique les fonds qu'il a fallu faire soient considérables, ainsi qu'on peut le concevoir, ils ne demandent qu'une simple avance de 12 liv. Les trois volumes seront délivrés aux souscripteurs à raison de 45 liv. brochés. Et les libraires s'engagent à leur fournir les premières & les plus belles épreuves des planches & des cartes.

Modèle de souscription.

N^o.

Je soussigné, m'oblige d'acquérir l'ouvrage ci-dessus, à compte duquel j'ai payé la somme de 12 livres, & promets de payer la somme de 33 liv. lorsqu'on dé-

OCTOBRE. 1773. 115
livrera les trois volumes in - 4°. Paris,
ce 1773.

Ceux qui n'auront pas souscrit payeront les trois volumes, qui seront en vente à la fin de Novembre, 54 liv.

LETTRE de M. l'Abbé Roubaud, contenant un FRAGMENT DE TITELIVE, nouvellement découvert à Rome.

A Paris, 30 Août.

MONSIEUR,

Depuis environ un an, les papiers Allemands, Anglois, Italiens ont annoncé plusieurs découvertes de fragmens d'auteurs anciens, trouvés en Allemagne, en Italie, à Constantinople. Jadis le monde savant auroit été dans une violente agitation : plus patient aujourd'hui, il attend en silence la publication de ces antiquités nouvelles ou nouveautés anciennes, comme on voudra. Peut-être a-t'il raison de ne plus s'inquiéter : il y a un siècle & demi qu'on lui a promis un XXXIII^e livre de Tite-Live de la bibliothèque de Bamberg; on lui a donné un Pétrone cousu de lambeaux d'une manufacture du dix-septième siècle; enfin il s'est lassé de croire. De toutes ces découvertes affirmativement annoncées, je ne vois éclore qu'un fragment du XCI^e. livre de Tite - Live, trouvé dans une ancienne bible de la bibliothèque du Vatican. *M. Marie Giovenazzi, Na-*

116 MERCURE DE FRANCE.

politain , & M. *Paul-Jacques Bruns* , de Lubeck ; en ont deviné l'existence & la teneur. Je dis qu'ils ont deviné ; car les copistes de la bible avoient habilement pris le parchemin sur lequel il étoit écrit pour du *papier blanc* , ou , si vous l'aimez mieux , du parchemin neuf ; & ils avoient , avec leur plume , leur style ou leur pinceau , enseveli le texte profane sous le texte sacré.

Il falloit, Monsieur, autant de zèle pour l'honneur des lettres que de connoissance de l'ancienne calligraphie , pour entreprendre de lire le passage de Tite-Live à travers une couche de la bible. Ces Savans y sont parvenus avec un succès digne de toute la reconnoissance de la république littéraire. Afin de prévenir ou de dissiper les soupçons faciles d'une supposition plus ou moins adroite , Sa Sainteté a chargé le P. Abbé Gallerti & M. l'Abbé Amadesi , personnages consommés dans ces matières , d'examiner le manuscrit avec le plus grand soin , sous les yeux du Cardinal de Zelada : le rapport des censeurs a confirmé authentiquement la réalité de la découverte.

MM. Giovenazzi & Bruns ont laissé des lacunes là où l'écriture étoit entièrement effacée. Ils ont poussé le scrupule jusqu'à mettre en caractères italiques les lettres qu'ils suppléaient , quoiqu'évidemment indiquées.

Le passage en question appartient à l'histoire de la fameuse guerre de Sertorius. Il tire de l'oubli plusieurs noms d'acteurs de cette tragédie , de villes & de peuples. On y trouvera des éclaircissemens sur quelques points de géographie ancienne. M. Giovenazzi a illustré le texte par des annotations d'un très-grand prix.

Ce fragment & les pièces relatives à sa décou-

verte & à son explication viennent d'être magnifiquement imprimées à Rome, chez Casaletti, par les soins de M. François Cancellieri, jeune Romain d'un rare talent, & digne de partager la gloire de MM. Giovenazzi & Bruns. Le texte est, sur une colonne, en lettres majuscules, *equidistantes*, & ponctuées comme dans l'original; sur une autre colonne, il est présenté selon notre manière actuelle d'écrire. M. Giovenazzi prétend que le manuscrit est du siècle des Antonins.

Je crois, Monsieur, que vous serez bien aisé d'orner votre Journal de ce précieux fragment, & qu'il sera très-agréable au Public. Je vous prie d'avoir soin qu'il ne s'y glisse aucun changement à l'impression; je le copie avec la plus scrupuleuse exactitude,

Fragment du XCI^e. livre de Tite-Live,

Tamen insequenti ipso pervigilante eodem loco alia excitata turris prima luce miraculo hostibus fuit, simul & oppidi turris, quæ maximum propugnaculum fuerat, subritis fundamentis, dehiscere ingentibus rimis, & tu... ius... um igni cœpit: incendique simul, & ruinae metu territi Contrebienses de muro trepidi effugerunt, & ut legati mitterentur ad dedendam urbem, ab universa multitudine conclamatum est. Eadem virtus, quæ irritantes oppugnaverat, victorem placabiliorem fecit. Obsidibus acceptis pecuniæ modicam exegit summam,

118 MERCURE DE FRANCE.

armaque omnia ademit ; transfugas liberos vivos ad se adduci jussit , & fugitivos , quorum major multitudo erat. Iphis imperavit ut interficerent. (1) Jugularos de muro dejecerunt. Cum magna jactura militum quattuor , & quadraginta diebus Contrebia expugnata , relictoque ibi L. Insteio. ad Hiberum flumen copias adduxit. Ibi hibernaculis secundum oppidum , quod Castra Aelia vocatur , ædificatis , ipse in castris manebat , interdum conventum sociarum civitatum in oppido agebat. Arma ut fierent pro copiis cujusque populi per totam provinciam edixerat , quibus inspectis referre cetera arma milites jussit , quæ aut itineribus crebris , aut oppu. . . f. . an. tione

(1) Je présume qu'il y a ici une faute de ponctuation dans la copie que j'ai reçue , & qu'il faut lire : *transfugas liberos ad se adduci jussit , & fugitivos quorum major multitudo erat , ipsis imperavit ut interficerent.* Sertorius ordonne aux Contrebiens de lui amener en vie les *transfugas* , & leur commande de mettre à mort les *fugitifs* : en effet , ils étranglent ou égorgent ces derniers & les jettent du haut des murailles. Il s'y trouve d'autres fautes , mais que je n'ai pu prendre sur moi de corriger ; par exemple , *civitatum* pour *civitatum* ; une virgule mal placée entre *quattuor* & *quadraginta* ; *convetat* pour *convertat* ; *segitibus* pour *segetibus* ; *benit* pour *venit* ; *civitium* , &c.

inita qu. di. culo effici possit. Itaque omnes simul insta. m. tur, neque materia artificibus praeparatis nixo civitium. idio, nec suo quisque operi artifex deerat.

quæque in oppugnandis urbibus hostium gessisset exposuit, & ad reliqua belli cohortatus est paucis edoctos, quantum hispaniae provincias interesset suas partes superiores esse. Dimisso deinde conventu, jussisque omnibus ibi. . . . re suas principio veris M. Perpernam cum viginti milibus peditum, equitibus mille quingentis in Ilurcaonum gentem misit ad tuendam regionis ejus maritimam oram, datis præceptis, quibus itineribus duceret ad defendendas socias urbes, quas Ponpeius oppugnaret, quibusque ipsum agmen Ponpei ex insidiis adgrederetur.

Eodem tempore & ad Herennuleium, qui in isdem locis erat, litteras misit, & in alteram provinciam ad L. Hertuleiuta præcipiens, quemadmodum bellam administrare vellet: ante omnia ut ita socias civitates tueretur, ne acie cum Metello dimicaret, cui neque auctoritate, neque viribus par esset. . . . s. . . . m. consilium. . . . versum. . . . neque in aciem descensurum eum credebat, si trahere-

cur bellum. Hosti cum mare ab tergo, provinciisque omnes in potestate haberet, navibus undique commeatus venturos; ipsi autem, consumptis priori aestate quae praeparata fuissent, omnium rerum inopiam fore.

Perpernam in maritimam regionem sub... tum..... a geri cum ab se oppugnarentur Celtiberi ur. . armis... æmu..... maritimam ne oram, ut Pompeium ab Illecaonia & Contestania arceat, utraque socia gente, an ad Metellum, & Rulsitaniam se conuertat. Haec secum agitans Sertorius praeter Hiberum amnem per pacatos agros quietum exercitum sine ullius noxa duxit. Profectus inde in Bursanum, & Graccuritanorum fines, evastatis omnibus, proculcatisque segetibus, ad Calagurim Nasicam sociorum urbem venit; transgressusque amnem propinquum urbi, ponte facto, castra posuit. Postero die M. Masium quaestorem in Arvacos, & Cerindones misit ad conscribendos ex iis gentibus milites, frumentumque inde Contrebiam, quae Ieucada appellatur, comportandum, praeterquam urbem opportunissimus ex Beronibus transitus erat in quamcumque regionem ducere exercitum statuisset; & C. Insterium,

Instelum, præfectum equitum Segoviam, & in Vacreorum gentem ad equitum conquisitionem misit, jussu cum equitibus Contrebiae sese opperiri. Dimissis iis ipse profectus per Vinconum agrum ducto exercitu, in confinio Vironum posuit castra. Postero die cum equitibus prægressus ad itinera exploranda, jussu pedite quadrato agmine sequi ad Vareiam validissimam regionis ejus urbem venit. Haud inopinantibus... advenerat, undique equitibus & suae gentis & Autric....
Ici finit le fragment.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Traduction où l'on supplée par des conjectures, aux lacunes du texte.

Cependant le général lui-même passa la nuit (1) suivante sur pié, tellement qu'au point du jour une nouvelle tour, construite par les assiégeans, remplit l'ennemi de surprise; &, ce qui y mit le comble, ce fut de voir le principal rem-

(1) Je suppose que le texte latin commençoit par le mot *nocte*, & que ce mot s'est effacé par laps de tems.

part, la tour de la ville manquer par ses fondemens, & s'ouvrir en immenses crevasses. Le feu prit en même-tems à une tour (1) de bois d'un des édifices. Les habitans de Contrebie, (2) pressés par le double danger d'être écrasés sous une ruine prochaine, ou de se voir la proie des flammes, prennent la fuite d'épouvante, & désertent le mur. Il n'y eut

(1) On entrevoit qu'il y avoit au texte : *ET TURRIS UNIUS AEDIIUM ignescere capit*. Que le copiste à qui l'on doit l'original de ce fragment précieux de Tite-Live, ait écrit *igniscere* pour *ignescere*, c'est ce qui est très-croyable, puisqu'il faut un *e* ; ou même à l'employer par pure redondance ; comme dans *segetibus* pour *segetibus* ; *civitatium* pour *civitatium* ; tout au contraire de Tite-Live, qui, selon Pignorius, écrivoit *sibe* & *quase* pour *sibi* & *quasi*.

(2) *Contrebia* chez Tite-Live, Patercule, Florus, est une ville de la Celtibérie. On croit que c'est la même dont Ptolomée & Plin ont parlé sous le nom de *Contributa*. Ortelius veut de plus que ce soit la même que *Complega* chez Appien ; & la même encore que *Centobrica* chez Valere Maxime, qui fait assiéger *Centobrica* par Quintus Metellus, mais sans doute dans une autre époque, si ces deux villes sont la même. Au reste, il y avoit deux Contrebie, dont l'une étoit surnommée Leucade, comme on le verra sur la fin de ce fragment.

plus qu'un cri général chez toute la multitude, qu'il falloit envoyer des députés pour rendre la ville. Le vainqueur s'étoit livré à toute l'impétuosité de son courage contre l'ennemi qui l'avoit provoqué; la générosité de ce même courage le porta à la clémence envers un ennemi vaincu. Après avoir reçu des otages, il se contenta d'une modique somme d'argent & de la confiscation de toutes les armes. Quant aux transfuges, il se fit livrer en vie tous ceux qui étoient de condition libre; mais à l'égard des esclaves fugitifs, dont le nombre étoit plus grand, il ordonna aux Contrébiens de les mettre eux-mêmes à mort. Obéissant donc à cet ordre, ils les précipitèrent du haut du mur après les avoir égorgés. Contrebie coûta aux assiégeans beaucoup de monde, pendant quarante-quatre jours que dura le siège.

Sertorius laissa sur le lieu Lucius Inf-teius. . . & conduisit ses troupes vers l'Ebro; sur la rive duquel il construisit son camp d'hiver, auprès de la ville nommée *Castra Ælia*. Il restoit assidument dans son camp, allant seulement quelquefois tenir dans la ville l'assemblée des cités alliées. Il avoit ordonné des armes de nouvelle fabrique dans

toute la province , selon ce que chaque peuple étoit en état d'en fournir. Après en avoir fait l'inspection , il commanda à ses troupes de rapporter toutes les autres armes endommagées par des marches nombreuses , ou par de fréquentes attaques de places , (1) *ou par leur seule vétusté ; & ayant fait assembler un grand nombre d'ouvriers , il les exhorta à faire en sorte que ces vieilles armes fussent réparées & remises en état pour le point du jour. Lui-même ne quitta point les travailleurs , passant toute la nuit à les aiguillonner (2) par sa présence. Aussi fut-il servi de tous avec un égal zèle , nulle matière ne manquant à l'ouvrier , grâce à l'empressement antérieur des cités à remplir les magasins ; & nul ouvrier , d'autre part , ne manquant à sa tâche. Quand on eut rempli ses intentions , & que tous ses soldats furent pourvus d'armes nouvelles , ou réparées à neuf , il les fit assembler , & les haranguant en peu de mots :*) il leur retraça ses tra-

(1) Tout ce qui se voit ici de souligné dans la traduction , a été ajouté par conjecture , en suivant , autant qu'il a été possible , les vestiges d'un texte aussi tronqué que celui-ci.

(2) Je lis au texte *itaque omnes simul , instante Imperatore , operantur , &c.*

vaux aux sièges des villes ennemies, & les exhorta à continuer la guerre, en leur représentant en peu de mots combien il étoit important pour les provinces d'Espagne que son parti triomphât. Ensuite il congédia la diète des alliés, & leur fixa un tems pour le venir rejoindre au même lieu. Au commencement du printems, il envoya Marcus Perpenna (1) avec vingt mille hommes de pied & quinze cens chevaux au territoire des Ilurcaons, pour couvrir la côte maritime de ce côté-là; & lui donna des instructions sur les voies qu'il devoit suivre pour défendre les villes alliées que Pompée assiégeroit, & pour surprendre l'armée même de Pompée.

En même tems il écrivit à Herennuleius qui étoit sur cette même côte des Ilurcaons, ainsi qu'à Lucius Hertuleius, dans un autre département, leur prescrivant la manière dont il vouloit qu'ils se conduisissent dans cette guerre. Avant tout, il recommanda à ce dernier de défendre ses alliés, sans en venir aux mains avec Metellus, avec qui il ne pouvoit

(1) Ce fut ce même Perpenna qui trahit ensuite Sertorius, & l'assassina lâchement.

126 MERCURE DE FRANCE.

entrer en comparaison ni pour le nombre des troupes , ni pour l'autorité dans la contrée (1) (*Mais il me semble que Sertorius eût fait sagement de prescrire à son lieutenant une conduite toute contraire.*) Car il n'y avoit nulle apparence que Metellus cherchât à en venir à une bataille rangée. En effet tout invitoit Sertorius à réfléchir que s'il tiroit la guerre en longueur , l'ennemi qui étoit adossé à la côte , & qui tenoit toutes les provinces sous sa main , auroit le tems de faire venir par mer les convois qu'il desireroit , tandis que lui se trouveroit dans l'indigence de toutes choses , la campagne de l'été précédent lui ayant consommé ses provisions.

(1) Cette phrase soulignée est pour suppléer aux lacunes du texte , qui portoit , comme je présume : *sed hoc Sertorii maluisse CONSILIUM imò INVERSUM capere ; nam neque ergà Metellum moræ opus erat , NEQUE IN ACIEM DESCENSURUM EUM CREDEBAT.* (Ici il faut un point) *SI TRAHERETUR BELLUM ,* (ici il ne faut qu'une virgule) *HOSTI CUM MARE , &c.* Et tout à la fin de la phrase , après ces mots *INOPIAM FORE* , il faut supposer que l'auteur avoit écrit : *credibile fuit.* Le sens est : *credibile fuit , si traheretur bellum , hosti , &c.*

Ayant rejoint (1) Perpenna qui s'avançoit vers la côte, Sertorius qui tenoit pour lors la Celtibérie en échec (2), fut incertain s'il s'attacheroit à écarter Pompée des confins des Ilercaons & des Contestaniens, deux nations alliées, ou s'il se porteroit vers Metellus & la Lusitanie. Occupé de ces grands intérêts, il passe l'Ébro, traverse les pays pacifiés sans faire tort à qui que ce soit. Ensuite dirigeant sa marche sur les confins des Bursaons & des Graccutitains, il ravage tout ce qu'il rencontre, foulant aux pieds les moissons, jusqu'à ce qu'il arrive à Calaguris surnommée Nafica, l'une de ses villes alliées. Là il fait jeter un pont sur le fleuve voisin de la ville, & pose son camp de l'autre côté. Le lendemain il envoie le Questeur Marcus Masius au territoire des Arvaques & des Cérindons, pour y enrôler des naturels du pays dans ses troupes, & pour faire transporter des bleds de là à Contrébie surnommée Leucade, parce que

(1) Il y a ici quelques lacunes dont la restitution n'est pas assez importante pour qu'on s'y arrête.

(2) Par la prise de *Contrebia*, & par la jonction des troupes de Perpenna aux siennes.

par-delà cette ville, à partir du pays des Berons, il avoit le passage le plus libre & le plus commode pour diriger la marche de son armée par tout où il jugeroit à-propos. Il envoya aussi Caius Insteius (1) préfet de la cavalerie, recruter des cavaliers à Segovie & chez les Vaccréens, avec ordre de venir l'attendre avec sa troupe à Contrébie (2). Ayant ainsi disposé de ces détachemens, il se met lui-même en marche avec son armée, prenant sa route par le champ Vinconien. Arrivé aux confins des Virons, il y campe. Le lendemain il va en avant avec ses gens de cheval pour reconnoître les chemins, avec ordre à l'infanterie de le suivre en bataillon carré. Il marcha de cette manière jusqu'à Vareia (3), la plus forte place de

(1) Le texte porte ici *Instelus*; mais on voit par un nom presque tout semblable dont il a été question plus haut, qu'il faut lire *Insteius*, sans pourtant faire de ces deux *Insteius* un même personnage. Le prénom du premier est *Lucius*, celui du second est *Caius*.

(2) Cette Contrébie, que l'on distinguoit par le surnom de Leucade, & qu'il ne faut pas confondre avec cette autre Contrébie dont Tite-Live a décrit le siège, au commencement du fragment.

(3) Cette *Vareia* de Tite-Live paroît être la

cette contrée. Son arrivée ne mit point les Vareiens en défaut. Ils avoient rassemblé un grand nombre de cavaliers, tant de leur propre nation que de celle des Autricaniens (1), &c.

Fin du fragment.

NB. Cette traduction provisoire, & où l'on déclare que le traducteur n'a eu aucune prétention à rendre les grâces & toute l'énergie de l'original, est due, ainsi que les notes qui l'accompagnent, à M. Poin-

Onaria (Varia) de Strabon & de Ptolomée; dont les uns font aujourd'hui *Logronno*, les autres *Varea*. C'étoit une ville des Berons.

(1) Le texte porte *Autric...* mot tronqué; mais qui laisse croire que Tite-Live avoit écrit *Autricanorum*. Ces *Autricaniens* de Tite-Live paroissent être les *Autrigons* de Pline, l. 3, ch. 3, tom. 2, p. 54, 55 & 56 de mon édition. Rappelons ici deux faits, à la gloire de Tite-Live. De son vivant, un Espagnol se transporta de Séville à Rome, uniquement pour contempler ce grand homme, & pour jouir, quelques instans, de sa conversation. En 1451, Alphonse, Roi d'Arragon, ayant recouvré la santé par le charme de la lecture des œuvres de Tite-Live, fit demander à la ville de Padoue l'os du bras droit de cet historien; & l'ayant obtenu, il le fit transporter, & le reçut lui-même à Naples, avec toutes sortes d'honneurs.

finet de Sivry, qui ne s'est proposé ici d'autre but que de satisfaire le plus promptement possible l'empressement que nous avons de mettre la majeure partie des lecteurs à portée de jouir d'une découverte aussi intéressante pour les lettres. Il ne s'est point étendu sur les discussions des noms géographiques renfermés dans ce précieux fragment, autant qu'il l'eût fait, s'il n'eût présumé que M. l'Abbé Giovannazzi a dû supérieurement remplir cet objet dans ses *Annotations*, qu'il n'a pu encore se procurer.

A C A D É M I E.

M A R S E I L L E.

L'ACADEMIE des belles-lettres, sciences & arts de Marseille, distribuera le jour de St Louis de l'année prochaine 1774, les prix des sujets suivans:

1°. Un discours sur *l'influence que le commerce a eu dans tous les tems sur l'esprit & sur les mœurs des Peuples.*

2°. *L'Eloge de Lafontaine.*

3°. *Le Siège de Marseille par le Comte de Bourbon, poëme.*

4°. *Annibal mourant au Sénat de Carthage, héroïde.*

Ces prix seront chacun une médaille d'or de la valeur de 300 liv. Les ouvrages seront adressés francs de port à M. Mouraille, secrétaire perpétuel de l'Académie, & ils ne seront reçus que jusqu'au 15 de Mai.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique a donné le mardi, 7 Septembre 1773, la première représentation de *l'Union de l'Amour & des Arts*, ballet héroïque en trois entrées, composé des actes de *Bathile & Chloé*, de *Théodore* & de la *Cour d'Amour*.

Le poëme est de M. le Monnier, commissaire des guerres; la musique est de M. Floquet.

Première entrée. Les acteurs sont *Hermotime*, grand prêtre d'Apollon, père de Chloé, représenté par M. Gelin.

Chloé, fille d'Hermotime—Mlle Beaumesnil.

Théone, confidente de Chloé—Mlle Châteauneuf.

132 MERCURE DE FRANCE:

Bathile, } Amans { M. Legros.
Harpage, } de Chloé. { M. Durand.

Un Prêtre d'Apollon, M. Cavalier.

Le récit d'Eglé, dans le conte des *Trois Manières* de M. de Voltaire, a fourni le plan & plusieurs détails de l'acte de *Bathile & Chloé*. On retrouve aussi quelques vers du conte heureusement adaptés au drame.

Théone est étonnée de voir Chloé craindre l'apprêt de son hymen avec Harpage. Chloé lui apprend la cause de ses ennuis. Son père, ne consultant que son goût pour les beaux arts, veut, dit-elle, que l'hymen ne l'engage

Qu'au mortel qui saura le mieux
Animer sur la toile & chanter sur la lyre
Mes frivoles appas... cruel présent des dieux.

Elle regrette Bathile son amant.

Bathile est simple & sans fard.
Son esprit est sans culture ;
Mais, s'il ne doit rien à l'art ,
Il doit tout à la nature.
Dans ses yeux j'ai vu, cent fois ,
Briller le feu du génie ;
Et c'est à lui que je dois
Les beaux jours de ma vie.

Mon amant ne fait qu'aimer ;
 Mais dans cet art il est maître :
 Sans talens faits pour charmer ,
 Il fait *encor* s'y connoître.
 L'Amour, qui forma son cœur,
 Lui donna le don suprême
 D'enseigner cet art vainqueur
 Aussi bien que lui-même.

Hermotime présente Harpage à sa fille.

Voici l'époux que je couronne.
 C'est Harpage... c'est lui dont les talens heu-
 reux
 Ont décidé mon choix ; & ma main vous le
 donne.
 Les arts & les talens nous rapprochent des dieux.

*Chloé exprime sa soumission & en même
 tems sa douleur.*

H E R M O T I M E à Chloé.

Qui peut causer le trouble où je vous vois ,
 Lorsque votre bonheur m'occupe & m'intéresse ?
 Le fatal souvenir d'une aveugle tendresse
 Vous fait-il dédaigner mon choix ?

H A R P A G E.

Pour prix de mon amour sincère ,
 Laissez-moi lire au moins dans vos yeux satis-
 faits

Un aveu qui mettra le comble à mes souhaits.

C H L O É à Harpage.

Seigneur, j'obéis à mon père ;

Mais le tems seul calmera mes regrets.

Tout est prêt pour le sacrifice & pour l'hymen, lorsqu'on apporte dans le temple un tableau représentant Chloé. Ce chef-d'œuvre nouveau obtient tous les suffrages ; on suspend la cérémonie. Harpage insiste, & dit avec vivacité :

Chloé doit être mon partage.

Quel autre en ce moment peut me la disputer ? ..

H E R M O T I M E.

L'heureux mortel qui fait du talent d'imiter

Faire un art si sublime.

Le terme n'est pas expiré ,

Et votre hymen encor peut être différé.

Basilide se fait connoître à Hermotime.

M'accordez-vous la victoire

Sur mes rivaux en ce jour ?

Je n'ai rien fait pour la gloire,

J'ai tout fait pour mon amour.

Je craindrois moins pour ma flamme,

Si, flatté d'un doux succès,

J'avois pu rendre ses traits
Comme ils sont gravés dans mon ame.

H A R P A G E.

Bathile est mon rival ; je n'en devois plus crain-
dre.

Mais j'ai subi des loix qu'il doit suivre à son tour ;
S'il est animé par l'amour
Il chantera Chloé , comme il a su la peindre.

Bathile chante :

Echo de mes soupirs , organe de mes feux ,
O ma lyre , fais éclore
Des sons harmonieux :
Je chante l'objet que j'adore.

A Chloé.

Jamais la naissante Aurore
N'eut l'éclat de vos attraits ;
C'est la jeunesse de Flore
Qu'on voit briller dans vos traits.
Belle Chloé , tout doit vous rendre hommage ;
Tout annonce que les Dieux
Vous ont faite à leur image
Pour le charme des cœurs & le plaisir des yeux.

*Bathile triomphe par le chant comme
par la peinture. Hermotime ne peut le re-
fuser aux vœux de sa fille. Harpage saisit
un javelot , & veut percer son rival qui le*

136 MERCURE DE FRANCE.

désarme, & lui pardonne. On célèbre le triomphe des deux amans.

Mlle Beaumesnil a joué & chanté dans cet acte avec beaucoup d'expression & d'intelligence. On ne peut trop donner d'éloge à la beauté de l'organe, au goût & au charme du chant de M. Legros. Les autres rôles sont parfaitement remplis par MM. Gelin & Durand, & par Mlle Châteauneuf. Le ballet de cet acte est d'un dessin ingénieux & galant, de la composition de M. Gardel. On y a beaucoup applaudi Mlle Hidou, qui fait tous les jours des progrès dans la danse vive; M. Despréaux & Mlle Leclerc, dont les talens sont très-distingués; M. Gardel le jeune, qui plaît & qui étonne par la noblesse & la sûreté de sa danse; Mlle Dorival, sa digne émule, qui dans l'aurore de la jeunesse, s'annonce avec tout ce que les grâces, l'art & l'étude peuvent donner d'agrémens.

Seconde entrée. THÉODORE, ballet héroïque. ACTEURS :

Théophile, Empereur de Bisance — M.
l'Arrivée.

Théodore — Mlle Duplant.

Léonce, confident de l'Empereur — M.
la Suze.

L'auteur prévient que le sujet de cet acte est le même que celui traité par M. Roi dans le ballet des Grâces ; on y a supprimé un rôle inutile , & d'ailleurs on a changé peu de choses à l'ordre des scènes.

T H É O P H I L E.

Retraite, qui cachez l'aimable Théodore,
 Retravez-lui toujours mes soupirs & mes feux,
 Son cœur n'est point ambitieux ;
 La feinte est un art qu'elle ignore :
 J'affure mon bonheur en lui celant encore
 Le rang où m'ont placé les dieux.

Il déclare à son confident que son choix est fait, & qu'il doit élever Théodore au trône des Césars.

Rappelle-toi ce jout qu'égaré dans nos bois ,
 Et surpris par la nuit , je cherchois un asyle :
 Le sort guida mes pas vers un réduit tranquile
 Où l'Amour pour jamais m'enchaîna sous ses loix.
 C'est là que j'apperçus l'objet dont j'ai fait choix.
 Il faudroit que l'Amour me prêtât un langage
 Pour t'exprimer l'excès de ma félicité.

Peins-toi le plus rare assemblage
 Des attraits dont les dieux font briller la beauté,
 Et tu n'auras encor qu'une imparfaite image
 Des charmes de l'objet dont je suis enchanté.
 Pour t'exprimer l'excès de ma félicité ,
 Il faudroit que l'Amour me prêtât son langage.

L'Empereur veut tenter une épreuve nouvelle pour éprouver l'amour de Théodore. Cependant conduite dans le palais de Byzance pour disputer l'empire avec ses rivales, & ignorant que son amant est le souverain, Théodore le regrette ; elle craint son inconstance ou son infidélité. Théophile paroît ; il jouit du plaisir d'être aimé pour lui-même, en la trouvant insensible à l'ambition, & lui disant qu'il n'a qu'un cœur à lui offrir, lorsque sa beauté peut l'appeler au trône. Enfin, transporté d'amour, il ne lui cache plus son rang, & lui dit avec transport :

Je suis trop heureux !

Avec l'inconnu qui vous aime,

Voyez tout l'Univers tomber à vos genoux.

Les deux principaux rôles de cet acte sont supérieurement joués & chantés par Mlle Duplant & M. l'Arrivée.

Le ballet est de la composition de M. Vestris, & lui fait le plus grand honneur. Le dessin en est varié & très-agréable. Mlle Guimard y danse plusieurs entrées avec un talent très-distingué & très-applaudi. MM. Vestris & Gardel ont exécuté un pas de deux, où leurs talens réunis & de l'accord le plus précis, le plus

animé, le plus expressif, ont donné un spectacle infiniment précieux aux amateurs. M. Lefèvre, jeune danseur de grande espérance, a reçu aussi les éloges qu'il mérite.

Troisième entrée. La Cour d'Amour, ou les Troubadours, pastorale héroïque.

A C T E U R S :

Aglæ, présidente de la Cour d'Amour, Mde l'Arrivée.

Floridan, amant d'Aglæ — M. Legros.

Céphise, amie d'Aglæ, dans les intérêts de Floridan — Mlle Beaumefnil.

Un Vieillard Provençal — M. l'Arrivée.

Une Vieille — Mlle Châteauneuf.

Floridan aime Aglæ, & , ne pouvant obtenir l'aveu de son amante, est favorisé par Céphise qui l'engage à user de stratagème.

C É P H I S E.

Sous le nom de Misis, sous un déguisement
Que l'instant, que le lieu, que la fête autorise,
Nous ferons expliquer un cœur indifférent.
Quand je sers vos projets, quand je les favorise,
C'est qu'à vos tendres feux cette ruse est permise.

F L O R I D A N.

Je trompe ce que j'aime ! & peut-être qu'un jour
Mon hommage auroit su lui plaire.

C É P H I S E.

Un peu d'art en amour
Est souvent nécessaire.

Amans , amans , c'est une erreur
De vouloir qu'une Beauté fière
Convienne jamais la première
Du triomphe de son vainqueur.
N'y comptez pas ; c'est une erreur.
Suivez ce que l'Amour lui-même
Vous prescrit , pour votre bonheur.
Ce n'est pas tromper ce qu'on aime
Que d'éclairer les secrets de son cœur.

*Floridan demande à Aglaé si l'Amour
peut enfin la compter au rang de ses con-
quêtes ; elle répond :*

Accordez dans mon cœur la raison & l'amour,
Et je vous cède la victoire.
Du penchant le plus doux l'une défend ma gloire,
L'autre exige de moi le plus tendre retour.

*Aglaé laisse échapper un soupir & fait
connoître qu'elle veut en vain résister à son
penchant ; mais la Cour d'amour arrive &
suspend son aveu. Elle prend son rang de*

OCTOBRE. 1773. 141

présidente des jeux. Alors Floridan, sous le nom de Mifs & masqué, vient se plaindre de la feinte indifférence de Céphise. Aglaé prononce contre elle-même en croyant condamner Céphise.

AGLAÉ, à Floridan.

Au destin le plus doux vous devez vous attendre.

à Céphise.

Aimez, jeune Beauté; vous résistez en vain.

Soyez le prix d'un cœur fidèle & tendre;
L'Amour le veut: tel est son ordre souverain.

FLORIDAN, avec transport, en se démasquant:

C'est vous, c'est vous seule que j'aime,
Belle Aglaé, vous vous jugez vous-même.

Aglaé ne se défend plus à aimer. Elle chante elle même le triomphe & les faveurs de l'Amour.

Madame l'Arrivée, dont l'organe est si brillant, & le goût si délicat, a chanté & joué avec applaudissement le rôle d'Aglaé; M. Legros a pareillement obtenu tous les suffrages dans le rôle de Floridan. Celui de Céphise a été parfaitement rendu par Mlle Beaumesnil. M. l'Arrivée & Mlle Châteauneuf ont chanté avec beau-

142 MERCURE DE FRANCE.

coup d'art & de goût le duo des Vieillards. La composition du ballet de cet acte est due au génie pittoresque de M. d'Auberval. Il offre une multitude variée de tableaux, tous d'une gaîté charmante, que M. d'Auberval lui-même, Mlle Alard & Mlle Pessim animent encore par leur danse. M. Giroux, Mlles Hidou & Compain y exécutent aussi des entrées brillantes. La pantomime des Vieillards dansans est très-bien rendue par Mlle Lafond & M. Malter.

Les poëmes de ces trois entrées, dont M. le Monnier est l'auteur, ont paru ingénieux, très-propres au chant, & heureusement disposés pour le genre lyrique.

La musique de M. Floquet, jeune homme de vingt-deux ans, annonce du génie, du goût & du talent. Il débute avec éclat dans cette carrière difficile & périlleuse. Son premier essai est digne d'un grand maître. Il entend très bien les grands effets d'harmonie; ses airs de danses sont d'une mélodie agréable, d'un tour neuf & saillant. On admire son duo & sa belle chaconne du second acte, le trio des Vieillards au troisième acte, comparables aux plus beaux morceaux de ce genre. On peut désirer peut-être des motifs mieux choisis,

OCTOBRE. 1773. 143

& plus soutenus dans son chant , & une expression plus juste & plus sentie dans son récitatif ; mais ce jeune musicien se présente avec tant d'avantages & de connoissance , qu'il doit être compté parmi nos savans compositeurs. On peut même dire que le caractère & le style de sa musique annoncent du génie , & tiennent à un talent original.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES représentations de *Regulus* , tragédie , & de la *Feinte par amour* , Comédie , ont occupé agréablement & long-tems la Scène Françoise. On a donné le samedi 25 Sept. , sur ce théâtre , *Orphanis* , tragédie nouvelle de M. Blin de St Maur.

Nous en parlerons dans le *Mercur* prochain.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES comédiens italiens préparent plusieurs nouveautés. Ils ont repris *Zémire & Azor* , Comédie de M. Marmontel ,

144 MERCURE DE FRANCE.

en quatre actes & en Vers, mêlée d'Ariettes. On a revu avec un nouveau plaisir ce drame recommandable par les scènes de piété filiale, de tendresse paternelle, d'amour & d'amitié; & l'on a entendu avec sensibilité & avec ravissement la Musique si expressive, si affectueuse, si délicieuse de M. Gretry, qui dans cette pièce, comme dans toutes ses autres compositions, unit tant de génie, de vérité, & de sentiment.

D É B U T.

M. Gaillard a débuté sur ce théâtre le Dimanche 29 Août, dans le rôle de Colas, de la comédie de *Rose & Colas*, & dans celui de Dorval, de la comédie *on ne s'avise jamais de tout*. Il a joué encore *Jones* dans *Tom - Jones*, *Pierrot* dans le *Tableau parlant*; *Dorlis* dans *Isabelle & Gertrude*, &c. Cet Acteur a l'intelligence & l'habitude du théâtre; il a une haute-contre agréable, il est bon Musicien, & chante avec goût & facilité. On dit qu'il a joué avec succès à Bordeaux & à Nantes; il pourra également réussir dans la Capitale, & se rendre très-utile à la Comédie Italienne.

VERS

*VERS à une jeune personne de qualité
nommée Thérèse , qui a supérieurement
joué le rôle de Lucile sur un théâtre de
société.*

QUAND de Lucile, en pleurs vous peignez les
tourmens ;

Quand Blaise a fait l'aveu que vous êtes sa fille ,
Les cœurs que vous charmez par vos divins ac-
cens

Vont vous accompagner dans sa pauvre famille ;
Et tous les spectateurs deviennent vos parens.

Vous êtes plus touchante encore ,

Quand vous affrontez le malheur.

Le tendre délire du cœur ,

Que le mensonge a fait éclore ,

Cesse bientôt d'être une erreur.

C'est bien Lucile qu'on honore ;

On applaudit à son bonheur ;

Mais c'est Thérèse qu'on adore.

Par M. de la Touraille.

A Chantilly , 27 Août 1773.

I. Vol.

G

FÊTE PARTICULIÈRE.

Les Comédiens François ayant toujours conservé une estime particulière pour Mlle Dangeville qui a fait les beaux jours de leur théâtre pendant trente-trois ans, dans tous les genres de la comédie, ont célébré sa fête le 15 d'Août, à sa maison de Vaugirard, en lui donnant une représentation de la Partie de chasse de Henri IV, sur un petit théâtre construit dans un des bosquets de son jardin. L'illusion étoit complète, sur-tout au second acte, où la forêt étoit représentée par la nature. Chaque comédien s'est efforcé de lui témoigner son zèle, & cette pièce, ainsi que la suite des plaisirs de cette journée, ont été autant de triomphes pour cette admirable actrice.

Les acteurs principaux étoient M. Briard, faisant le rôle d'Henri IV; M. Dalaival, Sally; M. d'Auberval, le Duc de Bellegarde; M. Ponteuil, le Marquis de Conchini; M. Desessarts, Michau; M. Molé, Richard; M. Feuillie, Lucas; Mde Drouin représentoit Margot; Mlle Hus, Agathe; Mlle Fanier, Catau. On connoît assez leurs talens pour être persuadé que chacun s'est acquitté de son rôle avec une vérité à faire illusion,

Voici quelques couplets qui ont été chantés à cette fête.

Couplets adressés à Mlle Dangeville & à quelques personnes de distinction qui s'étoient fait un plaisir d'être spectateurs, & chantés, après la pièce, par Mlle Hus jouant le rôle d'Agathe.

AIR DE FANFARE :

Les Talens appellent les Grâces.

PAR votre indulgence ordinaire
 Vous rendez le plaisir complet ;
 Mais si nous avons su vous plaire ,
 C'est par l'intérêt du sujet.
 C'est pour nous tous tant que nous sommes
 Le moment le plus glorieux
 De représenter ces grands hommes ,
 D'agir & de parler comme eux.

On sent un excès de tendresse ;
 Et le cœur paroît enchanté ;
 Le spectateur est dans l'ivresse ;
 Et l'acteur se sent transporté ,
 Voyant Sulli , Prasin , la Châtres ;
 Villars , Crillon , Montmorency ,
 Et tant d'autres tous idolâtres
 Des vertus du bon Roi Henry.

Mais en nous ce qui plus augmente
 L'excès de sensibilité ,

G ij

C'est de voir ceux que mon cœur chante
 Revivre en leur postérité.

Il en est un dont la présence

Veut bien honorer nos efforts :

Sûr de notre reconnoissance ,

Qu'il partage aussi nos transports.

Il n'y a presque point eu de convive
 qui n'ait donné & chanté à table des couplets , tous également bons par leur motif qui est l'effusion du cœur. Nous en citerons seulement quelques-uns.

*AIR : Si le Roi m'avoit donné ou la bonne
 aventure au gué.*

POUR Dangeville un couplet

Peut d'abord se faire ;

Mais je veux qu'il soit parfait ,

Digne de lui plaire.

Oh ! j'en fais le sûr moyen ;

C'est d'y mettre pour refrain

Le nom de Molière ,

Au gué ,

Le nom de Molière.

Le talent dispaeroissoit

De la scène entière ,

Dangeville commençoit

Sa belle carrière,

Là-bas cet homme divin ,
 De son goût , de son jeu fin
 La fit héritière ,
 Au gué ,
 La fit héritière.

Quand aux François on fêta
 Cette ombre si chère ,
 Un plaisir vif transporta
 Loges & Parterre ;
 Mais tout haut chacun disoit
 Que Dangeville manquoit
 A la centénaire ,
 Au gué ,
 A la centénaire.

A U T R E.

SUR l'AIR : *Lison dormoit.*

QUEL charme en ce lieu nous appelle !
 Pour qui ces bouquets & ces vers ?
 C'est une Muse qu'il recèle ,
 Les lauriers y sont toujours verds.
 Des jeux quelle aimable affluence !
 Cet air pour eux est l'air natal :
 Concert ici , plus loin le bal ,
 L'un rit ou chante , & l'autre danse ;
 On est uni , quoique rival ,
 Et le plaisir rend tout égal.

G iij

150 MERCURE DE FRANCE.

C'est la cour même de Thalie ,
 Son masque est levé : je la vois.
 Sonnez , grelots de la Folie ;
 Zéphirs , apportez nous les loix ;
 Laissez les chagrins à la porte ,
 Faites entrer la Liberté ;
 Sombres vapeurs du Comité ,
 Qu'un bon vent bien loin vous emporte.
 Le couple ici le plus fêté ,
 C'est la Nature & la Gaïté.

J'en prends à témoin Dangeville ;
 Sa palme est couverte de fleurs ;
 Molière fut son maître habile
 Il vaut bien nos graves auteurs.
 Il savoit & penser & rire ,
 Dangeville a ce talent-là.
 Grâce par-ci , raison par-là ,
 C'est ce que dans elle on admire ;
 Et ce qu'aujourd'hui l'on dira ,
 L'avenir le répétera.

A U T R E .

Sur le même air , chanté par Mlle Hus.

A THALIE un brillant asyle
 Va donc enfin être élevé ;
 C'est un temple où de Dangeville
 Le nom doit être conservé.

Je voudrois, sur toutes les portes ;
 Qu'on l'imprimât en lettres d'or,
 Et puis encor, & puis encor
 Des emblèmes de toutes sortes ;
 Et puis encor, & puis encor,
 Des talens voici le trésor.

Je voudrois aussi que son buste
 Orné de fleurs & de lauriers,
 Eût sa place, comme il est juste ;
 Au beau milieu de nos foyers.
 Voltaire, Racine & Molière
 A l'entour d'elle on placeroit.
 Mon cœur voudroit, mon cœur voudroit
 Plus que les dieux ne pourroient faire.
 Mon cœur voudroit, mon cœur voudroit
 Ce qu'amitié lui dicteroit.

IMPROMPTU, sur le même air.

*Pour Mlles Dumenil * & Dangeville.*

LORSQUE pour célébrer Thalie ;
 Chacun concourt en ces beaux lieux ;
 Amis, sous le nom de Marie,
 A Melpomene offrons nos vœux.
 Que Dumenil & Dangeville

* Mlle Dumenil, qui y étoit, se nomme aussi Marie.

Partagent ici notre encens ;
 Couronnons-les, que nos accens
 Les unissent dans cet atyle ;
 Réunissons par nos accens
 Le triomphe heureux des talens.

A R T S.

Exposition au Salon du Louvre des peintures, sculptures & gravures de MM. de L'Académie royale.

CETTE exposition, qui revient tous les deux ans, n'est pas aussi riche, aussi variée qu'elle pourroit l'être, parce que plusieurs artistes refusent d'y placer leurs productions. Un amour-propre trop sensible leur fait appréhender les traits de la critique. Mais si la censure est juste, elle honore leurs ouvrages, & malheur à toute production que personne ne critique ! Si elle ne l'est pas, que peuvent faire contre eux les remarques d'un observateur prévenu qui ne voit dans un tableau que ce qu'il veut y voir ? Cet observateur en imposera-t'il aux amateurs éclairés ? Non ; ceux-ci ne jugent que d'après un examen réflé-

chi; ou ils ne se laissent guider que par un sentiment vif & délicat qui est le résultat de leurs connoissances acquises & des comparaisons des chefs-d'œuvre des plus grands maîtres, qu'ils ont souvent faites. L'artiste qui cherche à éviter leurs remarques, avoue sa foiblesse, se prive de l'aiguillon le plus puissant de son émulation & annonce qu'il est peu jaloux d'obtenir les suffrages du Public éclairé. Ce Public en revanche oublie ordinairement l'artiste qui le néglige, pour tourner toute son attention vers ceux qui s'efforcent de mériter son approbation. Avec quel empressement, par exemple, n'a-t'il pas vu au salon la suite des tableaux qui doivent décorer la Chapelle de l'École royale militaire? Les tableaux exposés étoient au nombre de dix, & formoient une espèce de concours où chaque artiste avoit cherché à se surpasser. Ces tableaux, dont on sentira encore mieux l'effet lorsqu'ils seront placés dans la chapelle pour laquelle ils sont destinés, représentent les principales actions de la vie de St Louis. Ce Prince étoit parvenu à la couronne à l'âge de douze ans sous la tutelle de la Reine Blanche de Castille sa mère. Il est représenté dans le premier tableau remettant à cette Princesse le gou-

vernement du royaume. La Reine assise & vêtue de blanc, parce qu'elle étoit alors en deuil de Louis VIII son époux, reçoit des mains du jeune Prince, qui est debout & vêtu d'une dalmatique semée de fleurs de lys, un gouvernail, symbole du gouvernement. Cette cérémonie se fait en présence du Cardinal Romain, Légat du St Siège. Le Cardinal est en violet; la pourpre ne distinguoit point encore les Cardinaux. L'exacte observation du costume se fait aussi remarquer dans l'architecture gothique de la salle où la scène se passe. Cette scène est ici traitée avec cette sagesse & cette simplicité dans la disposition, cette pureté & cette netteté dans l'exécution, qui caractérisent les autres productions de M. Vien.

On voit dans le second tableau, qui est de M. Vanloo, St Louis, âgé de douze ans, qui est présenté par la Reine Blanche sa mère, pour être sacré. Jacques de Bazoche, évêque de Soissons, fait la fonction, le siège de Reims étant vacant. Le duc de Bourgogne porte la couronne, l'évêque de Laon tient la sainte Ampoule, le sceptre est tenu par l'Evêque de Langres; derrière le Duc de Bourgogne sont les Comtesses de Flandre & de Champagne, re-

présentant leurs maris absens ; dans le fond sont le Chancelier & le Cardinal de St Ange. Lors de cette cérémonie, nous dit l'histoire, plusieurs des grands Vassaux de la Couronne, mécontents du gouvernement ou feignant de l'être, s'étoient absentés. Ce sacre ne pouvoit pour cette raison être représenté avec toute la pompe qui devoit l'accompagner. L'artiste y a suppléé en quelque sorte en faisant partir de la voûte une espèce de Gloire qui peut être regardée comme un signe de la faveur signalée que le Ciel accorde à cette auguste cérémonie. Cet heureux incident produit un bon effet, effet qui seroit encore plus sensible si l'artiste avoit tenu sur le premier plan de son tableau les tons de son coloris un peu plus sourds. On pourroit d'ailleurs desirer qu'il y eût quelques traits de ressemblance entre le jeune Prince qui nous est ici représenté, & celui du premier tableau, puisque c'est la même personne. Il seroit en général difficile de distinguer, dans les différens tableaux de cette suite, St Louis par des traits de physionomie particuliers. Nous avons cependant des médailles, des bas-reliefs & même des gravures en creux du 13^e. siècle, qui nous ont conservé quel-

ques portraits de ce Prince, & ces portraits auroient pu déterminer le modèle commun qu'il étoit nécessaire de consulter.

Le troisième tableau, peint par M. Taraval, nous représente le mariage de St Louis. Ce Prince, âgé de 19 ans, épouse, en 1234, Marguerite, fille de Raimond Berenger, Comte de Provence: cette Princesse étoit dans sa quatorzième année. La cérémonie se fait dans l'église de Sens, par Gauthier, archevêque de cette ville. Au bas des marches de l'autel, à droite sur un prie-Dieu, est Blanche de Castille, mère du Roi. Le cardinal Romain de St Ange, légat du Pape, est près d'elle & lui adresse la parole. A gauche on voit les Seigneurs & Dames du cortège, & dans les travées du fond de l'église, le peuple que la curiosité amène. Une perspective bien entendue se fait remarquer dans ce tableau d'un ton de couleur assez vigoureux, mais d'un genre d'harmonie qui ne plaira pas universellement. On pourra même trouver un coloris & des traits trop exagérés dans le caractère de tête du Cardinal présent à la cérémonie. Ce Cardinal est vêtu de rouge, distinction cependant qui ne fut accordée aux Cardinaux que postérieurement.

L'humilité de St Louis fait le sujet du tableau suivant, peint par M. Durameau. Le Monarque, dans ses habits de cérémonie, lave les pieds à des pauvres placés sur une espèce d'estrade un peu élevée, ce qui a procuré à l'artiste le moyen de faire dominer avec avantage le personnage du Prince, qui est debout, bien développé, mais vu un peu trop par derrière. Le spectateur n'apperçoit même qu'un très-léger profil de la tête, qui par son expression, auroit pu jeter un intérêt plus marqué sur cette composition, une des plus riches, pour les draperies sur-tout. Les pauvres mêmes en sont revêtus avec une sorte de luxe, peut-être contraire au caractère de simplicité qui devrait ici dominer. Au reste ce tableau est d'un coloris harmonieux & bien disposé pour l'effet général.

St Louis donnoit lui-même aux Juges l'exemple de la plus grande assiduité au travail. Souvent j'ai vu, dit Joinville, l'un des principaux Seigneurs de la Cour de ce Monarque & son digne historien, « que le bon Roi, après la » Messe, alloit se promener au bois de » Vincennes, s'asséyoit au pied d'un chêne, nous faisoit prendre place à côté

158 MERCURE DE FRANCE.

» de lui , & donnoit audience à tous ceux
» qui avoient à lui parler , sans qu'aucun
» huissier ou garde les empêchât de l'ap-
» procher. » Nous avons rapporté ce trait
de la vie de St Louis , peint par M. Lé-
picié , pour justifier cet artiste auprès de
ceux qui seroient tentés de lui reprocher
d'avoir représenté plusieurs officiers fa-
milièrement assis au tour du Monarque :
ce Prince est adossé contre un chêne , &
remet à un officier , peut-être au Sir de
Joinville lui-même , un placet qui lui a
été présenté par un bon vieillard qui lui
embrasse la main gauche. On voit d'au-
tres sujets qui s'approchent de leur Prince
dont le regard plein de bonté est bien
propre à inspirer la confiance. Cette scè-
ne est heureusement disposée pour que le
spectateur puisse jouir sans obstacle de la
vue du vertueux Monarque. Le paysage
qui sert de fond à la composition , pou-
voit être plus étudié , mais on ne peut
qu'applaudir au ton de couleur général ,
louange qui mérite d'autant plus d'être
remarquée que l'on a eu quelquefois occa-
sion de reprocher à cet artiste un coloris
un peu violet.

Le cinquième tableau nous peint la
piété du Monarque. On le voit nud pieds

& portant en procession , de Vincennes à Paris , la sainte Couronne d'épines. La difficulté de faire paroître un grand nombre de figures, une procession enfin, dans un petit espace en hauteur , ne peut être bien sentie que par les artistes qui ont eu de pareils sujets à traiter. M. Hallé, qui a peint ce tableau , a placé le Monarque sur le second plan , & a mis sur le devant de sa composition des figures à genoux. On apperçoit dans le lointain le château de Vincennes & une partie des arbres de la forêt peints d'une teinte un peu ardoisée. Le coloris de ce tableau paroitra en général trop monotone à ceux sur-tout qui ne font point attention qu'une scène qui se passe en plein air n'est souvent éclairée que par une lumière vague & dont la dégradation est peu sensible. Il est vrai que l'artiste auroit pu éviter de mettre sur son premier plan des figures vêtues d'étoffes dont les tons rouges , bleus , violets attirent un peu trop les regards par leur éclat. Mais il y a dans ce tableau une belle entente de plan & de perspective , & des détails qui occupent agréablement le spectateur. Les enfans de chœur qui accompagnent la procession ont cette naïveté & cette aimable candeur qui caractérisent leur âge.

160 MERCURE DE FRANCE.

Les Tartares & le vieux de la Montagne, prince des assassins, ayant fait une irruption dans l'Asie méridionale, envoyèrent en 1238, des Ambassadeurs à la Cour de France pour demander du secours à St Louis; leur réception est le sujet du tableau peint par M. Brenet qui a beaucoup ajouté, par cette nouvelle production de son pinceau, à la réputation qu'il s'étoit acquise par les précédentes. On peut même remarquer ici un artiste qui s'est rendu compte de son sujet & qui en a bien étudié le costume, l'ordonnance & la disposition, pour obtenir le meilleur effet possible; aussi le spectateur croit être présent à la scène qu'il a peinte. Son coloris est harmonieux & vrai. Ce tableau, pour cette raison, paroitra un peu éloigné de ces compositions couleur de rose que plusieurs artistes ont la complaisance de peindre pour l'amusement des yeux & l'ornement des boudoirs. Les traits du visage de St Louis nous paroissent assez conformes aux portraits en relief qui nous sont restés de ce Prince; mais l'artiste, en cherchant à faire passer ces traits sur la toile, s'est il assez défendu d'une certaine roideur que pouvoit avoir le bas-relief qu'il a consulté?

L'entrevue de St Louis & du Pape Innocent IV a été traitée par M. Lagrenée l'aîné. La ville de Lyon fut le lieu indiqué pour cette entrevue ; le Pape s'y rendit le premier , accompagné de l'Empereur de Constantinople , de plusieurs Patriarches , Evêques & Cardinaux. Aussi-tôt que le Pontife fut que le Roi arrivoit , accompagné de la Reine Blanche , sa mère , de son frère & de leur Cour , il fut au - devant de lui & l'embrassa affectueusement. Ce sentiment de tendresse & d'affection est noblement exprimé dans le caractère de tête du souverain Pontife. Le Roi est vu de profil. Il a la couronne sur la tête & est revêtu du manteau royal , dont la couleur bleue foiblement rompue fait paroître les autres objets un peu gris , & nuit par conséquent à l'effet général du tableau. Le spectateur est d'ailleurs un peu fâché de voir le premier plan occupé par une pellerine qui est à genoux. Il préféreroit sans doute que l'artiste l'eût supprimée pour donner plus de champ au reste de sa composition , & faire paroître avec avantage l'Empereur de Constantinople & les autres grands personnages qui accompagnoient le Pape.

St Louis étant près de Tunis pour en

152 MERCURE DE FRANCE.

faire le siège, est attaqué de la peste ; & , prévoyant qu'il en mourroit, remet à son fils, qui lui succéda, les instructions d'un grand Roi, d'un digne père & d'un Saint. M. Beaufort, qui a peint ce moment intéressant, a porté toute son attention sur la personne du Roi, qui, assis sur le lit de mort, exprime dans son caractère de tête cette confiance dans le Tout-Puissant & cette fermeté d'ame qui distinguent le Héros Chrétien. Philippe son fils, placé de bout au pied du lit, a reçu le papier contenant les instructions de son père, & paroît attentif à recueillir ses dernières paroles. La Reine de Navarre, fille de St Louis, est assise à côté du lit & paroît évanouie, ce qui ajoute au pathétique de la scène. Cette Princesse a la couronne sur la tête, & est revêtue, ainsi que Philippe, du manteau royal. Nous ignorons si cette couronne que porte la Princesse dans un moment qui ne sembloit point exiger cette marque de distinction, étoit indiquée à l'artiste par l'histoire. On pourroit néanmoins supposer que St Louis se voyant dans un pays étranger, & prévoyant sa fin prochaine, avoit exigé que sa famille, en cas d'événement, se montrât aussi-tôt à

l'armée avec les marques de son rang pour rétablir l'ordre que la mort du Monarque & du Général auroit pu troubler. Différens Officiers accompagnent le jeune Prince & paroissent, ainsi que lui, au pied du lit. L'ordonnance de cette scène présentoit bien des difficultés, & l'artiste en a vaincu plusieurs. Le point de vue de son tableau est extrêmement haut. On apperçoit même le dessus du baldaquin du lit où le Roi est couché. Ce baldaquin ne diffère pas des nôtres. Mais combien de formes de meubles que l'on croit modernes & que l'on retrouve dans le costume des Grecs & des Romains ! On peut consulter à ce sujet les cahiers du costume des anciens peuples, publiés par M. d'André Bardon.

Tous les tableaux de cette suite ont neuf pieds de haut sur six pieds six pouces de large. Mais celui de M. Doyen, qui est destiné à décorer le maître-autel de la Chapelle, a dix-sept pieds de haut sur dix de large. Voici l'explication que l'on a donnée de ce tableau dans le livret du salon. « St Louis est attaqué de la ma-
» ladie épidémique qui régnoit dans son
» camp de Tunis, occasionnée par les sa-
» bles brûlans que les Sarrafins remuoient

» avec des machines sur le haut des mon-
 » tagnes, & que les vents pouffoient sur
 » les Chrétiens. Il demande le Saint Via-
 » tique, qui lui est apporté par Geoffroy
 » de Beaulieu, son confesseur, de l'Ordre
 » des Frères Prêcheurs. Ce saint Roi étoit
 » si foible qu'il ne pouvoit se soutenir ;
 » mais sa fermeté & son profond respect
 » pour le Roi des Rois le soutint ; il
 » se jeta au bas de son lit ; Philippe son
 » fils, & ceux qui entouroient le Roi, le
 » couvrent de son manteau royal : il reçoit
 » à genoux le sacrement de l'Eucharistie,
 » avec la dévotion la plus exemplaire, &
 » recommande à son fils sa famille, dont
 » une partie étoit présente. On fut ensuite
 » obligé de le reporter sur son lit. Il mou-
 » rut sur le rivage de Tunis, près de Car-
 » thage, le 25 Août 1270, âgé de 56
 » ans. » Il y avoit ici plusieurs momens à
 peindre : M. Doyen a choisi celui où le
 St Roi, à genoux au bas de son lit, reçoit
 le sacrement de l'Eucharistie. Le beau ca-
 ractère de tête du Saint, l'expression de
 charité & de résignation répandue sur sa
 physionomie, l'affaissement même où pa-
 roît le malade & qu'il s'efforce de surmon-
 ter pour recevoir avec toute la dévotion
 dont il est capable, le Pain céleste ; tout

concourt à tirer le spectateur de son état d'indifférence ordinaire. Philippe, pénétré de la perte qu'il va faire, est penché vers son père & l'arrose de larmes. Sa douleur est aussi noble que vraie. On voit sur un plan plus bas la Princesse Isabelle, fille de St Louis. Cette Princesse a la tête penchée sur son bras qui lui cache entièrement le visage. Cette pensée nous rappelle le voile dont Thimante enveloppa le visage d'Agamemnon pour laisser à l'imagination du spectateur le soin de se représenter quelle étoit la situation de ce père malheureux. Les figures de ce tableau ont une proportion colossale, ce qui a dû nécessairement gêner l'artiste dans sa composition; aussi il n'y a que la figure du Saint qui soit bien développée. Mais que cette figure est belle, qu'elle est sublime! Elle attireroit encore plus l'attention du spectateur, si l'artiste ne l'avoit pas distrait par la richesse & l'éclat des étoffes. Les tons jaunes & rouges qui dominent dans son tableau en rendent le coloris brillant, mais un peu éloigné de celui de la nature. Peut-être que l'artiste a voulu exprimer par ce coloris ardent le climat brûlant d'Afrique, où la scène se passe; car, dans une tête fortement échauffée de son sujet, tout devient poétique.

M. Doyen nous a donné une nouvelle preuve de son génie vraiment poétique dans une composition allégorique de l'hiver, exécutée au bistre. Cybèle, mère des Dieux, y représente la Terre avec ses attributs. Sur un rocher glacé, les vents rassemblent tous les frimais, & attaquent la mère des Dieux; son char est brisé; ses lions, effrayés, se pressent au tour d'elle pour la défendre; les vents souterrains, en combattant contre eux, ébranlent le rocher sur lequel la Terre est renversée; au même instant Jupiter pluvieux arrive avec les enfans des Nuées pour appaiser les vents & délivrer Cybèle. Ce Jupiter pluvieux présente ici une image très pittoresque. L'eau lui découle des pieds, des mains, des cheveux & de toutes les parties du corps. On voit qu'il diffère du Jupiter pluvieux de la colonne Antonine; celui-ci presse les Nuées entre ses bras pour en exprimer l'eau qui se résout en pluie.

Plusieurs tableaux de M. Vien, dans le goût & le costume grec, attirent l'attention des amateurs de cette aimable simplicité qui est un des appanages de l'âge d'or célébré par les poètes. Dans un de ces tableaux l'artiste nous a représenté

deux jeunes Grecques qui font serment de ne jamais aimer, & se jurent un attachement éternel sur l'autel de l'Amitié; le Temps endormi & sa faux brisée, dont les débris servent à entretenir le feu qui brûle sur l'autel, indiquent que leur union sera durable; mais l'Amour, qui rit de pareils sermens, & qui favorise les vœux du jeune homme qu'on apperçoit dans le fond du tableau, profite du sommeil du Temps pour allumer son flambeau à l'autel même de l'Amitié. Ce tableau de 10 pieds de haut sur 7 pieds 6 pouces de large, est destiné pour Lucienne, & a pour pendant un autre tableau où sont représentées de jeunes Grecques qui rencontrent l'Amour endormi dans un jardin; elles s'en approchent sans le connoître & s'amusent à le parer de guirlandes de fleurs.

Un autre tableau de cet artiste, destiné pour Trianon, nous offre Diane accompagnée de ses nymphes, qui au retour de la chasse, ordonne de distribuer le gibier aux bergers des environs. Le moment du jour est nettement indiqué dans ce tableau dont les figures d'un dessin pur, correct & élégant ont droit de plaire. Mais il est un grand nombre de specta-

168 MERCURE DE FRANCE.

teurs qui pourront prendre pour de la froideur la sévérité des principes qui est ici adoptée. On conçoit d'ailleurs que la simplicité des draperies des statues antiques employée dans ces différens tableaux doit paroître un peu mesquine à ceux qui se laissent éblouir par le fracas des étoffes.

Un jeune Nymphé endormie sur un lit de forme grecque & peinte par le même artiste, a attiré particulièrement les regards par la finesse du dessin & la fraîcheur des carnations. Des songes légers sembloient agiter doucement la Nymphé, & animer le coloris de ses joues.

Plus de trente tableaux de M. le Prince annoncent son assiduité au travail & sa facilité. Nous venons de voir des compositions dans le costume grec; celles de M. le Prince sont dans le costume russe. Ici c'est une jeune fille qui se croyant malade consulte un vieux médecin; l'enfant expérimenté d'Esculape en tâtant le pouls de la malade, lui annonce que la maladie est dans son cœur. Là, une jeune femme fait essayer à son époux des lunettes afin qu'il découvre bien des choses au loin & ne voie pas ce qui se passe à côté de lui. Au près de ce tableau étoit représentée une fem-
me

me endormie qu'un jeune homme veut éveiller au son de sa guitare. Plus loin l'artiste nous a peint une mère, qui, ayant surpris une cassette renfermant un portrait, des lettres & des bijoux, fait les plus vifs reproches à sa fille. Cette jeune personne, malgré l'apparence de son repentir, reçoit encore une lettre qu'une servante lui donne en cachette; le père cherche à lire les sentimens de sa fille dans ses yeux, tandis que la grand-mère lit une de ces lettres. Toutes les compositions de cet artiste ingénieux offrent ordinairement quelque action naïve ou enjouée rendue d'une touche précieuse & en même tems spirituelle. Des draperies bien étudiées, un coloris brillant & de jolis effets feront rechercher ses tableaux de tous les amateurs, de ceux sur-tout qui aimeront à voir de petits minois françois assez piquans sous l'habillement pittoresque des femmes Russes. Un grand paysage peint dans le style des meilleurs paysagistes Flamands, ajoute à la réputation de ce charmant artiste.

On a pu remarquer parmi les grands tableaux du salon, celui de M. Vanloo, représentant la Sultane favorite avec ses femmes, servie par des eunuques noirs &

170. MERCURE DE FRANCE.

blancs. Ce tableau a 15 pieds de large sur 10 de haut. Une lumière vague & aérienne, des figures placées dans les différentes parties de cette composition qu'elles enrichissent, & des détails soignés peuvent rendre cette composition très propre à être exécutée en tapisserie.

Le génie aimable de M. Lagrenée l'aîné s'est fait principalement remarquer dans les tableaux représentant les quatre Arts, la Poésie, la Peinture, la Sculpture & la Musique, qu'il a désignés par divers sujets de l'histoire ancienne. Ses trois Grâces au bain sont d'un pinceau moelleux, d'une touche pâteuse, d'une couleur franche qui a droit de plaire; une de ces Grâces semble jouer avec la colombe de Vénus, qui lui a dérobé son collier de perles. Dans un autre tableau Diane au bain se fait apporter son arc par son chien. Ces différentes actions donnent du mouvement à la composition, & rendent ces sujets rebattus moins insipides. On voit aussi quelques petits tableaux de dévotion du même artiste. Dans un de ces tableaux la sainte Vierge nous est représentée promenant l'Enfant Jésus sur un mouton, pensée que Grégoire Huret a employée, mais qui a pu se présenter également à M. Lagrenée.

OCTOBRE. 1773. 171

St Jean dans l'Isle de Pathmos; St Antoine tenté par le Diable sous la figure d'une jeune femme; Moyse sauvé des eaux, & d'autres petits tableaux de chevalet de M. Lagrenée le jeune, ont plu par l'agrément de la composition, la finesse du dessin & par de jolis tons de couleur, qui, s'ils ne sont pas toujours dans la nature, flattent du moins par une harmonie douce & variée. Le St Michel terrassant le Diable, grand tableau en hauteur du même artiste, est d'un tour heureux & bien senti.

Des détails rendus avec soin & des effets assez brillans feront rechercher le petit Dessinateur, l'Elève curieux, la Politesse intéressée & autres petits tableaux de M. Lepicié, dont il y avoit au salon une suite assez nombreuse.

On a remarqué un petit groupe d'enfans tenant des raisins, peint par M. Beaufort, & un autre petit tableau de cet artiste représentant Loth & ses filles, morceaux précieux & d'un coloris aimable. Un grand dessin du même artiste représentant l'enlèvement des Sabines, a plu par la richesse de l'ordonnance.

M. Vernet, toujours l'ami de la nature dont il fait si bien saisir les scènes les plus

H ij

pathétiques ou peindre les momens les plus tranquilles & les plus délicieux, a caractérisé dans quatre tableaux de paysages & marines, les quatre parties un jour. Un autre grand tableau de 8 pieds de large sur 5 pieds de haut, représentant une marine & paysage sur les bords de la Méditerranée, a prouvé assez que les anciens tableaux de cet artiste ne peuvent en rien diminuer le mérite de ses nouvelles productions. Un poëte, M. Bouquier, qui s'est souvent senti échauffé à la vue des beautés naturelles ou poëtiques que lui offroient les tableaux de M. Vernet, a cherché à faire passer dans une épître en vers adressée à cet artiste, les différentes sensations que ces beautés lui faisoient éprouver. Cette épître se distribue à Paris, chez Monory.

M. Robin, nouvel agréé, nous a fait connoître ses talens par un grand tableau d'église représentant St Pierre qui guérit les malades par son ombre. Cette composition, exécutée suivant les grands principes, s'est fait remarquer par des plans bien distincts, des touches larges, de grandes masses, mais dont les ombres peu réfléchées nuisoient au relief des objets & les faisoient paroître d'un ton mat & terne.

M. Bellangé a flatté les yeux par des tableaux de fleurs & de fruits d'un coloris fin & d'une touche précieuse.

Ceux du même genre par Mlle Valayer plairont plus généralement aux artistes par la liberté de la touche, & par l'intelligence avec laquelle chaque objet est groupé pour recevoir la lumière & produire le meilleur effet possible. Le portrait de Madame B * * * tenant un violon, peint par cette même artiste, a un caractère de vérité & même de naïveté qui fait honneur à son pinceau, & annonce que cette artiste ne se refusera point à peindre le sentiment au milieu même des objets inanimés qui remplissent son atelier.

M. Huet, dont nous avons vu aussi des tableaux de fleurs & de fruits, & différens paysages ornés de figures & d'animaux, paroît avoir un peu sacrifié au goût de certains amateurs pour les tons clairs & brillants.

Différens tableaux de MM. Jollain, Monnet, Guerin, Renou, Martin, n'ont point été vus avec indifférence par les amateurs éclairés qui applaudiront toujours aux efforts que font les artistes pour mériter leurs suffrages.

174 MERCURE DE FRANCE.

Ces amateurs ont remarqué dans les tableaux d'architecture & de ruines de MM. Robert, Machy, Clérisseau, la diversité des procédés que l'art emploie souvent pour arriver au même but. Les tableaux de M. Robert plaitont par des compositions ingénieuses, par son talent à choisir des points de vue pittoresques, par une touche libre & spirituelle; M. Machy, par une touche plus précieuse, par des détails plus soignés. Son tableau représentant Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine aux Tuileries allant vers le pont tournant, a été vu avec intérêt.

M. Clérisseau, dont on a vu au salon cinq morceaux d'architecture peints à gouache, nous transporte ordinairement au milieu des ruines de la belle antiquité. Cet artiste, qui a l'idée du grand, ne cherche point à fixer l'attention de l'amateur par un amas de ruines, de colonnes, d'ornemens. Il n'ignore point que des objets trop divisés deviennent petits. Ses plans sont toujours raisonnés, & son architecture est exécutée avec une vérité dans la couleur, une précision dans les détails & une unité dans l'ensemble, qui portent le caractère du sublime. Aussi la Noblesse

Angloise qui voyage beaucoup, & a souvent examiné & comparé les restes des monumens antiques, a toujours fait le plus grand acœueil aux productions de M. Clérisseau. Cet artiste a même prouvé à Londres, par des monumens qu'il y fait élever & par les dessins qu'il a donnés pour des décorations de chambres, de cabinets, de salons, qu'il est encore plus grand architecte qu'habile peintre. Les antiquités de la France que M. Clérisseau se propose de publier, confirmeront de plus en plus, par l'exactitude & la précision des détails qui y seront joints, les talens supérieurs de cet artiste.

M. de Wally, qui est des deux académies de peinture & d'architecture, a fait voir deux très-belles vues perspectives du pavillon de Minerve, dédiées à l'Impératrice de Russie. Parmi les détails que présentotent ces pavillons, on a remarqué comme une nouveauté agréable que les hauts des cheminées étoient figurées en cassolettes qui doivent être presque toujours fumantes sous un climat aussi froid que l'est celui de Pétersbourg. Trois dessins du salon de M. le Marquis Spinola ont aussi été vus avec satisfaction. Dans une des coupes de ce salon on apperçoit l'effet d'une galerie produite par la répé-

titution des glaces pratiquées dans les trois entrecolonnemens & au-dessus de l'archivolte. Le modèle d'un escalier, exécuté chez M. le Marquis de Voyer aux Ormes, & appareillé en petit de toutes ses pièces prises en coupe comme dans l'exécution, faisoit voir que l'architecte avoit su réunir la hardiesse, la solidité & la légèreté avec l'économie de la pierre. Cette hardiesse néanmoins pourra être blâmée par ceux qui ignorent toutes les ressources de l'art, ou qui exigent que l'architecture n'ait pas seulement une solidité réelle, mais encore une solidité apparente.

La collection des portraits étoit comme à l'ordinaire fort nombreuse au salon, & le Public empressé s'est arrêté devant ceux de Sa Majesté Louis XV, de Mgr le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Mde la Comtesse de Provence, de Mgr le Comte d'Artois, de Mde Victoire, du feu Comte de Clermont, du Roi de Suède. M. Roslin, qui a peint ce dernier portrait, a représenté Sa Majesté Suédoise en buste dans l'uniforme des Gardes-du-corps, tel qu'au jour de la révolution du 19 Août 1772, où le Roi avoit donné pour signal, à ceux qui lui étoient attachés, un mouchoir blanc au bras.

Les portraits & les sujets peints en miniature par MM. Hall, Pasquier & Courtois ont plu à ceux qui aiment à voir la nature en petit & parée de tous les charmes que peuvent lui prêter la finesse du coloris & la délicatesse du pinceau. Le portrait de Mgr le Comte d'Artois, peint par M. Hall, a fixé particulièrement l'attention des connoisseurs par la franchise de la touche.

Le buste de Mgr le Dauphin, ceux de l'Empereur & de l'Impératrice Reine de Hongrie, exécutés en tapisserie de haute-lisse sous la conduite du Sr Cozette, sembloient le disputer aux plus beaux tableaux à l'huile par la fidélité du dessin, le beau choix des couleurs locales, & l'accord des tons & des nuances.

Plusieurs portraits de MM. Peronneau, Drouais, du Plessis & Aubri ont attiré l'attention des connoisseurs. Celui de M. l'Abbé Bossut, par M. du Plessis, a surtout été remarqué pour ces détails finement exprimés qui rendent jusqu'au caractère même du modèle.

M. Drouais s'est principalement distingué par le portrait en pied de M. le Comte de Clermont, & par le beau portrait de Madame la comtesse du Barry, dont on a aussi vu au salon le buste en

H v

marbre exécuté par M. Pajou ; buste plein de grâce & assaisonné de toutes les fines-
ses que le ciseau peut donner.

Si on envisage la sculpture du côté moral, le but le plus digne sans doute de cet art est de perpétuer la mémoire des hommes illustres. On s'est arrêté cette année avec satisfaction devant les modèles de plusieurs statues destinées à décorer l'Ecole royale militaire. Ces statues sont celles du Vicomte de Turenne, par M. Pajou ; du Grand Condé, par M. le Comte ; du Maréchal de Luxembourg, par M. Mouchy, & celle du Maréchal de Saxe, par M. d'Huès.

Le buste de M. de Buffon, exécuté en marbre par M. Pajou, a été jugé très-ressemblant. L'expression animée de ce buste le caractérise très bien.

Un taille svelte & d'un dessin pur, élégant ; une attitude d'un tour heureux se faisoient remarquer dans cette nymphe, destinée à orner le pavillon de Lucienne & exécutée en marbre par le même artiste.

M. Caffiery dont le génie aimable & varié fait, par des pensées neuves, fixer l'attention des spectateurs même les plus indifférens, nous a représenté dans un groupe en plâtre de cinq pieds six pouce

de proportion, l'*Amitié surprise par l'Amour* : l'*Amitié* qui ne connoît pas l'*Amour*, l'embrasse avec confiance; l'*Amour* la caresse & saisit ce moment pour la blesser d'un de ses traits.

Une terre cuite qui est l'esquisse terminée d'un monument funéraire que ce même artiste doit exécuter en marbre dans la proportion de trois pieds, a plu à tous les gens de goût. L'*Amitié* est représentée dans ce monument pleurant sur les cendres de son amie & y répandant des fleurs. L'urne cinéraire est posée sur un autel; une des Muses est appuyée sur une harpe, & couronne le médaillon qui est attaché à une colonne funéraire, surmontée d'une castolette; la colonne est en partie enveloppée & accompagnée de Cyprès; aux pieds de la Muse sont divers instrumens de musique, un livre & un masque. On lit au bas de ce monument ce vers qui indique le souvenir qu'il doit rappeler.

Grâces, tendre amitié, talens, *Favart*, n'est plus.

Les cyprès & autres accessoires employés dans ce monument, présentent des parties mates, grenues & polies qui, dans l'exécution qui en sera faite en marbre, doivent, par l'heureuse disposition de l'ensemble, répandre sur cette ingé-

180 MERCURE DE FRANCE.

nieuse composition la magie du clair obscur.

Un modèle en plâtre grand comme nature, représentant Pyrrha ou la Population, a fait beaucoup d'honneur à M. Tassaert. Cet artiste a su répandre de l'intérêt sur ce groupe, qui n'en paroît pas d'abord susceptible, en exprimant sur le visage de Pyrrha un sentiment de tendresse à la vue du premier enfant qui lui est né, & semble vouloir embrasser sa mère. Plusieurs autres enfans sont autour de Pyrrha: Deux font leurs efforts pour tirer à eux un de leurs frères qui est encore engagé dans la pierre. Ce sujet, comme l'on voit, étoit très-propre à être exécuté en sculpture. On auroit seulement pu désirer que l'artiste eût rendu plus sensible le poids des pierres que Pyrrha porte dans sa draperie. Vraisemblablement le modèle que l'artiste a consulté ne tenoit que des éponges ou des cartons.

Un grand bas-relief qui doit être exécuté dans la largeur de 31 pieds au nouveau bâtiment des Ecoles de chirurgie, par M. Berruer, représente la Chirurgie, qui, sous l'emblème de la Santé, accompagnée de la Prudence, de la Vi-

gilance & d'un Génie , présente au Roi le plan du nouveau bâtiment. Auprès de Sa Majesté sont Minerve & la Générosité : on voit en bas des groupes de malades & de blessés : composition riche , bien ordonnée & heureusement disposée.

Un St Bruno en prières de M. Gois exprimoit dans son attitude & dans son caractère de tête, la piété , le recueillement & l'austérité.

Le bas-relief du même artiste , représentant St Jacques & St Philippe prêchant & faisant des miracles, a paru conçu avec chaleur & disposé pour produire le meilleur effet.

Un enfant qui pleuroit son oiseau , marbre de grandeur naturelle , par M. le Comte , avoit cette expression de douleur infantine capable de faire illusion.

Les connoisseurs n'ont pas vu avec indifférence le martyre de St Barthelemi , groupe en marbre de 3 pieds de haut , qui est le morceau de réception de M. Bridan. Ce groupe réunit tout ce que l'on a droit d'exiger de l'artiste le plus consommé , des expressions bien rendues , de beaux contrastes , une disposition avantageuse pour le jeu des lumières & des ombres.

M. Monot a su exprimer dans une tête

de Bacchante, ornée de feuilles de lierre & de raisins, ce caractère de lascivité qui accompagne ordinairement l'ivresse.

Des projets de différens monumens érigés en l'honneur de M. le Prince Michel Michailowitsch Gallitzin, & qui doivent être exécutés par M. Houdon, confirment bien avantageusement les talens de cet artiste, dont on a aussi vu au salon plusieurs têtes & portraits, entre autres celui de l'Impératrice de Russie, très-beau buste en marbre.

On s'est beaucoup arrêté devant la statue pédestre du Roi, qui doit être placée à Brest. M. Boizot a représenté Sa Majesté employant sa force à maintenir la paix sur la terre; ce qui est désigné par une branche d'olivier qu'elle ploie d'une main sur le globe terrestre, placé à côté d'elle sur un trophée de marine. De l'autre main le Roi présente la gloire de l'immortalité aux Officiers de sa Marine, qui s'en rendent dignes; ce qui est caractérisé par les couronnes de laurier unies au cercle d'or, symbole de l'immortalité. Ce modèle, de 4 pieds 6 pouces de haut, doit être exécuté en marbre sur 18 pieds de hauteur pour être placé à Brest par MM. les Officiers de marine de ce département.

OCTOBRE. 1773. 183

Un groupe en terre cuite, sujet de Bacchanale, & deux bas reliefs du même artiste où sont représentées des Nymphes qui relevent la statue de l'Amour & celle du Dieu Pan, ont inspiré la gaieté par des attitudes pleines de mouvement & par des expressions de naïveté folâtre très-bien rendues. Deux supports, ou groupes de deux figures chacun, & qui doivent être exécutés en argent d'après les modèles du même artiste, ont la grâce, l'élégance & la légèreté que l'on demande dans ces sortes d'ouvrages destinés à orner les tables de dessert. L'un de ces supports est composé de Zéphyr & Flore, & l'autre de l'Amitié & l'Amour.

M. Clodion, nouvel agrée, a exposé différens morceaux qui prouvent les études sérieuses qu'il a faites en Italie d'après l'antique. Son Jupiter, prêt à lancer la foudre, s'annonçoit par tous ses traits, & sur-tout par ces sourcils dont le mouvement, disent les poëtes, ébranle l'Olympe. Hercule qui se repose, le fleuve du Rhin séparant ses eaux; le fleuve Scamandre desséché par les feux du Vulcain, implorant le secours des dieux; une femme qui en expirant montre à son époux le fils qu'elle lui laisse, sujet destiné pour un

tombeau, ont également mérité les éloges du Public éclairé. De jolis vases ornés de bas-reliefs, des terres cuites du même Artiste, représentant des bacchanales & des offrandes à l'Amour & au dieu Pan, annoncent un génie abondant, facile & enjoué. Un petit Satyre en marbre d'un pied de hauteur, a de plus prouvé la délicatesse du ciseau de cet Artiste. Cet enfant dont le caractère de tête ne paroît point tenir de celui du Satyre, mais qui a toute la naïveté de son âge, porte entre ses bras un Hibou. Les plumes de cet oiseau, les lierres dont l'enfant est couronné, les poils même d'une peau dont il est en partie couvert, ont été rendus avec une recherche dans le travail, & une légèreté d'outil qui ne laissent rien à désirer.

Monsieur. du Vivier, Graveur des médailles du Roi, a fait voir aux amateurs des médailles, une suite d'empreintes & de jetons représentant le buste de l'Impératrice Reine de Hongrie, ceux de Monseigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine, de Monseigneur le Comte de Provence, & de Madame la Comtesse de Provence & plusieurs autres empreintes de médailles

qui ont été frappées pour des prix, ou pour conserver la mémoire de différens événemens. L'exactitude du dessin & la netteté du trait, se font remarquer dans les ouvrages de M. du Vivier, dont le genre de gravure ne sauroit être trop encouragé, puisque les productions de cet art, par leur résistance à la voracité du tems, & par la facilité même de les multiplier & de les conserver, doivent contribuer plus qu'aucun autre monument, à éterniser les grands établissemens, les actions des Rois, & la mémoire des personnages illustres ou chers à leur siècle.

Les Estampes qui ont été exposées au Salon, sont connues des amateurs; nous terminerons donc cet article, en annonçant à ceux qui s'intéressent à la suite des Estampes allégoriques des événemens les plus connus de l'histoire de France, gravées d'après les dessins de M. Cochin, que cet Artiste ne perd point de vue cette manière pittoresque & abrégée de tracer l'histoire. On a vu au Salon deux dessins de cette suite, & plusieurs dessins des aventures de Télémaque, destinés à une Edition *in-8^o*. de ce livre.

 GRAVURES.

I.

Amusemens du jeune âge.

CETTE Estampe est gravée par M. Chevillet, d'après le dessin de M. Wille le fils. elle a dix pouces & demi de largeur, & quinze environ de hauteur.

M. Wille a représenté une jeune fille d'une figure très-agréable qui caresse un oiseau. La gravure est intéressante, & d'un travail précieux & fini. à Paris, chez M. Chevillet, rue des Maçons, maison de M. Freville.

II.

Portrait de Joseph II, Empereur & Roi des Romains, né le treize Mars mil sept cent quarante-un.

Ce Portrait est en médaillon, d'après le tableau peint à Vienne par Ducreux, & gravé avec beaucoup de soin par Carthelin; prix 40 l. chez Bligny, Lancier du Roi, cour du manège aux Tuilleries.

MUSIQUE.

I.

DIXIÈME recueil des récréations de *Polymnie*, ou choix d'arietes, parodies d'airs à la mode, tendres & légers; avec accompagnement de violon, flûte, hautbois, par dessus de viole, &c. Ces airs peuvent aussi très-bien s'exécuter avec deux instrumens de dessus, au défaut de la voix. Dédiées au beau sexe, recueillies & mises en ordre par M. Leloup, Maître de Flûte, éditeur de ce recueil. On a séparé par des virgules les phrases du chant & de l'accompagnement, pour faciliter la respiration. Il est essentiel de remarquer que ces signes ne font souvent que séparer un peu le chant sans en retarder la marche. Prix 3 liv. 12 s. à Paris, chez l'Editeur, maison de M. Balin, Peintre & doreur, rue des deux Pottes St Jean, près de la rue de la Verrerie. On trouvera les Recueils précédens à la même adresse.

Ce dixième Recueil offre une suite d'airs choisis, arrangés pour la commodité des voix, & pour la facilité de l'accompagnement.

I I.

Une symphonie concertante, par C. Stamitz ; prix 3 liv. 12 s. chez le sieur Sieber, rue S. Honoré, à l'hôtel d'Aligre, près la Croix du Trahoir.

Trois symphonies, par Vannhal, œuvre 14. prix 6 liv. Six *idem*, par de Maky, œuvre 3^e ; prix 6 liv. à l'adresse ci-dessus.

Les plaisirs de Cachant, duo à deux voix égales, avec un accompagnement de harpe, composé par M. Darondeau ; prix 2 liv. 8 s. chez l'auteur, rue de Grenelle, Fauxbourg Saint Germain, ou chez le sieur Sieber.

I I I.

Six Sonates pour le clavecin ou Piano forte, avec accompagnement d'un violon ou violoncelle, *ad libitum*. composés par M. Dupré, Organiste de S. Martin de Tours, & maître de Clavecin. œuvre 11. prix 9 livres.

I V.

Six Quatuors pour deux violons, alto & basso, dédiés à M. le Comte de Guines, Maréchal des Camps & Armées

OCTOBRE. 1773. 189
du Roi, Inspecteur de son Infanterie,
& son Ambassadeur près de Sa Majesté
Britannique, par M. Vachon, pre-
mier violon de S. A. S. Monseigneur
le Prince de Conty; Opéra Ville. &
second livre de quatuors; prix 9 liv.
A Paris, chez M. Venier, Editeur de
plusieurs ouvrages de musique, à l'entrée
de la rue S. Thomas du Louvre, vis-à-vis le
Château d'eau, & aux Adresses ordinai-
res. A Lyon, aux adresses de musique,
avec privilège du Roi.

*VERS à l'occasion du Portrait du Roi de
Suède, peint dans l'habillement qu'il
portait le jour de la grande révolution.*

PRINCE, dont les hauts faits
Reflussitent en toi les Héros de ta Race,
D'un Sénat orgueilleux si tu confonds l'audace;
C'est pour le bien de tes sujets.
Ton nom vole en tous lieux escorté de la gloire:
On dit que ranimant le siècle des Titus,
Sur le trône avec toi vont regner les Vertus.
Digne Héros du temple de Mémoire
Poursuis; de tes projets n'interromps point le
cours;

« Et souviens-toi que chacun de tes jours
 » Est un feuillet de ton histoire. * »

Par M. L. D. B.

Cours de Langue Angloise.

MONSIEUR Robert commencera son Cours le quatre de Novembre prochain. Les personnes qui voudront le suivre, se feront inscrire d'avance ; le prix est de deux louis. Il y aura quatre leçons par semaine ; savoir, le lundi, mardi, Jeudi & vendredi, qui commenceront à dix heures précises.

En lisant quelques historiens Anglois, on expliquera les règles de la Grammaire, & on terminera la séance par la lecture de quelques-uns de nos Poëtes les plus célèbres. Ce Cours durera six mois ; de sorte qu'avec un peu d'étude, on peut être sûr de bien connoître cette langue. On réservera deux jours de chaque semaine des deux derniers mois, pour les compositions, où les principes de la langue seront détaillées avec précision, & pour donner une idée de la

* Repartie d'un Philosophe à un Prince.

OCTOBRE. 1773. 191

verification angloise. Le Public peut s'assurer que l'auteur ne négligera rien pour rendre ce Cours utile & intéressant : les personnes qui commercent avec l'Angleterre, en le suivant, seront en état de lire les lettres qu'elles en recevront, & d'y faire une réponse intelligible. Ceux qui n'ont pas la commodité de venir le matin, pourront profiter d'un autre cours qui se fera les mêmes jours à six heures du soir. M. Robert s'arrange avec les Négocians pour écrire & traduire les lettres qu'ils recevront, ou qu'ils auront occasion d'envoyer en Angleterre.

Sa demeure est rue des *Francs Bourgeois*, place S. Michel, vis à-vis du *Marbrier*, chez M. *Tourillon*, à Paris.

Cours de Mathématique.

DUPONT, Maître de Mathématiques, recommencera le premier Octobre prochain ses cours de Mathématiques dans son école, rue neuve Saint Méderic, ainsi que le cours de dessin pour la carte & le paysage, & fait suivre alternativement dans ces cours, les œuvres de MM. *Bezou* & l'abbé *Bossu*.

Il fait à la campagne une fois par

semaine une leçon de pratique, & il continue son cours gratuit de calcul, de géométrie & de mécanique pour les Artistes, tous les Dimanches.

ACTE DE BIENFAISANCE.

UN Malheureux étoit poursuivi pour paiement de loyers de maison, de la part d'un Huissier qui en étoit le Propriétaire. Hors d'état de se liquider, il n'avoit de ressource pour subsister lui & sa famille, que dans une récolte prête à moissonner. L'Huissier la considérant d'un œil avide, se promettoit bien de l'en dépouiller sans égard, sans pitié; il s'embarassoit peu de quelle manière lui & sa famille vivoient; il insultoit à leur misère, à leur triste situation. L'affaire est portée à l'Audience. Le Juge instruit des desseins de l'Huissier, & de la décolation de son débiteur, prononce le jugement suivant : *Parties ouies, nous avons accordé acte des offres faites par la Partie (du débiteur), de la somme de trente six livres.* l'Avocat de l'Huissier se lève, soutient qu'il n'y a pas d'offres. Le Juge ajoute tout de suite, & de ce qu'il

OCTOBRE. 1773. 193

qu'il a présentement payé ladite somme.
En même-tems il tire de sa poche trente-six livres qu'il jette sur le bureau pour le paiement de l'Huissier ; il sauve ainsi un malheureux prêt à périr. Cet excès de générosité surprit beaucoup : il n'avoit pas encore été imaginé ; on le doit au Bailly de Condé, l'une des Justices de M. l'Evêque d'Evreux, connu par d'autres actions semblables, qui méritoient aussi d'être relevées.

A N E C D O T E S.

I.

UN Cadet de Gascogne prit une prise de tabac dans la tabatière de son Commandant : celui-ci fut piqué de cette familiarité ; &, pour en témoigner à l'autre son ressentiment, il renversa sa tabatière, & demanda d'autre tabac. Notre Gascon épioit le moment de se venger de l'insulte qu'on venoit de lui faire ; il trouva l'occasion & en profita. Le Commandant ouvre sa tabatière pour prendre une prise de nouveau tabac qu'on venoit de lui apporter. Notre Cadet, qui méditoit son coup, porte vite la main à

I. Vol.

I

194 MERCURE DE FRANCE.

la tabatière, & prend sa prise de tabac ; il dit en même-tems à son Commandant : vous avez eu raison, Monsieur, de renverser l'autre tabac, car celui-ci est meilleur.

I I,

M. le Duc de Vivonne qui étoit Amiral, passant le Rhin avec l'armée, son cheval fit un mouvement qui pensa le désarçonner ; lui, se retenant, se contenta de dire en riant : au moins ne fais pas périr un Amiral dans l'eau douce.

I I I,

La femme d'un Artisan s'étoit prise d'affection pour madame de Longueville, Un jour elle trouva dans l'antichambre de la princesse, qui pour lors étoit malade, une grande femme avec un habit fort uni, des manches fort longues, & une grande coëffe noire. La bonne femme s'approche, & demande des nouvelles de la Princesse. La grande femme noire ne daigna pas lui faire la moindre réponse. L'autre, croyant que tout étoit perdu, se mit à faire de grands cris. La grande femme noire importunée, dit à un valet de chambre : faites moi

OCTOBRE. 1773. 195
sortir cette pleureuse; c'est bien à une
bégueute comme celle là, à être en peine
de la santé de Madame de Longueville.

A V I S.

I.

*Histoire abrégée de tous les Empires,
Royaumes & Républiques, connus de-
puis la création du Monde jusqu'à Je-
sus Christ.*

ON en donnera tout à la fois une double édi-
tion, pour la commodité du Public, l'une en 20
tableaux ou cartes, d'environ trois pieds de long
sur deux & demi de large; l'autre en 40 cartes
d'égale longueur, & de moitié de largeur des
premières.

Ces cartes, tant grandes que petites, présen-
tent sous un seul coup d'œil tous les événemens
d'un même tems. Elles sont divisées en autant
de colonnes qu'il y a d'Empires, Royaumes &
Républiques, connus dans chaque partie de tems
qui s'y trouvent traitées; à l'exception toutefois
de ceux sur lesquels il y a peu de choses à dire,
qui sont portés aux pieds des colonnes des Etats
marquans.

Nombre des cartes. 30 grandes, 60 petites.
Prix pour les Souscripteurs, 40 l. & 20 l.
Enluminées, 52 l. & 26 l.
L'ouvrage entier 60 liv.

I ij

On ne demande d'avance aux *Souscripteurs*, pour aider aux frais considérables de cet ouvrage, que 14 liv.

On renouvellera conséquemment la souscription tous les quatre mois. La première a été ouverte dès que ce *Prospectus* a paru, & fermée pour Paris à la fin de Mai; pour les Provinces, à la fin de Juillet. La seconde a été ouverte, tant pour la Province que pour Paris, au premier Septembre, & sera fermée au 15 Octobre.

Les personnes qui n'auront pas souscrit à tems ne jouiront pas des remises ci-dessus dites, & payeront pour chaque carte comme les particuliers.

On souscrit à Paris, chez le Sr Carpentier, maître de géographie & d'histoire, auteur de ces cartes, rue du Four St Eustache, au N^o. 89;

Et chez Jorry, fils, imprimeur - libraire, rue de la Huchette, près du petit Châtelet.

I I.

Le Premier volume du Monde Primitif, analysé & comparé avec le Monde Moderne, in-4^o. avec des Figures en taille douce, paroît depuis quelque tems; il contient le plan général de tout l'Ouvrage, un traité sur le genie allégorique des Anciens, & l'explication de l'Histoire de Cronus dans l'enchoniâton ou de Saturne, celle de Mercure & celle d'Hercule, & de ses XII Travaux; considérées dans un sens allégorique, comme relatives à l'invention de l'Agriculture & du Calandrier, & à la succession des Travaux Champêtres, pendant la durée du Calendrier.

La Souscription est aussi actuellement ouverte pour deux nouveaux volumes qui renfermeront, l'un la Grammaire universelle considérée en elle même, & dans ses rapports avec celle des principales langues; & les principes sur l'origine du langage & de l'écriture. La souscription pour chacun de ces volumes, est de six livres en souscrivant, & de six livres en le recevant. On peut souscrire chez les principaux Libraires de l'Europe, & particulièrement chez quelque correspondant de l'Auteur, tels que M. de Loys, à Lausanne en Suisse, M. Pierre Dutilh, Négociant à Bordeaux, M. de Vidal, Avocat à Orthez en Béarn, chez qui l'on trouvera aussi des exemplaires du premier volume, & auxquels on pourra faire passer les remarques & les observations qu'on auroit à envoyer à l'Auteur. Le premier des deux volumes pour lesquels on souscrit, paraîtra vers la fin de l'année présente 1773. Le troisième suivra de près: l'Auteur ne négligeant rien pour répondre à l'empressement du Public.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 3 Août 1773.

LE Prince Repnin est traité aux Sept Touts avec beaucoup de distinction. Le Grand Visir a eu pour ce prisonnier tous les égards dûs à sa naissance. Il l'a fait accompagner, jusqu'à cette capitale, par le sieur Fonton, frère du premier

198 MERCURE DE FRANCE.

Interprete de France & chirurgien au service du premier Ministre de l'Empire Ottoman.

De Pétersbourg , le 2 Août 1773.

Il y a eu un incendie très-considérable à Moscou dans un des plus beaux quartiers. Deux rues ont été entièrement consumées, sans qu'on ait pu préserver des flammes aucun des grands hôtels qui y étoient situés.

De Warsovie , le 15 Août 1772.

La Commission nommée pour juger le régicide prononça la sentence définitive, le 6 de ce mois après midi. Elle a condamné à mort tous les coupables, à l'exception de Kusma ou Kosinski qui a obtenu son pardon, pour s'être repenti de son crime & pour avoir sauvé le Roi. Sa Majesté avoit demandé grâce pour tous & pour ce dernier en particulier. Le Discours qu'Elle prononça dans l'assemblée vient d'être imprimé, & nous le mettrons sous les yeux de nos lecteurs dans un des Mercurès suivants.

On a ignoré, jusqu'à ce jour, la destination des troupes Russes qui sortent du Royaume; mais il est aujourd'hui décidé qu'elles vont se rendre en Crimée, où les Tartares paroissent disposés à se soulever en faveur de la Porte; on prétend même que les Turcs y ont déjà exécuté leur descente; mais cette nouvelle mérite confirmation.

La grande affaire du partage de la Pologne sera bientôt terminée, malgré la réclamation de plusieurs Délégués. Le Baron Rewitzki répondit, le 20 de ce mois, au manifeste du Prince Czetwertynski, auquel plusieurs autres Délégués avoient adhéré; il expose toutes les raisons

de nullité qui se trouvent dans cet Acte. Après avoir levé cette difficulté, il a poussé avec tant de chaleur la négociation dont il étoit chargé, que le lendemain le traité qu'il avoit présenté fut signé par l'Evêque de Cujavie, Président de la Délégation, & par les autres Chefs qui formèrent d'inutiles obstacles. Deux jours après, ce Ministre & le Général de Richecour partirent pour Zamosk, où ils doivent présenter à l'Empereur le Traité conclu avec la Pologne. Cette affaire ayant été terminée, les Délégués commencèrent, hier, leurs négociations avec le Baron de Stackel-berg, Envoyé de Russie. On assure qu'elles ne dureront que huit jours, après lesquels ce nouveau traité devra lui être remis avec la signature de la Délégation. Celui de la Cour de Berlin occupera encore moins de tems, puisqu'on prétend qu'il sera signé dans trois jours. On ignore si l'on y réglera ce qui concerne les Villes de Thorn & de Dantzick. Malgré la célérité qu'ont met à la conclusion du partage de la Pologne, on ne croit pas que les Délégués puissent avoir fini leurs opérations au 15 du mois prochain. Il reste encore à régler la nouvelle Constitution du Gouvernement & à discuter les intérêts des Dissidens. Les trois Cours qui ont agi d'un concert unanime pour le partage, diffèrent entr'elles sur les demandes des Dissidens. La Cour de Russie paroît exiger pour eux une liberté entière, tandis que celle d'Autriche ne veut pas qu'on étende les droits dont ils jouissoient auparavant, & la Cour de Berlin se montre indifférente dans cette discussion.

La Commission pour les Régicides tint ;

avant-hier, une nouvelle séance dans la Salle des Sénateurs ; mais on n'a point encore publié le jugement qu'elle a rendu ; on sçait seulement que Kusma aura la liberté & qu'on lui accordera une pension modique dont une partie lui sera payée par le Roi, & l'autre par la République.

De Vienne, le 20 Août 1773.

L'Empereur partit, le 5 de ce mois, de Léopol, pour visiter les autres parties de la Pologne Autrichienne ; mais Sa Majesté Impériale doit retourner en cette ville le 15 du mois prochain. On présume que, comme tout ce qui concerne le partage de la Pologne sera alors réglé à Warsovie, ce Prince recevra lui-même l'hommage de ses nouveaux sujets.

L'augmentation qui a été ordonnée dernièrement dans l'armée Autrichienne n'ayant pas paru suffisante pour remplir l'objet qu'on se propose, sçavoir, d'entretenir en Pologne, même lorsque le calme y sera entièrement rétabli, un Corps de quarante mille hommes, on vient encore de donner des ordres pour une nouvelle levée de vingt-quatre mille Soldats. On avoit d'abord voulu pour cet effet créer six Régimens d'Infanterie & de Cavalerie ; mais, afin d'épargner l'entretien des Etats-Majors, on a préféré de compléter les bataillons de campagne, ainsi que tous les bataillons de garnison, excepté ceux qui se trouvent en cette Ville. Par le moyen de ces augmentations successives, l'armée Autrichienne sera bientôt composée de deux cens quatre-vingt mille combattans.

De Hambourg, le 16 Août 1773.

On ne doute plus qu'on n'exécute bientôt le Traité conclu en 1768, entre la Russie & le Danemarck, relativement au Holstein Ducal. Par cette convention, le Grand Duc doit renoncer, pour lui & ses successeurs, à la portion du Duché de Sleswick qui appartenoit anciennement à sa branche & dont le Danemarck est en possession depuis 1721, & consentir à l'échange de sa portion du Duché de Holstein contre les Comtés d'Oldembourg & de Delmenhorst en Westphalie. Pour obtenir l'accession du Prince-Evêque de Lubeck & de sa branche, le Danemarck lui cédera le Baillage de Rheinfeld & de Rethwisch, provenant de la succession du dernier Duc de Holstein-Ploen, & consentira à un nouvel arrangement relatif à l'Evêché de Lubeck. Le siège de cet Evêché Protestant qui jouit d'ailleurs de la qualité de Principauté immédiate du Saint Empire, est occupé, depuis 1586, par des Princes issus de la branche Ducale de Holstein. Le zèle avec lequel ils s'opposèrent à la sécularisation de cette Eglise, engagea le Chapitre à s'obliger, en 1747, envers l'Evêque Jean de Holstein, à choisir successivement six Evêques dans sa branche. Il fut stipulé en 1667, par la convention de Gluckstadt conclue entre le Roi de Danemark Frédéric III & l'Evêque Coadjuteur de Lubeck, qu'après que cette convention auroit eu son effet, les Evêques seroient pris alternativement dans la Maison Royale de Danemarck & dans la Maison Ducale de Holstein. En conséquence de cette stipulation, le Prince Frédéric de Danemarck, frère du Roi régnant, fut élu, en 1756, Coadjuteur de l'Evêque actuel, le dernier des six qui devoient être

tirés de la branche Ducale. On assure, aujourd'hui, que Son Altesse Royale se démettra de cette Coadjutorerie, & que l'Evêché de Lubek deviendra héréditaire dans la famille du Prince-Evêque actuel, en réservant les droits du Chapitre & ceux de l'Empire.

De Berlin, le 13 Août 1773.

On assure que le Roi a fait proposer un Traité de commerce au Magistrat de Hambourg. L'objet de ce Traité seroit de former dans cette Ville un entrepôt général de toutes les marchandises que les Etats du Roi tirent de l'Océan & de la Mer Méditerranée. Il paroîtroit, par cette proposition, qu'on auroit en vue d'éviter le passage du Sund & de faire communiquer la Prusse & la Pologne avec l'Allemagne & avec le reste de l'Europe par le canal de Bromberg.

Le Roi, accompagné du Prince de Prusse & du Prince Frédéric de Brunswick, partit, avant-hier, pour la Silésie, où il se dispose à faire les revues accoutumées. On dit que Sa Majesté va faire élever un statue au sieur Quantz, célèbre Joueur de Flûte, qui a enrichi la musique d'une quantité considérable de *sonnates* & de *duo*, tous destinés à l'usage de Sa Majesté. On en porte le nombre à deux cens quatre-vingt-dix.

On a complété le Corps d'Artillerie à cheval, & il fait déjà ses évolutions & ses manœuvres avec la plus grande précision.

De Livourne, le 20 Août 1772.

Il paroît ici une ordonnance du Grand-Duc, par laquelle il est défendu d'inhumer dans les Eglises les morts de quelque condition qu'ils soient, excepté ceux qui y ont des sépultures.

fondées. En conséquence, on a déjà commencé à enterrer hors des remparts, les personnes mortes depuis quelques jours.

De Londres, le 25 Août 1773.

C'est sans aucun fondement que les papiers publics ont fait mention d'un soulèvement au Chili. Cette nouvelle est absolument fautive, & depuis trois ans que le Roi d'Espagne a ratifié les anciens Traités avec les Sauvages naturels du Pays, il y règne une paix profonde.

On mande de Saint-Vincent que cette Colonie jouit d'une tranquillité parfaite, & que les Caraïbes cultivent avec satisfaction les terres que le Gouvernement leur a assignées.

L'Escadre de l'Amiral Spry croise toujours dans la Manche où elle a été jointe par plusieurs autres vaisseaux de guerre partis de Portsmouth & de Plymouth. On ne fait point encore quelle est sa destination.

De Rome, le 19 Août 1773.

On a exposé, ces jours derniers, dans une des salles du Vatican, les portraits de l'Empereur & du Grand-Duc de Toscane en un même tableau que le Souverain Pontife a fait exécuter en mosaïque, & qu'il envoie en présent à l'Impératrice Reine. On s'est empressé à voir ce magnifique ouvrage, & on a beaucoup applaudi à l'exécution. Il est estimé 16,000 écus Romains. La bordure est de bronze doré; elle est garnie de lapis lazuli & d'ornemens en argent.

De Versailles, le 19 Septembre 1773.

Monseigneur le Comte de Provence a prêté serment entre les mains du Roi pour la charge de

Grand Maître de l'Ordre de Saint Lazare, dont Monseigneur le Dauphin s'est démis, avec la permission de Sa Majesté, en faveur de ce Prince. Il a été conduit, en allant à la Chapelle & en revenant, par le Duc de la Vrillière, Ministre & Secrétaire d'Etat, Gérent & Administrateur de l'Ordre, par les grands Officiers-Commandeurs & par douze Commandeurs; arrivé à son appartement, le Marquis de Paulmy, Chancelier de l'Ordre, a eu l'honneur de le complimenter.

L'Abbé Terray, Contrôleur Général des Finances, Directeur & Ordonnateur Général des Bâtimens du Roi, a eu l'honneur de présenter au Roi le portrait en pied de Sa Majesté, d'après l'original peint par feu Michel Vanloo, exécuté en tapisserie de hautelisse à la Manufacture Royale des Gobelins, sous la conduite du sieur Cosette, Entrepreneur des ouvrages de la Couronne. Ce portrait, dont le sieur Cosette fils a fait la tête, est en bordure sous glace; il a 101 pouces de hauteur sur 62 de largeur. Sa Majesté a bien voulu en marquer la satisfaction, ainsi que de son buste, exécuté à la Savonnerie par le sieur du Vivier fils, sous la conduite de son père, Entrepreneur de cette Manufacture.

De Paris, le 3 Septembre 1773.

Monseigneur le Comte de Provence ayant fait l'honneur à son régiment d'Infanterie de lui envoyer son portrait, peint par le sieur Fédou, son premier peintre, ce régiment, qui est en garnison au Havre-de-Grace, prit les armes, le 25 du mois dernier, sous les ordres du Comte de Virieu-Beauvoit, commandant au gouvernement du Havre, & alla recevoir, à la porte de la ville, ce portrait qui fut porté à travers une haie de

Soldats, au bruit de l'artillerie des remparts & des cris répétés de *vive le Roi & Monseigneur le Comte de Provence*, jusqu'à la citadelle où l'on avoit élevé un portique d'architecture colossale, orné de trophées & d'allégories, sur les dessins du chevalier de Querhoënt - Boisruault, premier lieutenant de ce corps, où il fut placé, & devant lequel le régiment défila, ayant à sa tête le comte de Virieu, colonel-lieutenant. On fit une triple décharge de mousqueterie, & le Peuple joignit ses acclamations à celles des soldats. Le régiment alla ensuite occuper les tables que l'on avoit distribuées sur la place d'armes, où l'on but à la santé du Colonel. Après le repas, il y eut un bal qui dura toute la nuit. Ce régiment a donné, dans cette occasion, des marques signalées d'amour pour le Prince qu'il a l'honneur d'avoir à sa tête.

Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine vinrent se promener, jeudi 2 de ce mois, sur les boulevards de cette capitale. Ils virent la Place Royale, revinrent par la rue St Louis aux boulevards, traversèrent la foire St Ovide sur la Place de Louis XV, que les syndics de la foire avoient fait illuminer, & reprirent le chemin de Versailles.

Lundi 6 de ce mois, Monseigneur le Comte de Provence & Madame la Comtesse de Provence, accompagnés de Officiers & des Dames de leur Maison, vinrent en cette Capitale. Ils furent salués, à leur arrivée, & à leur départ, par le canon de la Bastille, par celui de l'Hôtel-Royal des Invalides & par le canon de la Ville. Ils trouvèrent, à la porte de la Conférence, le Corps de Ville qui leur fut présenté par le

Maréchal Duc de Brissac, Gouverneur de Paris, & par le sieur de la Michodiere, Conseiller d'Etat & Prevôt des Marchands, qui eut l'honneur de les complimenter. Le sieur de Sarrine, Conseiller d'Etat & Lieutenant Général de Police, s'étoit rendu dans le même lieu. Monseigneur le Comte de Provence & Madame la Comtesse de Provence étoient montés, en arrivant, dans un des carrosses de parade qui les attendoient & qui furent remplis par les Seigneurs & les Dames de leur suite. Celui qu'occupoit le Prince & la Princesse, étoit précédé & suivi de leurs Gardes de Corps. Ce brillant cortège prit le chemin de Notre-Dame par le Quai des Tuileries, le Pont-Royal, les Quai des Théatins & de Conti, le Pont-Neuf, le Quai des Orfèvres, la rue Saint Louis & le Marché-Neuf. Arrivés à la Cathédrale, Monseigneur le Comte de Provence & Madame la Comtesse de Provence furent reçus & complimentés, à la porte de l'Eglise, par l'Archevêque de Paris, revêtu de ses habits pontificaux & à la tête des Chanoines. Après avoir fait leurs prières dans le chœur, & entendu la Messe à la Chapelle de la Vierge, ils furent reconduits avec les mêmes cérémonies, montèrent dans leur carrosse & allèrent à Sainte - Geneviève par le Pont-Neuf, le Quai des Augustins, le Pont Saint-Michel, les rues de la Bouclerie, Saint Severin, Saint Jacques, le Marché & la Place de la nouvelle Eglise. L'Abbé de Sainte Geneviève, accompagné des Chanoines Réguliers de cette Abbaye, eut l'honneur de les recevoir & de leur adresser un Discours. Après avoir fait leurs prières dans cette Eglise,

ils se rendirent aux Tuileries par les rues S. Thomas, d'Enfer, des Francs Bourgeois, de Vaugirad, de Tournon, des Quatre-Vents, de la Comédie Française, la rue Dauphine, le Pont-Neuf, les rues de la Monnoie, du Roule, Saint Honoré, Saint Nicaise & par la Place du Caroufel. Ils dînèrent au Palais des Tuileries, se promenerent dans le Jardin & retournèrent, le soir, à versailles par la Place de Louis XV & la Foire Saint-Ovide que les Syndics avoient eu soin de faire illuminer. Le Gouverneur de Paris, le Lieutenant-Général de Police & le Prevôt des Marchands se sont trouvés dans tous les endroits où le Prince & la Princesse sont descendus, & où les Gardes Françaises & Suisses étoient sous les armes, ayant leurs Officiers à leur tête. Le Peuple, empressé de les voir, craignoit que la pluie qui n'avoit cessé de tomber pendant toute la nuit & une partie de la journée, ne l'empêchât de se trouver à leur passage; mais par une circonstance heureuse, comme on le remarqua dans une fête Romaine, le tems s'éclaircit dès l'instant qu'ils arrivèrent à Paris & qu'ils commencèrent leur marche, de sorte que les Citoyens purent librement border toutes les rues, s'approcher des carosles, suivre le cortége en faisant retentir les airs de leurs acclamations, & remplir le Jardin du Palais des Tuileries où ils firent éclater leur joie de voir ces augustes époux, par des cris mille fois répétés de *vive le Roi*.

Monseigneur le Comte de Provence eut la bonté de faire arrêter son carosse devant les Ecoles de Droit, sur la nouvelle place de Sainte Geneviève, & le sieur Abbé Cogez, Recteur

de l'Université, eut l'honneur de lui adresser
de Discours suivant.

« Monseigneur ,

« Vous venez jouir du spectacle le plus dé-
« licieux pour une ame tendre & sensible. Au
« milieu de ce Peuple qui vous environne, vous
« goûtez un plaisir préférable à la joie des
« Conquérans, le plaisir d'enchaîner tous les
« cœurs. Les hommages auxquels vous êtes ac-
« coutumé, on ne peut les refuser à votre rang,
« à votre naissance. Aujourd'hui c'est un tribut
« libre & volontaire que s'empresse de vous
« offrir l'amour qui n'écoute que la voix de
« l'estime & du sentiment. Cette bonté tou-
« chante qui tempère la noble fierté de votre
« origine; l'accueil favorable dont vous hono-
« rez les arts & les talents; votre zèle pour la
« Religion, à la quelle seule il appartient d'as-
« surer la gloire & la prospérité des Empires,
« voilà, Monseigneur, les titres qui vous
« rendent si cher à la Patrie.

« Ceux que vous nous présentez, Madame,
« ne sont pas moins précieux à la France. Le
« sang qui coule dans vos veines, est le même
« qui donna le jour à LOUIS le bien-Aimé :
« c'est dans cette source auguste & féconde que
« vous avez puisé ces vertus aimables qui per-
« cent le voile de votre modestie, & sur les-
« quelles la Nation arrête ses regards avec une
« douce complaisance.

« L'Université de Paris, célèbre dans tous
« les siècles par son dévouement au bien de
« l'Eglise & de l'Etat, vous supplie, Monsei-

gneur, d'être l'interprète de sa reconnoissance auprès d'un Monarque auquel elle doit encore plus qu'à Charlemagne, son père & son fondateur.

Monseigneur le Comte de Provence, imitant l'exemple de son auguste frère Monseigneur le Dauphin, a signalé son entrée à Paris par un acte de bienfaisance, & il a fait remettre de sa cassette au sieur de Sartine, Conseiller d'Etat & Lieutenant-Général de Police, une somme applicable à la délivrance des prisonniers détenus faute de payement des mois de nourrice de leurs enfans.

Deux jours auparavant, Madame & Madame Elisabeth, accompagnées de la Comtesse de Marfan, Gouvernante des Enfans de France, étoient venues voir les tableaux exposés au Salon du Louvre.

Le 14 de ce mois, Monseigneur le Comte de Provence & Madame la Comtesse de Provence vinrent en cette capitale pour assister à l'opéra. Les citoyens, empressés de les voir, accoururent en foule à ce spectacle & témoignèrent les sentimens de respect & de joie que leur inspire l'amour dont les François sont pénétrés pour leur auguste Maître & pour les Princes de son sang. En retournant à Versailles, Monseigneur le Comte & Madame la Comtesse de Provence entrèrent dans le Colisée, où l'on tira deux feux d'artifice, l'un dans le cirque, l'autre en-dehors vers la grille. Le Public, touché des marques de bonté & d'affabilité que le Prince & la Princesse daignèrent donner, fit éclater de nouveau sa reconnoissance & la satisfaction de les voir, par de battemens de mains continuels.

Le 31 de ce mois, Madame la Dauphine, Madame la Comtesse de Provence & Madame Victoire se rendirent à la Manufacture royale de la Savonnerie, pour y voir les différens ouvrages qu'on y exécute. L'Abbé Terray, contrôleur-général des finances, directeur & ordonnateur général des bâtimens, jardins, arts, académies & manufactures royales, eut l'honneur d'y recevoir ces Princesses & de présenter à Madame la Dauphine trois tableaux en tapisserie, exécutés dans cette manufacture.

Madame la Dauphine, Madame la Comtesse de Provence, Madame Adelaïde & Mesdames Victoire & Sophie vinrent, le 15 de ce mois, à la Bibliothèque du Roi, & après avoir visité la galerie des livres, elles passèrent dans le cabinet des médailles, & ensuite dans la salle des manuscrits. Le sieur Bignon, bibliothécaire de Sa Majesté, eut l'honneur de les accompagner & de leur montrer les livres le plus remarquables, les médailles les plus rares & les manuscrits les plus précieux.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi a accordé l'évêché de Treguier à l'Abbé de Fretat de Sara, vicaire-général du Puy, & l'abbaye régulière de Loutre, ordre de St Augustin, diocèse de Trèves, à la Dame de Menenstain, religieuse de cette abbaye.

Le Roi ayant agréé la retraite du chevalier de la Billarderie, enseigne des Gardes-du-Corps du Roi dans la compagnie de Villeroy, Sa Majesté, sur la présentation qui lui en a été faite par le duc de Villeroy, a disposé de cette brigade en faveur du comte de Lastic, premier exempt dans la même compagnie, ainsi que du bâton d'exempt

du comte de Lastic, en faveur du chevalier Dûre, officier dans les Carabiniers. Sa Majesté ayant pareillement agréé la retraite du marquis de Blaru, lieutenant dans la même compagnie & lieutenant général de ses armées, commandeur de l'Ordre royal & militaire de St Louis, & commandant de Sa Maison, a disposé de sa brigade sur la présentation qui lui en a été faite par le duc de Villeroy, en faveur du marquis de Tilly, son fils, lieutenant-colonel au régiment de Languedoc, Dragons.

PRÉSENTATIONS.

Le premier Septembre, le Corps-de-Ville de Paris se rendit à Versailles, ayant à sa tête le maréchal duc de Brissac, gouverneur de Paris. Il eut audience de Sa Majesté, à laquelle il fut présenté par le duc de la Vrillière, ministre & secrétaire d'état, & conduit par le marquis de Dreux, grand maître des cérémonies. Les sieurs Boucher & Etienne, nouveaux échevins, prêtèrent le serment dont le duc de la Vrillière fit la lecture, ainsi que du scrutin qui fut présenté par le Sieur d'Aguesseau de Fresne, avocat du Roi au Châtelet. Le Corps-de-Ville eut aussi l'honneur de rendre ses respects à la Famille Royale.

Les Députés des Etats du Languedoc furent admis, le 6, à l'audience du Roi. Ils furent présentés à Sa Majesté par le duc de Gontaut, chevalier des Ordres du Roi, lieutenant général de la Province, & par le duc de la Vrillière, ministre & secrétaire d'état, ayant le département de cette province, & conduits par le marquis de Dreux, grand-maître, le sieur de Nantouillet, maître, & le sieur de Watronville, aide des céré-

212 MERCURE DE FRANCE.

monies. La députation étoit composée, pour le Clergé, de l'évêque de Lavaur, qui porta la parole; pour la Noblesse, du vicomte de Polignac; pour le Tiers - Etat, des sieurs Raynal, anciens capitouls de Toulouse, & Atizon, maire de Nismes, & du sieur de la Fage, syndic général de toute la province. La députation eut ensuite audience de la Famille Royale.

La vicomtesse d'Hautefort a eu l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale par la comtesse d'Hautefort.

Le 12 Septembre, le comte d'Aranda, grand d'Espagne & ambassadeur extraordinaire de Sa Majesté Catholique, eut une audience particulière du Roi à qui il remit ses lettres de créance. Il fut conduit à cette audience & à celle de la Famille Royale, par le sieur Tolozan, introducteur des Ambassadeurs.

Le 12 Septembre, l'Académie des Sciences eut l'honneur de présenter au Roi & à la Famille Royale, le volume de ses mémoires de l'année 1770. Sa Majesté ayant bien voulu accorder à cette compagnie la prérogative honorable de lui présenter désormais les académiciens nouvellement reçus, les sieurs Beaumé, chymiste, de Jussieu, botaniste, Danville, géographe, & de la Place, mécanicien, eurent l'honneur de lui être présentés, le même jour, par le Sr de Trudaine, conseiller d'état, président de cette Académie.

M A R I A G E S.

Le 22 Août, le Roi & la Famille Royale signèrent à Compiègne le contrat de mariage du sieur de Journer, intendant d'Auche, avec Demoiselle de Franclieu.

Le Roi & la Famille Royale signèrent, le 5 Septembre, le contrat de mariage du comte de Rougraw, colonel à la suite du régiment Royal Allemand, cavalerie, avec Demoiselle de Macmahon, fille du marquis de Macmahon d'Enguilly.

NAISSANCES.

Le 27 Juillet, la Reine des Deux - Siciles est heureusement accouchée d'une Princesse.

La Princesse de Croy est accouchée d'un garçon, le 12 Septembre, au château de l'Hermitage.

MORTS.

Marie Smith est morte à Stanton en Angleterre, le 12 Août, dans la cent quatrième année de son âge. Elle étoit encore au rouet deux heures avant sa mort.

Le chevalier de Montigny, chargé des affaires de France à la Cour de Portugal, est mort à Lisbonne, le 8 Août, d'une petite vérole rentrée.

Elisabeth-Philippine de Poitiers, veuve du feu Maréchal Duc de Lorges, commandant pour le Roi dans la province de Franche - Comté, est morte à Paris, le 23 Août.

LOTERIES.

Le cent cinquante-deuxième tirage de la Loterie de l'hôtel - de - ville s'est fait, le 26 Août, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N^o. 26095. Celui de vingt mille

214 MERCURE DE FRANCE.

livres au N°. 99035, & les deux de dix mille ;
aux numéros 91889, & 92730.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire
s'est fait le 5 Septembre. Les numéros sortis de la
roue de fortune, sont 47, 85, 34, 82, 55. Le
prochain tirage se fera le 5 Octobre.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Ode qui a remporté le prix de l'Académie Françoise, en 1773, par M. de la Harpe, <i>ibid.</i>	
Epître à un homme de lettres célibataire, pièce qui a concouru pour le prix de l'Acad.	
Fr. en 1773, par M. Doigni du Ponceau,	15
Epître d'un Vieillard à un homme de son âge,	22
Epître d'un jeune poëte à un jeune Guerrier, pièce qui a concouru pour le prix de l'Acad.	
Fr. , par M. André,	31
Amana, ou les Vœux indiscrets, <i>conte orient-</i> <i>tal,</i>	36
Vers à Madame D, qui, dans une légère in-	
disposition, avoit eu la pensée de renoncer à la société,	51
L'Abeille & l'Ecolier, <i>fable,</i>	57
Ode d'Horace à Barine,	58
Les Contrastes, &c.	59
Les Incertitudes,	61

OCTOBRE. 1773. 215

La Métempsychose,	62
Explication des Enigmes & Logogryphes,	64
ENIGMES,	65
LOGOGRYPHES,	68
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	71
Socrate en délire,	<i>ibid.</i>
Tableau chronologique des ouvrages & des principales découvertes d'anatomie &c.	80
Analyse des Conciles généraux & particuliers,	83
Bibliothèque grammaticale abrégée, &c.	85
Gnomonique mise à la portée de tout le monde, &c.	103
De la Philosophie,	105
Recherches critiques historiques & topogra- phiques sur la ville de Paris,	110
Voyages entrepris par ordre de S. M. Britan. George III, pour faire des découvertes dans l'hémisphère austral, &c.	111
Lettre de M. l'Abbé Roubaud, contenant un fragment de Tite-Live, nouvellement dé- couvert à Rome,	115
ACADÉMIES,	130
SPECTACLES, Opéra,	131
Comédie Française,	143
Comédie Italienne,	<i>ibid.</i>
Vers à une jeune personne de qualité nom- mée Thérèse, qui a supérieurement joué le rôle de Lucile sur un théâtre de société,	145

216 MERCURE DE FRANCE.

ARTS ,	152
Gravures ,	186
Musique ,	<i>ibid.</i>
Vers à l'occasion du portrait du Roi de Suède , peint dans l'habillement qu'il portoit le jour de la grande révolution ,	189
Cours de Langue Angloise ,	190
Cours de Mathématique ,	191
Acte de Bienfaisance ,	192
Anecdotes ,	193
AVIS ,	195
Nouvelles politiques ,	197
Nominations ,	210
Présentations ,	211
Mariages ,	212
Naissances ,	213
Morts ,	<i>ibid.</i>
Loterics ,	<i>ibid.</i>

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Mgr le Chancelier , le premier vol du Mercure du mois d'Octobre 1773, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris, le 30 Septembre 1773.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

OCTOBRE, 1773.

SECOND VOLUME.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnaissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 livres que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS , in-4° ou in-12, 14 vol: par an à Paris.	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
L'AVANTCOUREUR , feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine. L'abonnement, soit à Pa- ris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de	12 liv.
JOURNAL ECCLESIASTIQUE par M. l'Abbé Di- nouart; de 14 vol. par an, à Paris, 9 liv. 16 s.	
En Province, port franc par la poste,	14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE ; port franc par la poste; à PARIS, chez Lacombe, libraire,	18 liv.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 8 vol. in 12. par an, à Paris,	13 l. 4 s.
En Province,	17 l. 14 s.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE , 24 vol. 33 liv. 12 s.	
JOURNAL historique & politique de Genève , 36 cahiers par an,	18 liv.
JOURNAL de musique des Deux-Ponts , partition imprimée, 24 cahiers par an, franc de port,	30 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cahiers par an, à Paris,	9 liv.
En Province,	12 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , vingt-cinq cahiers par an,	14 liv.
En Province,	18 liv.
LA MUSE LYRIQUE ITALIENNE avec des paroles françoises, basse chiffrée & accompagnement, 12 cahiers par an, à Paris,	18 liv.
En province,	24 liv.

Nouveautés chez le même Libraire.

- FABLES** nouvelles par M. Boisard, in-8°.
orné de gravures, br. 2 l. 10 s.
- Annales de la Bienfaisance*, 3 vol. in-8°.
brochés, 6 l.
- Lettres du Roi de Prusse*, in-18. br. 1 l. 16 s.
- Eloge de Racine avec des notes*, par M. de
la Harpe, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Réponse d'Horace en vers*, 12 s.
- Fables orientales*, par M. Bret, 3 vol. in-
8°. brochés, 3 liv.
- La Henriade de M. de Voltaire, en vers la-
tins & françois*, 1772, in-8°. br. 2 l. 10 s.
- Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les
enfants contrefaits*, in-8°. br. avec fig. 4 l.
- Lettres d'Elle & de Lui*, in-8°. b. 1 l. 4 s.
- Le Phafna ou l'Apparition, histoire grec-
que*, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Les Muses Grecques*, in-8°. br. 1 l. 16 s.
- Les Nuits Parisiennes*, 2 parties in-8°.
nouv. édition, broch. 3 liv.
- Les Odes pythiques de Pindare*, in-8°.
broché, 5 liv.
- Le Philosophe sérieux, hist. comique*, br. 1 l. 4 s.
- Du Luxe*, broché, 12 s.
- Traité sur l'Equitation*, in-8°. br. 1 l. 10 s.
- Monumens érigés en France à la gloire de
Louis XV, &c.* in-fol. avec planches,
rel. en carton, 24 l.
- Mémoires sur les objets les plus importans de
l'Architecture*, in-4°. avec figures, rel. en
carton, 12 l.
- Les Caractères modernes*, 2 vol. br. 3 l.
- Maximes de guerre* du C. de Kevenhuller, 1 l. 10 s.
- Histoire naturelle du Thé*, avec fig. br. 1 l. 16 s.



MERCURE

DE FRANCE.

OCTOBRE, 1773.

PIÈCES FUGITIVES.

EN VERS ET EN PROSE.

*ÉPIQUE à un Ami malheureux ; qui a
concouru à l'Académie Française, pour
le prix de Poëse. Par M. Durasté.*

AMI, dont la jeunesse, à la vertu docile,
S'ouvrit dans les sentiers une route facile,
Trouva son joug aimable & sut l'ornez de fleurs,
Déliat dans tes goûts, enjoué dans tes mœurs ;
Depuis quand les pinceaux de la mélancolie
Changent-ils à tes yeux le tableau de la vie ?

A iij.

6 MERCURE DE FRANCE.

Est-ce à toi d'exhaler le funeste poison
Dont un système absurde infecta la raison,
Et, prêt à t'ajouter à ses tristes victimes,
Oses-tu m'étaler les coupables maximes?

«C'en est fait, me dis-tu; je suis las de souffrir:
»Sans doute un malheureux a le droit de mourir.
»La mort mettra le terme aux tourmens que j'en-
»dure,

»Et je vais m'endormir au sein de la nature.
»Vois comme de mes jours dévoués au tombeau,
»La douleur lentement consume le flambeau;
»Dans un corps abattu mon ame défaillante
»Est à peine un rayon de sa clarté mourante,
»Et mon esprit glacé, sans ressort, sans vigueur,
»Des organes flétris partage la langueur.
»Laisse-moi, de la vie heureusement prodigue,
»En rejeter le poids, quand ce poids me fatigue.
»Epargne-moi tes pleurs: viens plutôt m'affermir.
»mir.

»Je n'ai qu'un pas à faire, & j'ose le franchir,
»J'ai vécu. Sauve-moi de cette pitié vaine
»Cruelle par foiblesse & semblable à la haine,
»Qui ne soupçonne pas qu'un être infortuné
»Se console, en mourant, du malheur d'être
»né.»

Arrête! je frémis à ce sombre langage,
Arrête; à ton ami cesse de faire outrage.
Qui! moi, t'abandonner & te laisser périr!
Te pousser dans l'abîme, où je te vois courir!

Donne-moi donc, cruel ! ta fermeté barbare.
Que dis-je ? à mes combats que ton cœur se pré-
pare :

Tu peux nommer foiblesse une tendre pitié,
Je la sens : mieux que toi je conois l'amitié,
Je ne lui prête point un ministère impie,
Je ne l'honore point par une barbarie.
Dans ta retraite, ô Ciel ! que ne puis-je voler !
Puisque tu crains mes pleurs, tu les verrois cou-
ler.

Viens ; je te forcerai de t'attendrir encore,
D'abjurer dans mes bras un projet que j'abhorte
Viens par ton repentir l'expier à mes yeux,
Et sens de l'amitié l'affaut victorieux.
Panche-toi sur mon sein, mouille-moi de tes lar-
mes,

Viens t'écrier encore : oui ! la vie a des charmes.
De ces épanchemens tu connus les douceurs :
Souviens-toi de ce jour où de tes longs malheurs
Retraçant à mes yeux la douloureuse image,
Tu me disois : « ami ! tu soutiens mon courage ;
» L'amitié consolante amene au fond du cœur,
» Et l'amour de la vie, & l'oubli du malheur ;
» Je lui dois ma constance, & sa voix me ranime.
» Elle abandonne un cœur avili par le crime ;
» C'est à lui d'implorer le bienfait de la mort.
» On résiste au malheur ; on succombe au re-
» mord. »

6 MERCURE DE FRANCE.

Est-ce à toi d'exhaler le funeste poison
Dont un système absurde infecta la raison,
Et, prêt à t'ajouter à ses tristes victimes,
Oses-tu m'étaler ses coupables maximes?

«C'en est fait, me dis-tu; je suis las de souffrir:
»Sans doute un malheureux a le droit de mourir.
»La mort mettra le terme aux tourmens que j'en-
»dure,

»Et je vais m'endormir au sein de la nature.
»Vois comme de mes jours dévoués au tombeau,
»La douleur lentement consume le flambeau;
»Dans un corps abattu mon ame défaillante
»Est à peine un rayon de sa clarté mourante,
»Et mon esprit glacé, sans ressort, sans vigueur,
»Des organes flétris partage la langueur.
»Laisse-moi, de la vie heureusement prodigue,
»En rejeter le poids, quand ce poids me fatigue.
»Epargne-moi tes pleurs : viens plutôt m'affer-
»mir.

»Je n'ai qu'un pas à faire, & j'ose le franchir,
»J'ai vécu. Sauve-moi de cette pitié vaine
»Cruelle par foiblesse & semblable à la haine,
»Qui ne soupçonne pas qu'un être infortuné
»Se console, en mourant, du malheur d'être
»né.»

Arrête! je frémis à ce sombre langage,
Arrête; à ton ami celle de faire outrage.
Qui! moi, t'abandonner & te laisser périr!
Te pousser dans l'abîme, où je te vois courir!

Donne-moi donc, cruel ! ta fermeté barbare.
Que dis-je ? à mes combats que ton cœur se pré-
pare :

Tu peux nommer foiblesse une tendre pitié,
Je la sens : mieux que toi je conois l'amitié,
Je ne lui prête point un ministère impie,
Je ne l'honore point par une barbarie.

Dans ta retraite, ô Ciel ! que ne puis-je voler !
Puisque tu crains mes pleurs, tu les verrois cou-
ler.

Viens ; je te forcerai de t'attendrir encore,
D'abjurer dans mes bras un projet que j'abhorre
Viens par ton repentir l'expier à mes yeux,
Et sens de l'amitié l'assaut victorieux.
Panche-toi sur mon sein, mouille-moi de tes lar-
mes,

Viens t'écrier encore : oui ! la vie a des charmes.
De ces épanchemens tu connus les douceurs :
Souviens-toi de ce jour où de tes longs malheurs
Retraçant à mes yeux la douloureuse image,
Tu me disois : « ami ! tu soutiens mon courage ;
» L'amitié consolante amene au fond du cœur,
» Et l'amour de la vie, & l'oubli du malheur ;
» Je lui dois ma constance, & sa voix me ranime.
» Elle abandonne un cœur avili par le crime ;
» C'est à lui d'implorer le bienfait de la mort.
» On résiste au malheur ; on succombe au re-
» mord. »

8 MERCURE DE FRANCE.

Tels étoient tes discours; puis-je r'y recon-
noître?

C'est l'homme vertueux qui déteste son être !
Hâte-toi d'étouffer ces mouvemens affreux ;
Laisse , laisse aux pervers leurs desirs monstrueux.
Peins - toi ce jour terrible où tout mortel suc-
combe,

Où la mort , s'élevant sur les bords de la tombe,
Redemande la vie à l'homme épouvanté ,
Et vient à ses regards ouvrir l'éternité.

Ah ! le plus malheureux , en ces combats funes-
tes ,

De ses jours condamnés veut disputer les restes ;
Il repousse la mort , il frémit , & son cœur
Sous la fatale faux palpite avec horreur.
De l'instinct qui se trouble explique le murmure :
Turne peux te méprendre au vœu de la na-
ture.

C'est cet instinct puissant , présent de notre Au-
teur ,

Et des foibles humains heureux conservateur.
Il parle , & dans ses fers tremblante prisonnière ,
L'amen'ose briser la fragile barrière.
Tu lui délobéis & penfes le braver !

Dans ton cœur , mais trop tard ! crains de le re-
trouver.

Vois-tu ce malheureux que la douleur égare ,
Qui prodigue des jours dont le Ciel est avare ?
Le fer long-tems hésite appuyé sur son sein

Et vingt fois il échappe à sa tremblante main :
 Frappé du coup mortel , couché sur la poussière ;
 Il ouvre un œil errant & cherche la lumière.
 Ah ! qu'il voudroit alors , environné d'horreurs ,
 Souffrir encor la vie & traîner ses malheurs !
 Vains regrets ! de ses jours il a marqué le nombre :
 Il meurt. Le désespoir accompagne son ombre.
 Un nouveau-jour nous luit aux portes du trépas ;
 Crains sa triste lumière. . . . Ah ! ne t'y trompe
 pas ,

Le courage n'est point une aveugle furie ,
 Et l'honneur n'est pas grand de prodiguer la vie ;
 D'affliger , de trahir ses amis éperdus ,
 Une mère , qui meurt ! si son fils ne vit plus ,
 Et ton épouse , hélas ! qui , tristement féconde ,
 Reprocherait ta mort à ma douleur profonde .
 Tu ne peux , au mépris des devoirs les plus
 saints ,
 Rompre un nœud qui t'attache au reste des hu-
 mains.

Ecoute : Si pour toi ces devoirs sont sans char-
 mes ,

Si tu peux d'un œil sec voir répandre des larmes ,
 Si le dur égoïsme a flétri ta vertu ,
 Je ne t'arrête point : meurs ; pourquoi vivrais-tu ?
 Sans doute tu rongis , & ce discours te blesse ;
 Je venge tous les droits que trahit ta foiblesse .
 Du grand nom de Caton ne crois pas m'éblouir ;

A V

Pour son pays sans doute il est beau de mourir ;
 Mais, sauver sa patrie, oser vivre pour elle,
 C'étoit peut-être encore une gloire plus belle ;
 Pour donner à Caton le prix de la vertu,
 Voyons, non comme il meurt, mais comme il a
 vécu.

Eh ! que m'importe enfin la gloire qu'on lui
 donne ?

Tes jours sont en danger & la mort t'environne.
 Soit courage, ou foiblesse, abjure ton dessein.
 Crois - moi, si le malheur l'enfantoit dans mon
 sein,

Le tendre souvenir de l'amitié plaintive,
 Cruel ! arrêteroit mon ame fugitive.
 Je n'aurois pas un cœur insensible à sa voix,
 Ce cœur, qui se permet de trahir tous ses droits.
 Tu vis mon désespoir, quand de ma tendre mère
 Mes mains, jeunes encor, fermèrent la paupière :
 Dans ses bras défaillans je me sentis pressé !
 J'ai reçu ses adieux dans un baiser glacé !
 J'ai pleuré le trépas d'une sœur adorée,
 Des roses de l'Hymen nouvellement parée !
 Un ami seul me reste... & veut m'abandonner !
 Foible ami ! vis encor : je vais te pardonner.
 Viens : comme l'amitié, le malheur nous rassem-
 ble,

Et deux infortunés se consolent ensemble.

-Ciel ! c'est toi que j'implore. Ami du malheu-
 reux !

Si le vœu de mon cœur te paroît vertueux,
 J'ose jusqu'à ton trône élancer ma prière.
 Aux yeux de mon ami fais briller ta lumière,
 Fais descendre la paix dans son cœur abattu,
 Montre-lui dans ton sein le prix de la vertu.

Oui, j'aime à le penser : l'éternelle Sagesse
 S'abaisse avec bonté sur l'humaine foiblesse.
 Heureux ou malheureux, en tout tems, en tout
 lieu,

Ami, l'homme est placé sous les regards d'un
 Dieu.

Ose t'en applaudir. Qu'un orgueil légitime
 Vienne élever ton cœur, l'échauffe & le ranime :
 Offre un digne spectacle à l'auguste témoin,
 Que la vertu desire & dont elle a besoin.
 La vie est difficile : eh bien ! lutte contr'elle ;
 Plus le combat est long, plus la victoire est belle.
 Ce Dieu, qui prit pitié des mortels corrompus,
 Voulut que l'infortune enfantât les vertus.
 Vois les vents déchainés rassembler les nuages :
 L'abondance descend au milieu des orages.
 Que la fortune étale une vaine splendeur :
 Vois ses vils favoris, & pardonne au malheur.
 De l'utile malheur l'homme né tributaire,
 A besoin des leçons de ce Maître sévère.
 La joie a ses écueils. Contemple l'Univers ;
 Ami ! si l'homme est grand, il l'est par les revers.
 S'il n'est plus de malheur, que devient la confi-
 ance ?

A vj

12 MERCURE DE FRANCE.

Est-ce pour les heureux qu'est faite l'espérance ?
L'espérance immortelle est la fille des Dieux :
Pour habiter la terre , elle a quitté les Cieux :
Telle que l'amitié , compagnes des disgrâces ,
Elle suit le malheur pour effacer ses traces :
La douce illusion , qu'embrassent les douleurs ,
De ses rians tableaux vient broyer les couleurs :
Les tristes souvenirs devant elle s'envolent.
Et , même en nous trompant , ses charmes nous
 consolent.

Elle brille à mes yeux , & coule dans mon cœur.
Amour ! ô des humains éternel Bienfaiteur !
Toi que ne connois pas la grandeur importune ,
Plaisir dans le bonheur , vertu dans l'infortune !
Viens rendre à mon ami son courage expirant ,
Rallume de ses jours le flambeau pâlisant ;
Au berceau de son fils prends soin de le conduire :
Du plus doux des devoirs c'est à toi de l'instruire.
Caressé dans ses bras , ah ! pourra-t'il former
D'autre vœu que celui de vivre & de l'aimer ?
Qu'il est doux en effet d'être époux , d'être père ,
De voir son fils sourire & d'embrasser la mère !
La voix de la nature a réveillé ton cœur ;
Ami , tu vas renaître , & renaître au bonheur !

*ESSAI sur les avantages & les inconvéniens de la Philosophie ; pièce qui a concouru pour le prix de l'Académie Française , en 1773. Par M. * * *. A Paris, chez J. B. Brunet, imprimeur, & Demouville, libraire.*

On a vu trop long-tems l'Ignorance hautaine
A son foible horizon borner la sphère humaine ;
Et plongeant les esprits dans un honteux sommeil ,

Défendre à la Raison de hâter leur réveil.
Mais, sur les pas du Temps , la Raison qui s'avance ,

Disperse par degrés la nuit de l'Ignorance.
L'ombre fait ; le jour naît. L'auguste Vérité ;
Pour accoutumer l'homme à souffrir sa clarté ,
Soulève lentement le voile qui la couvre.

O sublime Uranie ! enfin ton Temple s'ouvre !
Tu parois : ton aspect a changé l'Univers.
L'homme a vu sa foiblesse ; il a brisé ses fers.
En vain le Fanatisme , en sa rage insensée ,
Réclame le pouvoir d'enchaîner la Pensée ;
Déesse des talens , ta voix fait adoucir
Ce Despote cruel qui veut tout asservir.
Tu bannis les fureurs d'un zèle sanguinaire ;

Pour épargner du moins quelques maux à la terre !

O combien la Discorde a troublé les Etats ,
Que la nuit des erreurs a caché d'attentats ,
Quand , sous le nom du Ciel , l'injuste politique
Abusoit à son gré l'Ignorance publique !

Mais pourquoi rappeler ces horribles forfaits !
Sainte Religion ! ô mère de la Paix !

Tu ne vois plus enfin mille sectes rivales ,
Répandre dans ton sein le poison des cabales ;
Tu ne vois plus couler au tour de tes Autels
Les larmes & le sang des malheureux mortels.
Des viles factions les orages s'appaisent ;
Uranie a parlé ; les Préjugés se taisent.

C'est dans ce calme heureux des superstitions
Que , plus libre & plus sage en ses opinions ,
Dans les sentiers du vrai l'homme peut se con-
duire ;

De la Raison alors il connoît mieux l'empire.
Ainsi , quand la tempête a régné sur les mers ,
Si la fureur des vents n'agite plus les airs ,
L'Océan s'applanit ; le Pilote tranquille
Trouve , au milieu des eaux , une route facile.
L'homme pense ; il fait plus : il apprend à douter.
Où cesse l'évidence il voudroit s'arrêter ;
Et , renonçant au droit de se tromper lui-même ,
Ecarter pour jamais le bandeau du système.
Mais fier de ses progrès & de sa liberté ,

Du besoin de connoître en secret tourmenté,
 Il s'élève, il s'égaré; & d'une aîle rapide
 Devance la Raison dans sa marche timide.
 Au-dessus de sa sphère ardent à s'élançer,
 Au Trône de Dieu même il ose se placer;
 Il croit dans son audace égaler ce grand Etre
 Que les Stoïciens se vantoient de connoître,
 Cet Esprit embrassant tous les êtres divers,
 Invisible moteur de l'immense univers.

Bientôt l'Illusion enfante le Sophisme.
 Au labyrinthe obscur d'un fatal Pirronisme,
 Des sages insensés, de hardis imposteurs
 Attirent les humains par de fausses lueurs.
 Tels, parmi les écueils, des Pirates avides
 Font, dans l'ombre des nuits, briller des feux
 perfides.

Des rêves du Sophisme absurdes Partisans,
 Ce qu'ils nomment Raison, c'est l'abus des Ta-
 lens.

Qu'apperçois-je près d'eux? Quel phantôme volage
 Les admire & les suit sous le masque du sage?
 C'est la Frivolité, ce Précepteur des sots,
 Dont toute la science est l'étude des mots,
 Qui pense, par accès, déraisonne avec grâce,
 Et des objets profonds effleure la surface.

O Déesse des Arts, tes Ministres sacrés
 De ce trompeur savoir seroient-ils enivrés?
 Seroient-ils éblouis par l'honneur méprisable

D'embellir le mensonge & de le rendre aimable ?
 La gloire d'être utile en combattant l'erreur,
 Voilà leur premier guide , & voilà leur grandeur.

Ils regardent loin d'eux le torrent des chimères
 Entraîner le troupeau des Sophistes vulgaires ,
 Tandis que la Raison accroit , par leur secours ;
 Sur les opinions son insensible cours.

La Science autrefois méprisée , inconnue ,
 Jusqu'au palais des Grands pénètre & s'insinue.
 Le Riche , fatigué du poids de son loisir ,
 Se permet de penser , & s'instruit sans rougir.
 Dans son obscurité , l'agriculteur paisible
 Ranime les travaux , & voit le bien possible.
 On sent le prix des Arts ; & ces Arts bienfaisans

Du bonheur général posent les fondemens.

Si du pouvoir des Rois ce bonheur est l'ouvrage ,

Quel est l'objet des vœux & des efforts du sage ?
 Il cherche les rapports du Trône avec les Lois ,
 Des Lois avec les Mœurs , du Peuple avec les Rois ;

Des antiques abus il parcourt le dédale ,
 Et des vrais Souverains révèle la Morale.

« Connoissez , leur dit-il , l'art du Législateur ;
 » Les talens , les vertus sont enfans de l'honneur ;
 » Plus fort dans un Etat que la crainte & les peines ,

»L'Honneur des Passions doit seul tenir les rênes.
 »Et si la Tyrannie a perdu ses secrets * ,
 »St l'homme est occupé de ses vrais intérêts ;
 »C'est à toi de régner, ô douce Bienfaisance ,
 »Qui du trône aux sujets remplissant la distance ;
 »Soumets à la vertu la volonté d'un Roi ,
 »Les Citoyens au Prince , & le Prince à la Loi.»

Ainsi, par son flambeau, la divine Uranie
 Eclaire le Pouvoir, les Arts & le Génie.
 Semblable à ces soleils, ces globes lumineux,
 Qu'un immortelle main a semés dans les cieus,
 Elle donne aux esprits la vie & la lumière ;
 Sa clarté se répand sur la nature entière.
 Souveraine des Arts, si le Chef d'un Etat
 Te doit la sûreté, la force & son éclat,
 Sous un Roi vraiment Roi tu rends le peuple li-
 bre.

Des divers intérêts maintenant l'équilibre,
 Tu produis cet accord & si rare & si doux
 Du pouvoir d'un seul homme & du bonheur de
 tous.

Oui ; s'il est des climats qu'habite la bassesse,
 Où la force a le droit d'opprimer la foiblesse ;
 Où l'affreux Despotisme, au cœur dur, à l'œil
 faux,

* Rien de si difficile à gouverner mal, & rien
 de si facile à gouverner bien, qu'un peuple qui
 pense. Encyclopédie, au mot *Honneur*.

**En s'opposant au bien , éternise les maux ;
Ah ! c'est que l'Ignorance , appuyant l'imposture ,
Cache les droits de l'homme & ceux de la nature.**

L'Ignorance pour l'homme est un malheur de plus.

**Comment des Nations réformer les abus ,
Comment les découvrir , si la raison captive
Pour le bien , pour le vrai , languit toujours oisive ?**

**Il faut que les mortels , de leurs fers dégagés ,
La balance à la main , pèsent leurs préjugés ;
Il faut qu'impunément l'homme sage raisonne ,
Et qu'à la Vérité le Genre humain pardonne*.
Quel spectacle offriroit un Peuple ami des Arts ,
Qui de la vérité soutiendrait les regards ;
Où les esprits , frappés d'une lumière égale ,
Résisteroient sans crainte à toute erreur fatale ?
Là , toujours le Génie , assuré de ses droits ,
Pour l'intérêt public élèveroit sa voix ;
Sur la Religion & sur les Lois fondée ,
La Morale jamais ne seroit dégradée ,
Ne prêteroit son voile au Crime audacieux ,**

* On feroit une longue histoire , dit M. de Fontenelle , des vérités qui ont été mal reçues chez les hommes , & des mauvais traitemens essuyés par les introducteurs de ces malheureuses étrangères.

Au sanglant Fanatisme , au Mensonge odieux.
 On verroit de l'Etat s'affermir l'édifice ,
 Contre les coups du Temps & contre l'Injustice.
 C'est ainsi que pour l'homme agit la Vérité.
 Mais lorsqu'elle est sans force & sans activité ;
 Quand les opinions, les mœurs & les usages
 L'obscurcissent toujours par de nouveaux nuages ,
 Au lieu de secourir les mortels malheureux ,
 Elle-même souvent a des dangers pour eux.
 Des sources du honneur s'augmentent le misères ,
 Les abus sont détruits par des abus contraires.
 L'invincible ascendant de la Prévention ,
 Le choc des intérêts qui heurtent la Raison ,
 Tout corrompt les talens ; tout flétrit les semences

Que , parmi les erreurs , ont jeté les Sciences.
 Du véritable honneur on brise les ressorts ;
 On est faux par système , on est vil sans remords.
 Indifférent à tout , le Citoyen s'isole ;
 Au bonheur personnel le bien commun s'immole ;
 Et le Sophisme encor prête au Vice effronté
 Les maximes du Sage & de l'Humanité !

O vous qui gémissiez sur les excès du vice ,
 Dont la fausse sagesse est esclave ou complice ;
 Vous qui, d'un vain savoir dédaignant les appas ,
 De la Vérité seule osez suivre les pas ;
 O Sages , puissiez-vous , en flétrissant le Crime ,
 Réveiller dans les cœurs le besoin de l'estime !

20 MERCURE DE FRANCE.

Pour servir les humains, puissiez-vous réunir
La gloire de penser & le pouvoir d'agir ;
Et des Arts, des Talens, dirigeant l'influence,
Faire mûrir les fruits de l'humaine Prudence !

LETTRE d'un Père laboureur à son fils parvenu.

Toi dont le vain orgueil dédaigne tes parens,
Et cause le malheur d'un père en cheveux blancs ;
Mon fils, entends ma voix. Depuis ta longue
absence,

Depuis que, dans l'éclat d'une injuste opulence,
Tu méconnois ton père au sein de la grandeur,
Ton image, mon fils, ne sort point de mon
cœur.

Je te révois toujours, dans mon humble chaus-
sière,

Recevant avec joie un baiser de ton père,
Il me souvient d'un tems à mon cœur précieux.
Je languissois, frappé d'un air contagieux.
Rien ne pouvoit du mal calmer la violence.
Les larmes de tes yeux couloient en abondance.
Levant les mains au Ciel dans ton affliction,
Tu demandois à Dieu ma prompte guérison.
Qu'il vive, disois-tu, ce bon père que j'aime.
Au sein de la douleur ma joie étoit extrême ;

D'être aimé tendrement je goûtois le bonheur ;
Et tes larmes , tes cris répondoient à mon cœur.

Pourquoi , dans nos hameaux , étouffant la nature ,

L'âge a-t'il corrompu ton ame simple & pure ?
A peine fleurissoit ton quinzième printems ;
Tu faisois un reproche à tes tristes parens ,
De consumer leurs jours dans un travail stérile ,
De vivre dans les champs & non pas à la ville.
Lorsque , pendant l'été , dépouillant nos guérets ,
Je revenois chargé des épis de Cérès ,
Ou que , sur nos côteaux , je cueillois , en automne ,

Les fruits délicieux de Bacchus , de Pomone :
Tu dédaignois , mon fils , mes rustiques travaux.
Tu méprisois les bois , les vergers , les hameaux.
Paris t'éblouissoit ; & sa magnificence
Te rendoit odieux le lieu de ta naissance.

Tu quittas ma chaumière. Un chagrin éternel
A dévoré ce cœur , hélas ! trop paternel.
De mon fils fugitif la douloureuse image
M'offroit les passions , les dangers de son âge,
Voyant l'abyme affreux qui s'ouvroit sur ses pas ,
« Je m'écriois : mon Dieu ! ne l'abandonne pas.
« Daigne , daigne guider sa jeunesse imprudente.
« Ce monde est plein d'écueils... J'en frémis
« d'épouvante... »

» Fais qu'il ne quitte point le sentier de l'hon-
 » neur. »

Chaque matin, mon fils, en proie à ma douleur,
 Sans consolation, sous mon toit solitaire,
 Je faisois au Seigneur cette ardente prière;
 Et, soit que le soleil éclairât l'Univers,
 Soit que la sombre nuit vînt obscurcir les airs,
 Désespéré, pleurant ton éternelle absence,
 Le tems ne calmoit point ma triste impatience;
 Et l'ennui, de mes jours consumant le flambeau,
 Précipitoit mes pas dans la nuit du tombeau.

Depuis quatorze hivers je séchois dans les lar-
 mes,

Quand j'apprends que l'objet de mes longues alar-
 mes,

Mon fils coule ses jours dans un riche palais,
 Et qu'un superbe rang couronne ses souhaits.

Quoi! sous la pourpre & l'or, oubliant ma cham-
 mière,

Ton cœur n'est point troublé du souvenir d'un
 père?

Enfant dénaturé, tu ne t'informes pas

Si ton ingratitude a caulé mon trépas!

Enflé d'un vain orgueil qu'inspire la fortune,

Tu veux anéantir ma mémoire importune!

Tu rougis d'être né d'un père laboureur!

Si l'honneur peut toucher ton insensible cœur,

Rougis plutôt, rougis d'un bien illégitime,

Le fruit de la bassesse, & peut-être du crime.
 Rougis de la splendeur d'un poste où tu te rends,
 Et la haine du peuple & le mépris des grands,
 Va, tremble que, malgré ta fortune éclatante,
 Un jour le sort cruel ne trompe ton attente.
 Tout change: L'Univers retentit des malheurs
 De ceux qu'on voit briller au faite des honneurs.
 Quand tu crois être heureux au sein de l'opu-
 lence,

Crains des rivaux jaloux que ta richesse offense.
 Habiles à te nuire, ils tramant des complots
 Pour ravir, dévorer le fruit de tes travaux.
 Crains sur-tout, crains du Ciel la vengeance équi-
 table.

Dieu va précipiter ta chute inévitable.
 Tes malheurs vont venger un père abandonné.
 D'un funeste revers ton cœur est consterné.
 Tu ne peux soutenir le poids de la disgrâce.
 Trahi, persécuté, dépouillé de ta place,
 De ton naufrage à peine emportant les débris,
 Odieux & chargé d'un éternel mépris,
 Tu viendras, t'éloignant par une fuite prompte,
 Dans un champ solitaire ensevelir ta honte;
 Et même, en ta douleur, furieux, égaré,
 Armer contre tes jours un bras désespéré.

Sors de l'enchantement. Reviens à la nature.
 Viens jouir d'un beau jour, des fleurs, de la ver-
 dure.

24 MERCURE DE FRANCE.

Brûlé des passions qui tourmentent ton cœur,
Dans le calme des bois viens goûter la fraîcheur.
Revois le doux rivage où le Ciel t'a fait naître,
Nos fertiles côtes, ma demeure champêtre.
Va, ne dédaigne point mon honorable état.
Crois-moi : le laboureur est heureux sans éclat ;
Et possède avec joie une honnête richesse
Qu'il doit à ses travaux & non à la bassesse.

Eh ! mon fils, puisse un père aux portes du tom-
beau,

Un père déchirer le funeste bandeau
Qui te cache les bords d'un affreux précipice,
Et l'opprobre éternel dont te couvre le vice !
Puisse ma voix, trouvant le chemin de ton cœur,
Resusciter en toi l'homme mort à l'honneur !

Par M. l'Abbé Poset, prof. au col. Max.

LE MALHEUR & LA VERTU.

LE père de Mélissa étoit fils d'un gentilhomme retiré dans ses terres, & qui jouissoit d'environ cinq cens livres sterling de rente. Le hasard, qui lui avoit donné un frère aîné & trois sœurs, lui avoit ôté l'espérance de la fortune. Il voulut s'en dédommager par la gloire.
Son

Son père l'avoit destiné au commerce & l'avoit placé chez un des plus riches négocians de Bristol ; mais le jeune homme, né avec une imagination vive & enflammée par la lecture de l'histoire & l'exemple des Héros qu'elle fait passer à l'immortalité, dédaigna de languir dans l'obscurité d'un comptoir. La richesse lui parut trop facile à acquérir : il la méprisa bientôt, & résolut de courir une carrière plus difficile & plus brillante. Il s'échappa de Bristol, & se fait soldat à la ville voisine, ne doutant point que ses vertus militaires ne le fissent monter un jour au rang qu'il vouloit mériter. On le fit passer à Londres avec d'autres recrues, & partir avec sa compagnie pour une garnison si éloignée de sa famille qu'il ne craignit plus qu'on eût pitié de lui, & qu'une amitié ridicule lui fermât le chemin de l'honneur.

Un de ses camarades le conduisit un jour dans la maison d'un Gentilhomme, où il avoit quelques particularités avec une jeune femme-de-chambre, & le fit entrer dans la cour. Ce gentilhomme, âgé d'environ soixante ans, avoit épousé, depuis deux ans, une seconde femme qui lui avoit apporté, pour tout bien, une

26 MERCURE DE FRANCE.

éducation très - distinguée. Il avoit plusieurs enfans de sa première épouse, morte depuis fort long-tems. Le plus jeune étoit une fille qui entroit dans sa dix-septième année. Elle étoit d'une taille avantageuse, & d'une figure très - agréable ; mais son père qui ne l'aimoit que par instinct, comme les animaux aiment leurs petits, avoit entièrement négligé de la faire instruire. Il croyoit ne pouvoir pas vivre sans elle, & aimoit mieux voir sa fille mal élevée chez lui, que de l'envoyer à Londres pour lui donner les connoissances nécessaires à son sexe, & convenables à sa naissance. La jeune Betti n'avoit d'autre occupation que de jouer avec les valets. Il s'étoit établi entr'eux une confiance réciproque, & elle ne se croyoit heureuse que dans la cuisine & la basse-cour.

La tendresse capricieuse de son père n'avoit jamais attiré la sienne, & elle s'aperçut sans regret que son second mariage la diminuoit. Sa belle-mère ne la contraignoit point ; elle observoit même avec une satisfaction secrète que Miss se déroboit à la société, & elle trouvoit plus aisé de cacher ses défauts que de les corriger.

Betti, à qui Claire, sa femme-de-chambre, avoit dit qu'elle attendoit son amant,

descendit secrètement l'escalier, & ne se fit point scrupule de jouer avec eux. Le soldat fut enchanté d'elle, & découvrit ou crut découvrir dans la simplicité de la nature quelques qualités que l'art n'auroit pas beaucoup de peine à développer. D'ailleurs tout ce qui avoit l'apparence d'une aventure, avoit pour lui des attraits, & l'espérance d'enlever une jeune Demoiselle, sous le simple habit de soldat, flattoit autant sa vanité qu'elle répondoit à son amour.

Il devint très-assidu, fit tous ses efforts pour plaire, & y réussit : la compagnie ayant eu ordre de se rendre à une autre garnison, Betti & Claire partirent un beau matin avec leurs galans, & se marièrent dans un village voisin.

Aussi-tôt que le vieux Gentilhomme fut informé de la fuite de sa fille, il fit faire des recherches avec tant de diligence & de soin, qu'il fut bientôt le chemin qu'elle avoit pris. Il monte à cheval, & la poursuit avec imprécation. Ce n'étoient point les émotions de la tendresse; c'étoient les transports de la rage. Il regardoit cette offense moins comme la désobéissance d'un enfant que comme la révolte d'une esclave. Il la joignit bien-

28 MERCURE DE FRANCE.

tôt, mais trop tard pour sa vengeance. Le mariage étoit consommé. Le soldat le lui apprit lui-même. Le père prodigua les expressions de la brutalité & de l'indignation, & jura qu'il ne pardonneroit jamais une faute qu'il auroit dû prévenir,

L'union de ces jeunes amans, en augmentant leur malheur, ne diminua point leur tendresse. Le régiment fut envoyé près du Roi Guillaume au siège de Namur. Le soldat, qui n'attendoit que les dangers, reçut cet ordre avec des transports de joie; il voyoit devant lui la gloire, & se croyoit aussi sûr d'y parvenir que s'il alloit prendre possession d'un trésor. Sa femme, grosse de quelques mois, ne voyant aucun moyen de subsister dans l'absence de son mari, demanda à le suivre, & en obtint la permission. Lorsqu'elle fut confondue avec la foule qui suivoit le camp, qu'elle se vit au milieu des débris du carnage parmi des malheureux qui nagent dans le sang, qui oublient la mort & la bravent en sa présence pour dépouiller ses victimes, & à qui l'horreur est aussi familière que la pitié est impossible, elle fut épouvantée de la licence des femmes & de la brutalité des hommes. Claire, sa femme de chambre, qui

avoit suivi son mari , étoit la seule qui pût la consoler , & la seule dont elle pût espérer les secours nécessaires.

Ce n'étoit pas assez de souffrir; il falloit vivre , & les besoins du corps ajoutoient encore aux souffrances de l'ame. Betti ayant entendu prononcer le nom d'un officier qu'elle se ressouvint d'avoir vu quelquefois dans la maison de son père , elle s'adretta à lui , se nomma , & lui demanda sa protection & la permission de prendre soin de ses équipages. Le Capitaine y consentit. Dès ce moment l'état de Betti fut moins affreux , & son esprit fut plus tranquille; mais elle ne put échapper au malheur. Elle vit son mari marcher le matin à une attaque , & le vit rapporter le soir couvert de blessures mortelles. Le lendemain on le mit dans un charriot avec une quantité d'autres blessés , pour le conduire à un hôpital éloigné de trois lieues. Comme la voiture étoit remplie , elle partit à pied , ne voulant pas se séparer de son mari dans un moment si funeste. Elle ne pouvoit aller aussi vite que lui , & elle arriva précisément pour le voir expirer sur ses genoux , & recueillir ses derniers soupirs. La fatigue & la douleur lui causèrent une révolution si

30 MERCURE DE FRANCE.

grande qu'elle accoucha quelques instans après, & ne vécut que pour donner la vie à Mélissa, qu'elle laissa dans l'état le plus déplorable, sans parens, sans amis, dans un pays étranger, & parmi des gens trop accoutumés à voir les souffrances pour les plaindre & les soulager. Sa tendresse étoit sans espoir, & cette idée seule lui rendit la mort terrible.

Parmi ceux que le hasard ou le malheur rendirent témoins de la naissance de Mélissa, il se trouva une jeune femme dont le mari venoit de périr dans le dernier combat, & qui avoit perdu depuis deux jours un enfant qu'elle nourrissoit de son lait. Cette femme, plutôt dans la crainte des inconvéniens qui pouvoient en résulter que par compassion pour l'orpheline, la prit dans son sein, & se crut autorisée à s'emparer de la dépouille de sa mère. Elle ne trouva dans ses poches que quelques pièces de monnoie, & le certificat de son mariage. Elle donna ce papier au capitaine, qui apprit avec compassion le sort de Betti, mit cette femme à sa place, & l'engagea à continuer ses soins à l'enfant qu'elle avoit sauvé. Après la guerre, il les emmena toutes deux en Angleterre, & garda la jeune femme à son service.

Il fit aussi-tôt un paquet de tout ce qui pouvoit concerner Mélissa , l'envoya à son grand-père avec la nourrice , & renferma le certificat du mariage de sa mère dans une lettre qui contenoit le récit de sa mort , & des moyens qui avoient conservé la vie à son enfant. Ceux qui nous ont été chers , par quelque offense qu'ils aient perdu leurs droits sur notre tendresse pendant leur vie , les reprennent toujours à leur mort. Le tombeau qui les met à couvert de notre ressentiment & rend la réconciliation impossible , nous ramene à des sentimens plus doux , & c'est alors que nous regardons comme une sévérité , ce que nous regardions comme une justice. Le Capitaine faisoit au grand-père de Mélissa , l'honneur de le juger comme les autres hommes ; il pensoit que la tendresse paternelle du vieillard se réveillerait à l'aspect de cet enfant ; que l'infortune de sa fille lui feroit oublier sa faute , & qu'il épargneroit cette seconde victime. Ces espérances étoient raisonnables ; mais cet inflexible gentilhomme ne l'étoit pas. Lorsqu'il fut informé par le biller que l'enfant qu'il tenoit dans ses bras étoit le sien qui réclamoit sa protection , il n'acheva pas sa lecture , acca-

32 MERCURE DE FRANCE.

bla la nourrice de menaces & d'insultes ; & les renvoya sans pitié. Un événement aussi extraordinaire est bientôt su dans une ville de province. Un oncle de Mélissa apprit cette nouvelle preuve de la brutalité de son père avec indignation. Il envoya aussi-tôt chercher l'enfant, & assura la nourrice que sa nièce seroit traitée chez lui comme sa fille. Il lui dit qu'il étoit aussi brouillé depuis long-tems avec son père pour des raisons particulières ; que sa fortune étoit médiocre, & qu'il avoit même été obligé de prendre à ferme une petite métairie qu'il tenoit d'un écuyer fort galant homme ; mais qu'il vivoit assez content sans enfans, & avec beaucoup d'économie.

Claire, femme de chambre de Betti, étoit revenue veuve dans son pays, & avoit prévenu tous ceux à qui elle avoit raconté les tourmens de sa maîtresse. Mélissa ajouta par les bonnes qualités qu'elle annonçoit, à l'intérêt que l'on prend à l'infortune. Bientôt même elle n'eut plus besoin d'avoir été malheureuse pour être aimée. On lui apprit successivement tout ce qu'elle devoit savoir. Les connoissances entroient dans son esprit aussi facilement que la reconnoissance

pénétrait dans son ame ; mais ses douleurs augmentèrent avec la triste faculté de les sentir ; elle n'avoit que onze ans lorsque sa tante mourut, & deux ans après elle perdit son oncle.

Funeste victime du sort, Mélissa se retrouvoit plongée dans un état d'autant plus malheureux qu'elle avoit entrevu le bonheur. Aussi affligée du passé, qu'inquiète de l'avenir, elle s'abandonnoit à son désespoir, lorsqu'elle vit entrer chez elle un homme envoyé par l'écuyer, instruit de la mort de ses parens. Cet homme généreux ne permit pas qu'une vie conservée par une espèce de miracle, fût exposée plus long tems aux misères qui l'avoient environnée. Il se détermina à la prendre chez lui, non pas comme sa domestique, mais comme une compagne pour sa fille, jeune personne accomplie & âgée d'environ quinze ans. Elle fut reçue par le père & la fille avec l'empressement d'une sensibilité généreuse. Ses larmes séchèrent, & il ne lui resta de son affliction que le tendre souvenir d'un oncle qu'elle regardoit comme son père. Elle eut alors le courage d'ouvrir une petite boîte qu'il lui avoit mise dans les mains avant de mourir : elle n'y trouva

que le certifiat du mariage de sa mère, renfermé dans la lettre du Capitaine, & un récit des événemens que son oncle avoit écrit lui-même. Cette longue histoire d'infortunes lui causoit des émotions si violentes, qu'elles l'auroient conduite à l'insensibilité, si la raison n'avoit pas été assez puissante pour les combattre.

Cependant Mélissa étoit chérie de toute la famille qui retourna quelques semaines après à Londres. Le bon écuyer la regardoit comme son enfant, & sa fille la regardoit comme sa sœur. On lui enseigna la musique & la danse; on la présenta dans la société, on l'habilla avec goût, & elle avoit toujours assez d'argent pour satisfaire les petites fantaisies de son sexe. Jamais dans la jeunesse la crainte du lendemain n'a altéré la jouissance du jour. Au contraire, la félicité présente est un gage de la félicité à venir. Mélissa étoit aussi contente que si elle devoit l'être toujours.

Elle étoit dans sa dix huitième année lorsque le fils unique de son bienfaiteur fut rappelé de l'université d'Oxford pour passer l'hiver à Londres. La personne, la conduite & les discours de Mélissa le charmèrent, comme cela devoit être.

Dès que l'on voit deux jeunes gens réunis, l'on s'attend toujours à voir l'amour en tiers avec eux. Si ces récits sont communs, c'est que les passions le sont aussi, & l'histoire de la nature ne peut pas être plus variée qu'elle. Le jeune homme employa tous les petits soins, les petits détours d'un premier amour, d'autant plus clairs qu'on prend plus de précaution pour les cacher. Mélissa, sans connoître l'amour, le devina à sa conduite; elle pouvoit en être flattée: elle n'en fut qu'affligée. Elle prévint que si ce sentiment étoit surpris par le père ou la sœur, la paix de la famille seroit troublée, & que la cause de cet orage en seroit peut-être aussi la victime. Elle affecta donc de prendre les attentions de ce jeune amant pour des politesses de complaisance, & imagina que ces précautions l'intimideroient & éloigneroient une déclaration dans les formes. Mais tout mortifié qu'il fut de voir Mélissa dédaigner un amour qu'elle avoit sans doute reconnu, il se détermina à lui parler dans des termes qui ne lui permettroient pas de conserver plus long-tems cette neutralité. Quoiqu'il respectât sa vertu, il craignoit trop son père pour songer à en faire son épouse, & il aimoit trop

ardemment Mélissa pour ne pas espérer d'en faire sa maîtresse. Mélissa tourna d'abord en plaisanterie son amour & ses protestations. Mais lorsqu'elle s'aperçut qu'il avoit dessein de la séduire, elle fondit en larmes & tomba évanouie. Il frémit à cet aspect, & son repentir fut égal à sa douleur. Tant de vertu ne fit qu'augmenter son estime. Ce n'étoit pas diminuer son amour. Il la prit dans ses bras, & lui offrit sa main pour réparer son outrage. Mais la vertu n'avoit pas permis à Mélissa d'être la maîtresse de son amant. La reconnoissance ne lui permit pas de devenir sa femme. Elle le pria même de ne la presser jamais de violer ce qu'elle se devoit à elle-même & à son bienfaiteur, & lui dit que cette résolution étoit aussi inébranlable qu'elle étoit juste.

Il fallut donc vaincre les desirs de l'amour dont l'ardeur s'accroît par sa délicatesse. Telle étoit la situation des deux amans. Un matin il tenoit sa main dans celle de Mélissa. Il lui parloit avec la plus vive tendresse, & elle le regardoit avec une espèce de satisfaction timide, & l'écoutoit avec une attention que son cœur condamnoit. Dans ce tendre moment où l'on n'est occupé que de ce qu'on aime,

le père s'approche, entend son fils lui faire des propositions de mariage, & se retire sans être apperçu.

Il étoit loin de penser qu'une fille, dans la situation de Mélissa, pût rejeter une telle proposition, & s'imaginoit que les femmes se croient vertueuses quand elles n'ont point accordé la dernière faveur, & n'appliquent le véritable honneur qu'à l'honneur du devoir. Il prit ses mesures d'après ces idées. C'étoit le tems où il avoit coutume de se retirer à sa terre. Il donna ordre que tout fût disposé pour le lendemain, & que la voiture fût prête à six heures du matin. Ses enfans furent un peu surpris de cette retraite subite; mais quoique le père fût naturellement bon, il gouvernoit sa maison avec autorité, & s'ils s'apperçurent que quelque chose l'avoit offensé, ils n'osèrent pas lui demander, ni même soupçonner la cause de son humeur. Mélissa fit ses paquets à l'ordinaire. Le lendemain, le père fit monter dans sa voiture sa fille & son fils, & fit entrer Mélissa dans son cabinet. Là il lui dit en peu de mots, mais avec beaucoup d'aigreur, qu'elle avoit formé le dessein d'épouser son fils, sans son consentement; que cet excès d'ingratitude le forçoit à lui

38 MERCURE DE FRANCE.

reprocher les bontés dont il l'avoit comblée. En même tems il lui mit dans la main un billet de cinquante livres sterlings, & lui ordonna de sortir de chez lui avant huit jours. Mélissa fut trop accablée de ce coup pour répondre. Le père monta précipitamment en voiture & partit sur le champ.

Telle étoit Mélissa pour une troisième fois, & plus malheureuse que jamais : elle avoit plus de secours qu'à la mort de son oncle, mais aussi elle avoit plus de dangers à craindre. Ceux qui sont accoutumés à dormir sur les oreillers du bonheur & du plaisir, résistent rarement aux attrait du vice qui présente toujours l'abondance & le bien-être, quand la vertu n'offre qu'un grabat, des repas succincts, des haillons & un travail continuel.

Mélissa, lorsqu'elle fut revenue de l'accablement où l'avoit jetée ce passage subit d'une fortune à l'autre, se détermina à ne point accepter les bontés d'un homme qui l'en croyoit indigne; elle ne voulut même pas se justifier, parce qu'elle étoit trop intéressée pour qu'on la crût sincère, & que d'ailleurs cet état précaire n'étoit qu'un esclavage brillant qui dépendoit toujours du caprice d'un moment.

Elle ne savoit comment subsister un seul jour , lorsqu'elle renvoya le billet & sortit de la maison. Elle enveloppa ce billet & l'adressa à la maison de campagne , le fit porter à la porte par une servante que l'on avoit laissée pour prendre soin de la maison. Quand cette servante fut de retour , elle lui apprit tout ce qui s'étoit passé , & lui demanda conseil. Cette femme , après quelques momens de surprise & de douleur , lui dit qu'elle avoit une sœur qui travailloit en modes dans sa chambre ; qu'elle avoit souvent plus d'ouvrage qu'elle n'en pouvoit faire , & qu'elle seroit enchantée de la recevoir jusqu'à des momens plus heureux. Mélissa écouta cette proposition comme une voix du Ciel , embrassa cette femme & se hâta de partir avec elle. Mélissa fut reçue très-honnêtement ; il fut convenu qu'elle travailleroit pour son logement & pour sa nourriture ; car elle ne voulut jamais accepter comme un don ce qu'elle pouvoit recevoir comme un paiement.

Un jour on apporta chez elle une garniture de dentelle enveloppée dans une gazette. On serra la garniture , & la gazette fut jetée indifféremment dans la chambre. Mélissa l'a prit ; mais voyant

qu'elle étoit publique depuis quinze jours, elle alloit la jeter au feu, lorsque son œil tomba sur le nom de son père; elle la reprend aussi tôt avec la plus grande émotion, & lit un avertissement dans lequel son père, que l'on disoit avoir quitté sa famille depuis près de dix-neuf ans pour entrer dans le service, étoit averti de s'adresser à une personne qui l'informerait de choses fort intéressantes pour lui. Mélissa courut, & apprit que le frère aîné de son père étoit mort depuis peu sans s'être marié; qu'il possédoit quinze cent livres sterlings de rente, dont cinq cent lui venoient de son père, & mille avoient été laissées par un oncle; qu'au défaut d'enfant mâle, les sœurs avoient hérité de ces quinze cent livres, mais qu'une maîtresse de ce frère, qui avoit à se plaindre de leur mépris, avoit appris qu'il y avoit un frère cadet absent, & que dans la vivacité de son ressentiment, elle avoit rendu cet avertissement public.

Mélissa eut trop d'idées à la fois pour s'arrêter à une seule. Enfin après autant de résolutions que de projets, elle songea que le capitaine qui l'avoit fait porter en Angleterre pourroit lui donner plus de secours que tout autre; elle fit des recher-

ches pour savoir sa demeure, & s'y fit conduire aussi-tôt. Elle lui dit qu'elle étoit la personne que sa pitié avoit sauvée dans son enfance, & elle lui fit voir la lettre & le certificat qu'elle renfermoit; que par la mort du frère aîné de son père, dont elle n'avoit jamais connu la famille, elle devenoit héritière d'un bien considérable; mais qu'elle ne savoit comment constater son droit, & à qui confier la poursuite d'une affaire où elle auroit à combattre les richesses & la protection. Le Capitaine la reçut avec la politesse particulière à son état, il la félicita sur un événement aussi heureux qu'inattendu, & sans se vanter d'une générosité d'ostentation & lui tirer l'aveu de son indigence, il lui donna une lettre pour son avocat, & lui dit qu'elle pouvoit s'adresser à lui avec confiance, & lui faire le récit de son histoire. Je ne doute point du succès, ajouta-t'il. Je serai toujours prêt à témoigner ce que je fais, & la femme qui étoit présente à votre naissance, & qui demeure encore chez moi, pourra vous rendre service dans cette occasion.

Mélissa se retira pleine de reconnoissance & d'espoir. L'Avocat du Capitaine poursuivit cette affaire avec tant de cha-

42 MERCURE DE FRANCE.

leur & de promptitude , qu'en peu de mois elle fut mise en possession de son bien. Son premier soin fut d'aller remercier le Capitaine , auquel elle étoit redevable de la vie & de la fortune. Elle prit un beau logement , & ne songea plus qu'à justifier sa conduite aux yeux de l'écuyer, dont elle se rappeloit les bienfaits & dont elle avoit oublié l'injustice. Dans ce dessein elle monta dans un carrosse attelé de six chevaux , & suivi de plusieurs domestiques en livrée , & partit pour la maison de campagne où il étoit. Elle s'arrêta pour coucher à un village éloigné d'environ six milles. Le lendemain , de grand matin , elle se rendit au château. Elle vit avec plaisir le trouble & la curiosité qu'excitent dans une maison l'arrivée imprévue d'une personne de distinction. Elle apperçut le frère & la sœur qui regardoient à travers la croisée , pour tâcher de reconnoître la livrée. Elle jouissoit de l'empressement avec lequel on alloit recevoir cette même Mélissa , chassée quelques mois auparavant avec mépris.

On la pria d'entrer dans l'appartement le plus honnête. L'écuyer s'habilla pour la recevoir ; elle se cacha le visage pour n'être pas trop tôt reconnue , descendit

de voiture & développa un riche déshabillé qui répondoit à l'élégance de sa suite. Sitôt qu'elle vit son ancien ami, elle se découvrit, & avant qu'il eût repris sa présence d'esprit, elle lui parla en ces termes : « Vous voyez devant vous, Mon-
» sieur, une orpheline qui a les plus gran-
» des obligations à votre bonté, & qui a
» été également humiliée par vos soup-
» çons & votre injustice. Lorsque je re-
» nois tout de votre libéralité, je n'ai
» point voulu vous assurer de mon inno-
» cence, parce que j'aurois pu être soup-
» çonnée de fausseté. Mais je vous en
» assure actuellement que je suis en pos-
» session du bien de mes parens, parce
» je ne puis souffrir d'être soupçonnée
» d'ingratitude. Il est vrai que votre fils
» m'a proposé de l'épouser, mais il est
» vrai aussi que je l'ai refusé, & que je ne
» voulois pas tromper vos espérances &
» trahir votre amitié. » La confusion du
vieillard augmentoit à chaque mot. Il excusoit ses soupçons maladroitement, il hésitoit, gardoit le silence, comme s'il eût douté de ce qu'il voyoit, & l'instant d'après il se répandoit en compliment sur sa bonne fortune, & s'arrêtoit encore au milieu de son discours.

44 MERCURE DE FRANCE.

Mélissa s'aperçut de ses doutes, & en sentit la raison : elle se préparoit à lui faire un récit plus détaillé ; mais Mifs, qui avoit appris par les domestiques que la personne qui étoit avec son père étoit Mélissa, & qu'elle avoit acquis de grands biens par la mort d'un oncle, ne put pas retenir plus long-tems son impatience ; elle entra avec précipitation, & se jeta dans les bras de Mélissa avec des transports qui ne sont sentis que par l'amitié, & qui ne s'expriment que par des pleurs. Quand ce silence éloquent fut fini, tous les doutes furent bientôt levés, & la réconciliation fut réciproque & sincère. Le père lui donna la main, & la présenta à son fils, en leur demandant obligeamment excuse de sa conduite envers eux.

On ne laissa point partir Mélissa, qui, quelque tems après, devint la fille de son ami, & pendant plusieurs années jouit du bonheur qui est la récompense de la vertu. Elle eut plusieurs enfans ; mais aucun ne lui survécut, & Mélissa, après avoir perdu son mari, se retira dans ses terres où elle fut aimée pendant sa vie, & regrettée après sa mort.

*COUPLETS sur les Entrées de nos
Princesses dans Paris.*

AIR: *Ah! il n'est point de fête, &c.*

DANS un cortège de Reine
Oui, trois Grâces tour-à-tour,
Sur les rives de la Seine
Ont joui de notre amour;
Vers ces Dées nouvelles
Les cœurs voloient par millions;
C'est qu'on voyoit en elles
Le bonheur des Bourbons,

Notre charmante Dauphine
D'abord se rend à nos vœux;
Sa beauté piquante & fine
Enchante & fixe les yeux;
A l'aspect de cette belle
Le François perd la raison.
Ah! c'est qu'il voit en elle
L'épouse d'un Bourbon.

Les jeux amènent ensuite
Une Elève de Pallas;
A l'adorer tout invite
Et l'on ne s'en défend pas.

46 **MERCURE DE FRANCE.**

Pour cette noble pucelle
On fait nouveau carillon :
Ah ! c'est qu'on voit en elle
La fille d'un Bourbon.

Enfin l'aimable Provence
Vient aussi nous visiter ;
Pour jouir de sa présence
L'on risque de s'étouffer.
De ce fou, mais tendre zèle,
Vous devinez la raison,
C'est qu'on retrouve en elle
La mère d'un Bourbon.

Dans Paris, dans les provinces
Ce sont mêmes sentimens.
Oui, la France, pour les Princes,
A les transports des amans.
A les aimer tout engagé,
Ils ont tous le cœur si bon !
L'on iroit à la nage
Pour mieux voir un Bourbon.

Par Mlle Cossou de la Cressonniers.

ROMANCE GRECQUE.

AIR : la Fanfare , à Paris , tout est à la grecque.

QUAND, laissant la cité voisine,
 Nous venons vivre en ce hameau,
 Tous les matins la jeune Erine
 Nous apporte œufs frais, lait nouveau.
 Epris de sa beauté naissante,
 Zaphiri la suivoit un jour;
 Et du berger la voix touchante
 Lui peignoit ainsi son amour :

« Fleur de sagesse, ô ma lumière !
 « Plaisir des yeux, écoute-moi ;
 « Je suis pauvre, mais, ma bergère,
 « Mon cœur ne veut rien que pour toi.
 « Je voudrois avoir en partage
 « Ce troupeau pour te le donner,
 « Et me voir le Roi du village
 « Pour l'honneur de te couronner. »

Erine, à ces vœux qu'il expose,
 Rougit & fuit d'un pas léger ;
 Mais de son sein tombe une rose
 Pour récompenser le berger.
 Me voilà, dit-il, par ce gage
 Qui vient embellir mon chapeau,

Plus fier que le Roi du village,
Que le maître de mon troupeau.

Par la même.

*COUPLETS au Marchand du Petit
Dunkerque, * sur le bonheur qu'il a eu
de voir Madame LA DAUPHINE
chez lui.*

AIR : Fanfare de St Cloud.

MARCHAND du Petit Dunkerque,
Tu primes sur tes voisins :
L'heureux vainqueur de Stinkerque
Eût envié tes destins.
La Fortune te rend maître
De mille effets précieux,
Et puis elle vient te mettre
En commerce avec les Dieux.

Pour charmer notre DAUPHINE,
Chez toi l'on voit réunis
Et d'Angleterre & de Chine
Les bijoux les mieux finis :
Mais le jour que cette Belle

* Magasin de bijouterie sur le quai de Conti.

Vint

Vint en choisir de sa main ,
 Non, rien de si rare qu'Elle
 N'étoit dans ton Magasin.

De cette époque brillante
 Tu peux bien t'enorgueillir,
 Et d'une voix triomphante
 Chanter ainsi ton plaisir :

« Pour un mortel ordinaire

» Quels momens délicieux !...

» Hélas ! sans quitter la Terre,

» Je me suis vu dans les Cieux !

*A Monseigneur le Comte de Provence, &
 à Madame la Comtesse de Provence,
 sur leur entrée à Paris.*

ENTRE la France & la Savoie
 Il n'est donc plus de Mont Cenis !
 Vous vous plaisez parmi les Lys,
 Et votre auguste Sœur va combler notre joie.
 Princesse, vous entrez dans nos murs embellis,
 Où votre Epoux, cher à la France,
 Règne avec vous sur les esprits
 Par le charme de sa présence.
 D'illustres Conquérans jadis,
 Dans Babylone ou dans Byssance,

II. Vol.

C

50 **MERCURE DE FRANCE.**

Entroient victorieux , mais d'esclaves suivis ;
Ils voyoient autour d'eux la gloire ,
Mais ils n'y voyoient point les cœurs.
Couple heureux , je vous vois sur vos chars vic-
torieux ;
Vous êtes adorés : voilà les vrais honneurs.

Par M. de Bourette.

*A Monseigneur le Comte de Provence ,
sur l'Ordre de St Lazare.*

LA jeunesse toujours sied bien
A la tête d'un Ordre illustre ,
Et vos grâces , votre maintien
Lui donnent cent fois plus de lustre
Que la gravité d'un Doyen.

Par la même.



*Imitation de la première Elégie de
Tibule ; par M. de la Harpe.*

Q'UN autre , poursuivant la gloire & la fortune ,

Troublé d'une crainte importune ,
Empoisonne sa vie & perde son sommeil ;
Que, dévouant à Mars sa pénible carrière ,
La trompette sinistre & le cri de la guerre
Retentissent à son réveil ;

Pour moi , qui des grandeurs n'ai point l'ame
frappée ,

Puissé-je , sans rien craindre & sans rien envier ,
Cacher tranquillement près d'un humble foyer
Ma pauvreté désoccupée !

Que, souriant à mes loisirs ;
Toujours la flatteuse Espérance
M'offre dans le lointain la champêtre Abondance
Ornant l'étroit enclos qui borne mes desirs.

Que des biens que j'attends l'agréable promesse
Suffise à mes amusemens ;

Je soignerai ma vigne & mes arbres naissans :
Armé de l'aiguillon , de mes bœufs indolens
J'irai gourmander la paresse.

Qu'avec plaisir souvent j'emporte dans mon sein
L'agneau s'égarant sur la rive ,

C ij

52 MERCURE DE FRANCE.

Le chevreau qu'en courant sa mère inattentive
A délaissé sur le chemin !

J'offrirai de mes biens les rustiques prémices
Au dieu de la vendange , au dieu du laboureur.
Divinités des champs qui l'êtes du bonheur ,
Vous recevez toujours mes premiers sacrifices.

J'épanche le lait pur en l'honneur de Palès,
Je présente des fruits sur l'autel de Pomone ,
Et des épis que je moissonne

J'assemble & forme une couronne
Que ma main va suspendre au temple de Cérès.
Vous , jadis les gardiens d'un plus ample héritage ,

Avant que des destins j'eusse éprouvé l'outrage ,
Mais de ma pauvreté devenus protecteurs ,
O Pénates consolateurs !

Jadis le sang d'une genisse
Vous payoit le tribut de mon nombreux troupeau ;
Aujourd'hui le sang d'un agneau
Est mon plus riche sacrifice ,

Vous l'aurez cet agneau , le plus beau de mes
dons.

Vous verrez du hameau la folâtre jeunesse ,
Au tour de la victime exprimant l'allégresse ,
Demander en chantant des vins & des moissons,
Ah ! prêtez à leurs chants une oreille facile ,
Et ne dédaignez pas notre simplicité.

Le premier vase aux dieux autrefois présenté
Fut pétri d'une simple argile.

Je n'ai point regretté les biens de mes ayeux,
 Content de mon champêtre asyle,
 Content de reposer sur la couche tranquille,
 Où le sommeil ferme mes yeux.
 O qu'il est doux, lorsque la pluie
 A petit bruit tombe des Cieux,
 De céder à l'attrait d'un sommeil gracieux !
 Qu'il est plus doux encor, la nuit, près de Délie ;
 De se sentir pressé dans ses bras amoureux,
 Et d'entendre mugir l'Aquilon en furie !
 Ce sont-là les plaisirs que je demande aux dieux :
 Qu'il soit riche, celui que des travaux sans nombre
 Ont comblé de trésors si chèrement payés ;
 Je suis pauvre, & je vais chercher le frais à l'om-
 bre,
 Assis près d'un ruisseau qui murmure à mes pieds.
 Ah ! pérille tout l'or de la superbe Asie,
 Si, pour l'aller ravir, il faut quitter Délie ;
 S'il faut lui coûter quelques pleurs...
 Que Messala prétende aux lauriers des vain-
 queurs,
 Et que des ennemis les dépouilles brillantes,
 Ornent de son palais les portes triomphantes.
 Moi, je suis dans les fers d'une jeune Beauté ;
 Je vis sous les loix de Délie.
 Pourvu que je te voie, ô maîtresse chérie !
 Je renonce à la gloire, à la postérité.
 Il n'est point d'honneurs que j'envie ;
 Rien ne vaut mon obscurité.

54 MERCURE DE FRANCE.

Oui, j'irais avec toi, sur un mont solitaire ;
Conduire un troupeau sur mes pas.

Je consens à n'avoir d'autre lit que la terre,
Pourvu que tu sois dans mes bras.

Eh ! d'un lit somptueux l'éclatante parure
N'en écarte pas les ennuis.

La pourpre & le duvet, les eaux & leur murmure
Ne font pas la douceur des nuits.

Qu'importe à nos desirs la couche la plus belle,
Lorsqu'on y veille dans les pleurs,

Lorsqu'on appelle en vain la maîtresse infidelle
Qui porte ses amours ailleurs ?

Hélas ! sans les amours comment souffrir la vie ?
Quel cœur, quel cœur d'airain, ô ma chère

Délie !

Goûtant le bonheur d'être à toi,
Pourrait te préférer une gloire frivole ?

Les triomphes du Capitole
Valent-t'ils un regard que tu jettes sur moi ?

Ah ! que ma paupière mourante
Se tourne encor vers toi dans mon dernier mo-
ment ;

Que par un dernier mouvement
Je presse encor tes mains de ma main défaillante.
Tu pleureras sans doute auprès de mon bûcher.

Tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Répandront sur moi quelques larmes ;
Tu n'as pas un cœur de rocher.

Tu pleureras Délie, & l'amant jeune & tendre,

Et l'amante, objet de ses vœux,

Te verront honorer ma cendre,

Et s'en retourneront les larmes dans les yeux.

Mais garde d'outrager ta belle chevelure,

Ni de meurtrir ton front de ton bras irrité.

Aux mânes d'un amant c'est faire trop d'injure

Que d'attenter à ta beauté.

Hâtons-nous, dérobons à la Parque inflexible

Le moment de jouir, d'aimer & d'être heureux.

Le Temps entraîne tout dans sa course insensible.

La Mort viendra bientôt de son voile terrible

Couvrir nos amours & nos jeux.

Le Temps n'épargne point les amans & les belles,

Et l'amour ne sied pas au déclin de nos ans.

Il ne repose point ses inconstantes aîles

Sur une tête à cheveux blancs.

Je suis encore à lui; je vis sous sa puissance;

Content du peu qui m'est resté,

Je coule en paix mes jours sans chercher l'opu-
lence,

Et sans craindre la pauvreté.

 HISTOIRE NATURELLE, * N^o. 1.

POUR bien voir la nature, pour sentir ce qu'elle a d'admirable, il faut vivre un peu loin du monde, il faut être seul avec elle, c'est à-dire, n'être distrait par rien qui lui soit étranger. Il faut habiter la campagne, y partager doucement sa vie entre des travaux & des amusemens utiles, & la paisible société d'une famille & de quelques amis; voilà quel est mon état, voilà d'où je pars, de quel point de vûe jè contemple la nature. Je souhaiterois avoir le don de communiquer à mes lecteurs le délicieux enthousiasme qu'elle m'inspire.

On peut regarder l'Univers visible comme un tout, & même comme un seul corps, être composé de deux élémens, la matière vivante & la matière morte. Les diverses combinaisons de ces deux matières produisent tous les corps

* Nous donnerons successivement plusieurs autres discours du même auteur.

possibles , & tous ne sont par conséquent que des individus qui appartiennent à l'espèce commune. La matière vivante est divisée en une infinité de parties presque insensibles , mais très mobiles , très actives que nous nommerons particules ou molécules organiques. Ces particules s'introduisent sans cesse entre les petits corps de différentes figures , de l'assemblage des quels est formée la masse de matière morte.

En admettant ce système , qui paroît d'accord avec ce que nous appercevons du changement continuel de tous les êtres visibles , nous pouvons nous représenter les trois règnes ou familles de la nature , sous l'emblème d'une pyramide dont la base sont les minéraux ; le milieu les végétaux ; & la pointe , les animaux. Ces derniers ont reçu du Créateur l'esprit de vie qui a passé , mais toujours en diminuant , aux végétaux , & jusqu'aux minéraux mêmes.

L'Auteur de la nature a tellement organisé & construit les individus des trois règnes , que les animaux peuvent recevoir beaucoup de molécules orga-

C.v

58 MERCURE DE FRANCE.

riques imprégnés de cet esprit de vie, que les végétaux n'en peuvent recevoir qu'une petite quantité, & les minéraux presque point.

Remontons au grand œuvre de la création : osons y porter des regards respectueux, mais hardis ; ne craignons point de vouloir pénétrer dans le sein de la Divinité, soyons des enfans pleins d'amour & de reconnoissance qui veulent approcher de leur Père, & que sa tendresse y invite.

Dieu est la sagesse, la toute-puissance, l'ordre. Comme sagesse, le plan ou modèle intérieur de ce qu'il devoit produire, a dû être le plus simple possible ; la sagesse évite la complication, la pluralité des causes & des effets. Comme toute-puissance, il a dû exécuter ses œuvres de la manière la plus simple possible ; on ne multiplie pas les instrumens quand on peut tout faire avec un seul : comme ordre, il a dû mettre entr'elles la liaison & les rapports les plus simples, les plus aisés à entretenir & à perpétuer. S'il ne l'avoit pas fait, il auroit manqué de sagesse ou de puissance. " Les pro-

» ductions diverses de la nature, dit
 » *Monsieur Bonnet*, ne sont pas différens
 » traits du même dessin : elles ne sont
 » que différens points d'un trait unique,
 » qui, par ses circonvolutions infiniment
 » variées, trace aux yeux du *Chérubin*
 » étonné les formes, les proportions &
 » l'enchaînement de tous les êtres ter-
 » restres. Ce trait unique crayonne tous
 » les mondes ; le Chérubin lui-même
 » n'en est qu'un point, & la main
 » adorable qui traça ce trait, possède
 » seule la manière de le décrire ». *

Il résulte des principes que nous
 venons d'établir, que tous les êtres doi-
 vent avoir entr'eux une ressemblance
 générale, qui annonce l'unité de
 dessein & d'action, & qu'ils doivent
 en même-tems être variés à l'infini
 dans les formes, parce que la sagesse
 & la toute-puissance doivent être tout
 à la fois très simples, très abondantes
 & très magnifiques dans leurs œuvres.
 Il résulte encore de ces mêmes prin-
 cipes, qu'il faut que la liaison & les
 rapports faciles qui sont entre tous les
 êtres, fassent de leur ensemble, c'est-

* *Contemplation de la Nature*, VIII^e. part.
 chap. XVII.

68 MERCURE DE FRANCE.

à-dire, de l'Univers entier, une chaîne immense toujours en mouvement, mais dont les chaînons ne se mêlent & ne se croisent jamais. Voilà le chef-d'œuvre de l'ordre, voilà ce qui produit l'harmonie de l'Univers.

Par une suite de l'auguste & invariable simplicité qui a présidé à la création, il faut que chaque être en particulier soit formé, combiné à peu près de la même manière que l'ensemble des êtres : aussi voyons-nous que les loix de l'action & de la réaction, de l'équilibre, des forces motrices &c. s'observent invariablement entre les moindres parties de chaque être, comme entre les vastes globes qui sont les membres du corps illimité, infini, * que nous appelons l'Univers : de-là vient que chacun des individus des trois règnes, réunit en soi plus ou moins distinctement, l'inertie des minéraux, l'action très lente des végétaux & l'action

* L'infini est en Dieu seul, & n'existe pas ailleurs ; mais c'est un mot fait pour soulager la foiblesse de notre esprit & de notre imagination, qui, dirigés par l'amour propre, se persuadent que les choses dont ils ne peuvent appercevoir les deux extrémités, n'ont en effet ni commencement ni fin.

vive des animaux ; il les réunit même pour l'ordinaire , à peu-près dans l'ordre de la pyramide allégorique dont j'ai parlé ci-dessus. En effet , le mouvement même le plus facile , le plus prompt , des pieds des animaux & de leurs autres parties , en montant vers la tête , est à celui des nerfs , dont l'origine est dans le cerveau , ce que les régnes minéral & végétal , sont au régime animal. Les traînantes & humides bifurcations des racines des plantes , ont aussi à peu-près les mêmes rapports avec l'agréable & légère mobilité des rameaux de leurs sommets. En considérant ensemble tous les minéraux toute la matière brute , qui ne fait qu'une seule masse , qu'une croue épaisse , nous reconnoîtrons encore qu'en égard à la variété , au mouvement , à l'action , au changement continuel des formes , la surface de la terre est à son centre , ce que les animaux sont aux minéraux Voulez-vous vous en assurer par vos yeux ? Entrez dans les profondes cavernes de la terre , descendez dans ses abymes ; il n'y règne que ténèbres & repos , tout y est mort ; si le silence y est quelquefois interrompu , c'est par

62 MERCURE DE FRANCE.

le bruit épouvantable des torrens d'eau & de feu ; si quelquefois les ténèbres y sont éclairées un instant , c'est par la lueur passagère du bitume enflammé ; si dans ces cavernes , dans ces abymes vous rencontrez un être vivant , c'est presque toujours quelque monstre informe , hideux , rampant , qui y est né , si je l'ose dire , à l'insu de la nature. Vous y trouverez quelquefois , il est vrai , des grottes d'une étendue immense , dont la voûte hardie , incrustée de congellations , semble être un ciel de diamans porté sur des pilliers d'or ; (matières brillantes & stériles , qui n'étoient destinées qu'à soutenir la terre & non pas à l'orner.) Vous trouverez ailleurs des bancs de pierre & de craie , souvent interceptés par des rochers ; débris affreux de la structure primitive de notre globe ; tout cela jeté au hazard & formant un spectacle pompeux , que son irrégularité même rend encore plus magnifique mais aussi tout cela visible seulement à la pâle lumière d'un flambeau ou des feux souterrains ; mais aussi par-tout la nuit , par-tout une sombre horreur , un foid léthargique Remontez vers la surface

OCTOBRE. 1773. 63

de la terre, tout commence à s'éclairer
& à s'embellir à mesure qu'on en ap-
proche, & vous voyez enfin son sein
couvert de productions charmantes,
animées & variées à l'infini.

LE SENTIMENT,

Ode anacréontique.

UN doux transport ravit mon ame :
Je cède au plaisir qu'il répand ;
Son feu me pénètre & m'enflamme ,
Je vais peindre le sentiment.
Amour ! seconde mon délire ;
Ton carquois seul sera ma lyre ;
Prête-moi ton feu séducteur :
Loin de moi , Nymphes du Permesse ,
Ma voix , pour chanter la tendresse ,
Ne veut puiser que dans mon cœur.

Libertin ! dont l'ame légère ,
Profane par de faux dehors
Les autels du Dieu de Cythère ;
Ferme l'oreille à mes accords :
Rougissant de rester fidèle ,
Par une conquête nouvelle ,
Chaque jour émousse tes sens ;
Nage dans le sein de l'ivresse ;

64 MERCURE DE FRANCE.

On voit , malgré ton alégresse ,
Que tes plaisirs font tes tourmens.

Du voile saint de la tendresse ,
Couvre ta lâche vanité ,
Par une amorce enchanteresse ,
Attaque la tendre beauté :
La perte de son innocence ,
Orne le char de ta puissance ,
Et fait ton triomphe du jour :
Fier & glorieux de son crime ,
Ton cœur méprise la victime
Qui se sacrifie à l'amour.

Mais parle , réponds-moi sans feinte :
De tes crimes quel est le prix ? ..
Sur ton front la joie est empreinte ,
Quand tu n'as pour toi que mépris :
Ton cœur que l'habitude entraîne ,
Pour trouver un plaisir sans peine ,
En vain fait de puissans efforts ;
Par un sort commun & funeste ,
De tes plaisirs il ne te reste
Que tes erreurs & tes remords.

Est-ce bien l'amour qui vous guide ,
Cœurs corrompus , hommes pervers ?
Non , les temples du dieu du Gnide
Ne vous furent jamais ouverts.
Parmi les rochers d'Amathonte ,

Cachez à jamais votre honte,
 Ou sur les bords de Sibaris.
 Au sein d'une volupté pure,
 Je suis la loi de la nature,
 Sans craindre ses honteux mépris.

Mais vous que la pure innocence
 Conserve encore sous ses loix,
 Tremblez ! sur les jeux de l'enfance,
 L'erreur peut établir ses droits.
 Si l'amour agite votre ame,
 Ne bravez point sa douce flamme,
 Craignez l'amour, sans l'éviter.
 A la fois aimable & terrible,
 Il rit au cœur pur & sensible ;
 Le cœur faux peut seul l'irriter.

Damon, à l'aspect de Florise,
 Epreuve un tendre mouvement ;
 Est-ce l'amour ou la surprise
 Qui cause son ravissement ?
 Florise est jeune, fraîche, belle ;
 Dès ce jour il ne voit plus qu'elle,
 Il ne voit plus que ses appas :
 Damon voit Florise, l'admire,
 Croit adorer ce qu'il desire,
 Desire ce qu'il n'aime pas.

La Beauté, vive & séduisante,
 Fausse image de la Vertu,

66 MERCURE DE FRANCE.

Sous une candeur apparente,
Souvent cache un cœur corrompu :
La rose part, l'épine reste,
Ce qu'on aimoit, on le déteste,
Le regret vient, le plaisir fuit. . . .
Je préfère une ame fidelle,
Toujours sensible, toujours belle,
A la beauté qui se flétrit.

Le jeune Atis, près de Thémire,
Lui peint ses tendres sentimens ;
Elle se trouble, elle soupire,
A peine Thémire a quinze ans.
Dans le transport qui la dévore,
Croyant trouver ce qu'elle ignore,
Elle paye Atis de retour.
Ses sens ont trompé la jeunesse ;
Elle se donne par foiblesse,
Elle succombe sans amour.

De Damis, encor dans l'enfance ;
L'antique Aminte suit les pas ;
Par le faux jour de l'indécence,
Elle rajeunit ses appas.
Curieux, & flatté de plaire,
Damis craint d'être téméraire ;
Il n'apperçoit pas son bonheur :
Mais Aminte, moins scrupuleuse,
Par sa démarche ingénieuse,
A bientôt corrompu son cœur.

Ainsi, souvent sans méfiance,
 Aux doux attraits d'un faux plaisir,
 Par une trompeuse apparence,
 Notre cœur se laisse éblouir ;
 Quel est le mortel sur la terre,
 Qui des feux du dieu de Cythère,
 N'ait cru ressentir les ardeurs ?
 Faux sentiment ! frivole idée !
 Amour, sous ta chaîne sacrée,
 Peu sont comblés de tes faveurs.

Ames sincères ! cœurs sensibles,
 Vous que le Ciel fit pour aimer,
 Percez ces lieux inaccessibles
 A ceux qu'Amour n'a pu charmer.
 Voyez Lindor, voyez Palmire :
 Un aimable & sage délire,
 Brille dans leurs yeux attendris,
 La tranquillité de leur ame,
 En augmentant leur douce flamme ;
 En est aussi le plus doux prix.

Rien n'étoit plus beau que Palmire :
 Elle émut le jeune Lindor ;
 A son tour la belle l'admire,
 Mais ils ne s'aiment pas encor :
 Ils se parlent, ils se connoissent,
 Leur ames dans leur jour paroissent ;
 Le sentiment en est le fruit :
 Quel est l'attrait qui les engage ?

68 MERCURE DE FRANCE.

La Beauté commença l'ouvrage,
La Vertu seule le finit.

Les tendres soins, la complaisance,
Sont le ciment de leurs amours ;
La Paix, unie à la Constance,
File la trame de leurs jours .
Au sein d'un paisible ménage,
Leur ame également partage
Et le plaisir & la douleur ;
Quoiqu'heureux, toujours ils soupirent.
C'est pour mieux s'aimer qu'ils s'admirent
L'amour ne laisse point le cœur.

Voyez l'affreuse Jalousie
Fuir loin de ces tendres amans ;
Le souffle infecté de l'Envie
Rend leurs feux toujours plus ardents.
Flatté d'une si belle chaîne,
Dans le transport qui les entraîne,
L'Amour leur prête un feu nouveau :
Et son délire, son ivresse,
Ce doux tombeau de la Tendresse,
Pour eux en devient le berceau.

Oui, l'Amour, ce bien ineffable,
Tire son prix du sentiment.
Etre sincère, doux, affable,
Assidu, tendre, complaisant,
Ne chercher dans son plaisir même

Que celui de l'objet qu'on aime,
 A son cœur soumettre les sens :
 Tel est l'amour & sa puissance,
 Ses attraits & sa jouissance.
 Je le peins comme je le sens :

*Par M. F.... d'E..... du Boccage,
 Peintre & Comédien François.*

*IMPROMPTU à M. de T. , qui se
 dispoſoit à partir , pour chercher , diſoit-
 il , des aventures comme un bon & loyal
 Chevalier ; redreſſant les torts , ſecou-
 rant les veuves , & protégeant les or-
 phelins.*

ONCQUES ne vis un tant preux Chevalier
 Que ce Renault, amoureux d'aventure.
 Par monts & veaux ſa beauté fut chercher.
 Il fut toujours affourché ſur monture ;
 La dague au poing , défendant ſon pallier.
 Or , on diſoit , c'eſt la vérité pure :
 Oncques ne vis un tant preux Chevalier.

Que ſi les torts vous voulez redreſſer ,
 Ami , faut Dame , & non Dame en peinture ,
 A qui pourrez tous vos vœux adreſſer.
 Comme Renault , faites merveille & cure ;
 Ils écrieront , je puis vous l'aſſurer ,

Ces croniqueurs de la race future.

Oncques ne vis un tant preux Chevalier.

Contre Géans vous faudra batailler,
Et d'enchanteurs confondre l'imposture ;
Or c'est un point qu'il ne faut oublier,
Et se défendre en châtel & mesure.

Or, entendant vos gestes raconter,
Donc m'écrirai, par-là morbleu je jure,
Oncques ne vis un tant preux Chevalier.

*Par M. Blairot, abonné au Mercure, au
Cabinet littéraire à Versailles.*

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du Mercure du premier volume du mois d'Octobre 1773, est *Plancher* ; celui de la seconde est *Pelotte* aux épingles ; celui de la troisième est *Ver* ; le mot de la quatrième est la lettre *F* ; celui de la cinquième est *Voile*. Le mot du premier logogryphe est *Reconnoissance*, dans lequel on trouve *Ecosse, Rosni, or, Rose, sein, crosse, âne, cire, à cacheter, Seine, cresson, race, science, cornes, cor* ; le mot du second est *Cabaret*, où se trouvent *Bar, ville & rivière de Champagne, sa-*

bac, rabat, bat, carte, à jouer, rate, partie du corps, carte, géographique, rat, batard, en ajoutant un d.

É N I G M E.

MALGRÉ ma marche grave & lente,
J'arrive bientôt à ma fin.

Utile à bien des gens, & quelquefois brillante;
De tout foible mortel je marque le destin.

Sans leurs soins cependant je suis évanouie;
Mais un coup de poignard, enfoncé dans mon
sein,

Me redonne bientôt une nouvelle vie;
Et, sans me détourner, je poursuis mon chemin.

*Par M. Campan fils, officier de la Chambre
de Madame la Dauphine.*

A U T R E.

AU soutien de l'humanité

Je ne suis pas peu nécessaire;

Meilleure, lorsque j'ai le plus de fermeté,

J'offre aux foibles mortels un appui salutaire.

Je suis, dès que je nais, du sexe masculin;

72 MERCURE DE FRANCE.

Mais bientôt, pour me rendre à plus de monde
utile,

Je deviens être féminin.

Ce changement est fort facile :

Armé d'un tranchant bien aigu,

Supprimez de mon être une partie ;

La femelle succède au mâle qui n'est plus,

Et je commence une autre vie.

De mon sexe nouveau je saisis à l'instant

Et l'esprit & le goût : adieu, simple nature !

De la tête aux pieds fort souvent

Je ne présente aux yeux qu'une belle peinture.

O tems heureux, où, par nécessité,

L'homme cherchoit mon assistance ;

Vous n'êtes plus ! la sottise vanité

Croit, en me possédant, doubler son importance.

Ami lecteur, pour me trouver,

Ne te mets pas l'esprit à la torture.

Ce soir aux boulevards va-t'en te promener,

Et tu m'y verras, je te jure.

Là, je précède également

L'homme noble & titré, le brave Militaire,

Le jeune Abbé, le vieux Marchand,

Le Pédant au regard sévère,

L'élégant Avocat, le sombre Procureur,

Le Financier qui sans cesse calcule,

Et cætera. Chacun de moi se fait honneur :

Tout homme, fût-il un Hercule,

En moi se plaît à trouver un appui.

Mais

Mais, malgré toute la richesse
 Qui me fait briller aujourd'hui,
 Je suis toujours un signe de foiblesse.

Par M. Trassart.

A U T R E.

IL est certains objets qu'on n'oseroit reprendre
 Dès qu'on les a donnés ;
 Mais j'en connois bien un qu'on prend plaisir à
 rendre
 Si vous le reprenez.

Vous dont subtile est la prunelle,
 Or, devinez comment cet objet-là s'appelle ?
 Et, pour le rendre, assurément
 On auroit tort d'avoir querelle,
 Puisqu'à ce marché surprenant
 Il en coûte le double à celui qui reprend,
 Et par la chance mutuelle
 L'autre qui restitue y gagne cent pour cent ;
 Or, devinez comment cet objet là s'appelle.

*Par M. Labrousse de Veyrazet, mousquetaire
 de la première compagnie.*

A U T R E.

GRANDS, petits je conforte;
 Commun, je suis précieux,
 Je rends industrieux;
 Force fruits je rapporte;
 Je vau mieux qu'un trésor,
 On me préfère à l'or;
 Mais hélas ! l'industrie,
 Même dès mon berceau,
 Prépare mon tombeau.
 De ma mort vient ma vie,
 Et ma vie est ma mort;
 Malgré mon triste sort,
 Dans le sein de ma mère,
 Nourrice de mon père,
 La source des engrais,
 En la guerre, en la paix,
 Fer, bois, vent, eau, feu, pierre,
 Me réduit en poussière.

Par M. C. P. R. de B.

L O G O G R Y P H E.

AMI lecteur, je suis, sans vanité,
 D'une très-grande utilité.

Veut-on me consulter , soit aux champs , soit en
ville ?

Je puis , en même tems , satisfaire à dix mille.

En tous lieux , en toute saison ,

Dans la rue , ou dans la maison ,

Tout ce qu'on veut de moi , je le dis , sans mystère ,

Sans demander aucun salaire :

Bien mieux ; je ne dis rien que de vrai , que de
net :

Qui suit bien mes leçons , est certain de son fait.

A ces traits , cher lecteur , tu dois me reconnoître ;

Mais , ne m'épargne pas , décompose mon être :

Que de mots douze pieds vont produire à l'infant !

Ce qui clôt ta maison , & ce qui clôt ton champ ;

Trois notes de la gamme , un morceau de musique ;

La couronne papale ; un bonnet de prélat ;

Une troupe qui va très-gaîment au combat :

De Saint Joseph une relique ;

Un métal , un souffle divin ;

Un réservoir , une honte publique ;

L'épithète de Chicotin ;

La femme de Booz , & celle de ton père :

Un mal qui fait qu'on n'y voit pas ;

Une tête qui peut orner un grand repas ;

Ce qu'on voit à Paris le long de la rivière :

D ij

76 MERCURE DE FRANCE.

- Celui dont on reçoit toujours de bons avis ;
 Le Saint qui baptisa Clovis ;
 Ce qui , chez la femme , est si dur & si mobile ;
 Un animal qu'elle loge souvent ;
 Un autre qu'elle trouve ennuyeux , déplaisant ;
 Une conjonction , un chemin dans la ville :
 Une saison , deux élémens ;
 Un monde , un pays grec , cent mille combat-
 rans ;
 Un terme de chartier , un Canton de la Suisse ;
 Un Saint , réformateur des enfans de Benoît ;
 Un outil serre-fort , celui qui rien ne doit ;
 La veille d'aujourd'hui , le royaume d'Ulyffe ;
 Un lieu chaud en hiver ; ce qui pousse un volant ;
 Ce que cherche un poëte ; un mal , un ligament ;
 Une sorte de fièvre ; une plaine salée ;
 Deux cris ; une enveloppe , & le milieu du pain ;
 La femme qui jamais n'a médit du prochain ;
 Le malheureux époux de Betsabée ;
 Des biches l'amoureuse ardeur ;
 Ce qui , chez bien des gens , n'est rien qu'exté-
 rieur ;
 Les hôtelles du Christ ; une cabane obscure ;
 Ce qui se voit de plus loin au vaisseau ;
 Deux insectes ; ce qui fend l'eau ;
 Le grand rival de la nature ;
 Ce qu'on fait en touillant , & ce qui fait touïler ;
 Ce qui peut défendre ou blesser ;
 Ce qui fait que quelqu'un est reconnu sans peine ;

Celui qui ne saurait parler ;
 Ce qu'en courant tu sens enfler ;
 Le tableau de la vie humaine ;
 Une œuvre d'écolier , un but , un Africain ;
 Un homme plus que maigre , un fouds , un gagne-
 pain ;
 Un casuel , un coquillage ;
 Le quart d'un , le carré de deux ;
 Un homme qui vit seul , pour vivre plus heureux ;
 Un mot synonyme d'usage ;
 Plusieurs in finitifs ; un , marque changement ;
 Un , satisfait le cœur ; un autre est son tourment ;
 L'un prend , l'autre demande ; un , marque l'exis-
 tence ;
 Un... ma foi , cher lecteur , c'en est assez , je
 pense.

Par un Abonné , à Mortagne au Perche.

A U T R E.

HABITANT de l'Olympe , on me trouve sur
 terre :
 Assez souvent , lecteur , tu me vois sous tes yeux ;
 Selon le poids de l'atmosphère ,
 Je marche ou reste en place ; ami lecteur , en deux
 Coupe mon tour , & d'un dieu de la fable
 Je t'offre le palais....

D iij

78 MERCURE DE FRANCE,

A propos, j'oubliais,
Pour t'empêcher de te donner au diable,
De t'avertir que sept pieds font mon tout :
Tu viens d'en ôter trois ; courage , allons au
bout.

Dans les quatre autres pieds un seul objet me
frappe

Tant pour toi que pour moi ; c'est le but des tra-
vaux

D'un suppôt d'Esculape,

Lorsque nous l'appelons pour appaiser nos maux.

Veux-tu , lecteur, chose plus agréable ,

Un terme , qui toujours fut pour nous respecta-
ble ?

Prends trois pieds de ma tête , un de ma queue ;
ami,

Je ne fais pas les choses à demi.

J'en ai bien dit ; cherche bien : je t'assure

Que tu vas me trouver en lisant le Mercure.

Par M. M. ., de la Ménardière , à Senlis.

A U T R E.

FRUIT de jardin , quelquefois de verger ,
Pris sur l'arbusse ? Non , ni sur l'arbre fruitier :
De tous ces points , lecteur , il faut t'instruire ,
Je dois t'embarrasser , non en erreur t'induire.
Le tourment , si j'en cause , à toi seul sera dû.

Ce n'est que dans les champs que je suis plus
connu.

Bien clairement, veux-tu que je raisonne,

Mets ensemble a, e, i, o, u,

Prends garde cependant ; le dernier est consonne,

En conscience il faut te l'avouer ;

Cherche à présent à bien les combiner

Avec consonne véritable.

Tu vas bientôt me deviner,

J'en ferai lors plus agréable.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

État actuel de l'Art & de la Science militaire à la Chine, tité des livres militaires des Chinois, avec diverses observations sur l'étendue & les bornes des connoissances militaires chez les Européens ; vol. in-12. A Paris, chez Didot l'aîné, libraire-imprimeur, rue Pavée, près du quai des Augustins.

CE bon ouvrage sera lu avec fruit non-seulement du Militaire, mais encore de tout citoyen qui voudra se procurer, sur le gouvernement de la Chine, des connoissances plus vraies & plus saines que

D iv

celles que nous ont données la plupart de nos historiens , qui n'approfondissent rien & ne décident ordinairement que sur la foi d'autrui. Tout est mode pour la frivolité françoise. Montesquieu avoit donné le ton. Cet écrivain chercha à déprimer le gouvernement chinois , parce que son ame vertueuse, qui s'indignoit au seul nom de despotisme, s'étoit imaginée que l'empire de la Chine étoit soumis à cette forme destructive de gouvernement. Bientôt une foule d'écrivains , à l'exemple de l'auteur de l'Esprit des Loix , calomnièrent le gouvernement de la Chine, que la plupart d'entre eux n'étoient pas même en état d'entendre. Mais que les lecteurs qui ont adopté les préjugés de ces écrivains lisent l'écrit que nous venons d'annoncer , & qui présente plusieurs extraits des livres classiques des Chinois sur l'art Militaire ; ils se convaincront par eux mêmes que le gouvernement de la Chine, malgré ses défauts, est un des meilleurs que l'on connoisse. Les Souverains, qui, pour le malheur des peuples, regardent la guerre comme un jeu royal, apprendront dans les livres militaires des Chinois que la guerre défensive est la seule permise par la loi naturelle, &

qu'un Prince qui ne fait usage de sa puissance que par une vaine gloire, ou pour opprimer ses voisins, n'est qu'un monstre couronné qu'on devoit enchaîner comme une bête féroce.

Le préjugé, comme l'observe l'auteur des réflexions placées à la tête de l'ouvrage que nous venons d'annoncer, avoit fait regarder jusqu'ici les Chinois comme un peuple lâche & absolument ignorant dans l'art militaire. Cependant les annales d'aucune Nation n'offrent autant de traits du véritable héroïsme, de ce brûlant amour pour la patrie qui fait tout sacrifier pour elle, quand il s'agit de la défendre. Aussi les Chinois ont ils presque toujours triomphé de leurs ennemis; &, lorsqu'ils ont eu le malheur d'être vaincus, ils ont donné la loi aux vainqueurs eux-mêmes. C'est ce qui est arrivé à la dynastie régnante, & c'est ce qui arrive toujours quand un peuple peu instruit & peu nombreux fait une grande conquête. Jamais les Tartares Mantchous, non plus qu'autrefois les Mogols de Gengis-kan, de ses fils & de ses petits-fils, n'auroient subjugué les Chinois, s'ils n'avoient eu un parti considérable dans la Nation, & s'ils n'en avoient adopté les loix, les mœurs & les usages. Ils ont même, depuis qu'ils sont

D v.

82 MERCURE DE FRANCE.

sur le trône, fait traduire en Tartare-Mantchou tous les livres classiques des Chinois sur l'art militaire ; & chaque officier doit subir des examens rigoureux sur ces livres , avant d'être reçu ou élevé à de nouveaux grades. Ce sont ces livres que le père Amiot , missionnaire à la Chine , a envoyés traduits en François, & que le savant M. de Guignes , auquel on a déjà plusieurs obligations de ce genre , a publiés. Ils sont précédés d'une instruction adressée par l'Empereur Yong-tcheng, père de l'Empereur régnant , aux Mantchous , qui sont tous censés être des gens de guerre. Les extraits qu'on donne de ces livres chinois dans *l'état actuel de l'art & de la science militaire à la Chine* , rendront les instructions que ces livres contiennent plus à la portée des lecteurs. Ces extraits sont accompagnés de quelques notes critiques sur la traduction du Père Amiot. Ce Père , étranger à la science dont il traduisoit différens traités , a sans doute entendu plusieurs termes chinois comme ce syndic de village , dont on rapporte l'anecdote suivante , avoit entendu un terme de tactique. En 1756, le subdélégué de * * * , en Normandie , avoit donné ordre au Syndic du village de * * * , de rassembler les deux cens

miliciens des villages de ses environs ; & qu'en l'attendant , pour les conduire au rendez vous général , il eût à les mettre en bataille à *trois de hauteur*. A l'heure de l'arrivée du Subdélégué , le Syndic courut au-devant de lui pour lui faire ses excuses de ce qu'il ne trouveroit pas tout prêt , comme il l'avoit demandé. Mais , disoit il , j'ai beau faire , Monsieur , il y en a toujours qui culebutent ; je n'ai jamais pu les faire tenir qu'à deux de hauteur. Le Subdélégué n'en trouva effectivement que fort peu qui pussent supporter sur leur dos la charge de deux hommes l'un sur l'autre , & expliqua au Syndic que *trois de hauteur* vouloit dire *trois*, *l'un derrière l'autre*, & non pas l'un dessus d'autre.

Les notes critiques sont suivies de remarques , d'observations , de dissertations même sur plusieurs points de la science militaire. Ces remarques , ces observations , & ces dissertations n'ont pu avoir été dictées que par un militaire doué de connoissances profondes sur la tactique. On y remarque par tout un cœur droit & un esprit éclairé qui se propose pour premier objet de ses travaux la plus grande gloire de son Prince , & les progrès de l'art mi-

litaire. Mais, comme ces extraits & les réflexions du rédacteur doivent être lus de suite dans l'ouvrage même, nous nous contenterons de transcrire ici les préceptes contenus dans l'instruction de l'Empereur Yong tcheng dont il a été parlé plus haut. Cette instruction écrite avec une simplicité noble & touchante, est un beau monument de la sagesse de cet Empereur : » *aimez & respectez vos*
 » *parens*, dit ce Prince à ses gens de
 » guerre. Quoique vous soyez engagés
 » dans la profession des armes, & que
 » l'étude des livres sacrés & des livres
 » d'histoire ne vous ait pas fort occupés,
 » il ne faut pas que vous ignoriez le
 » principal & le plus essentiel de vos
 » devoirs. Les bienfaits dont un père
 » & une mère comblent leurs enfans,
 » sont comme ceux dont le Ciel lui
 » même nous comble chaque jour ; ils
 » sont de toute espèce, ils sont sans
 » nombre, conviendrait-il de les oublier,
 » de les méconnoître, de n'en avoir pas
 » la plus parfaite reconnoissance ? La ma-
 » nière de rendre à ses parens une partie
 » de ce qu'on leur doit, est d'avoir pour
 » eux la tendresse & tous les égards
 » convenables, est de les respecter, de
 » leur être soumis en tout, de leur

» procurer la subsistance, & de les en-
» tretien décemment. La fortune des
» hommes n'est pas la même: les uns
» sont dans l'abondance, & les autres
» dans la médiocrité ou la pauvreté;
» mais le riche & le pauvre peuvent
» également remplir les mêmes devoirs.
» Le respect, la soumission, la tendresse
» sont de tous les états. C'est être bon
» fils que d'aller au devant de tout ce
» qui peut faire plaisir à son père, de
» ne lui désobéir en rien, de suivre en
» tout sa volonté, de le consulter dans
» tout ce qu'on entreprend, de ne
» trouver rien de difficile dans ce qu'il
» commande, de le seconder dans toutes
» ses vues, enfin de lui faire hommage
» de tout ce qu'on possède: soyez tels,
» & vous aurez rempli la plus essen-
» tielle, & la première de vos obliga-
» tions. Ce n'est qu'en vous appliquant
» de toutes vos forces à honorer, à
» respecter, à servir & à aimer avec
» tendresse vos parens, que vous pou-
» vez exécuter le premier des ordres
» que je vous prescris, comme votre
» Empereur & votre maître dans la doc-
» trine. » Tout le monde sçait, ajoute
le sage éditeur de ces instructions,
qu'aucune nation, excepté les anciens

85 MERCURE DE FRANCE.

Egyptiens, n'a jamais eu autant de respect & de tendresse pour ses parens que les Chinois. C'est le comble du bonheur, c'est l'objet de tous les vœux, d'avoir une famille nombreuse : car dès qu'un homme a des enfans un peu grands, il est heureux, & ne pense plus qu'à jouir tranquillement des douceurs de la vie. Les enfans voulant à leur tour savourer les avantages inexprimables attachés à la qualité de père, se la procurent le plutôt qu'il leur est possible. Voilà le vrai principe de l'immense population de la Chine, que l'illustre Montesquieu croyoit venir de la force du climat. Il auroit pu trouver cette même force du climat dans la Pensilvanie, où la population, suivant la remarque de l'estimable traducteur des lettres de Dickinson, double tous les vingt cinq ans, parcequ'il y a plus de mœurs que de loix, & qu'on y jouit d'une liberté beaucoup plus grande qu'en Europe. *Par tout, dit un grand Poëte, où la liberté sainte daigne habiter, elle fertilise les roches, & peuple les déserts.*

Le second précepte de l'Empereur, est *» qu'il faut honorer & respecter ses aînés.* Dans le sein d'une famille

» dit il, le père & la mère sont ce
 » qu'il y a de plus précieux; ils tiennent
 » le premier rang; après eux viennent
 » les enfans, chacun par préférence
 » d'âge. Il convient qu'il y ait de la su-
 » bordination, & que les plus jeunes
 » soient dans la dépendance des plus
 » âgés. » C'est ainsi qu'en Chine toutes
 les instructions, toutes les loix sont
 évidemment fondées sur les loix natu-
 relles qui leur servent de base. Ces
 loix veulent que les enfans partagent
 également entre eux la succession de
 leur père; & c'est un usage univer-
 sellement & constamment pratiqué en
 Chine.

Le troisième précepte n'est pas moins
 important pour la société. Il prescrit
 » *d'être en bonne intelligence avec tout*
 » *le monde.* Dans toutes les choses qui
 » regardent le service, dit l'Empereur,
 » comme dans celles qui n'y ont point de
 » rapport, il faut vous prêter mutuellement
 » des secours, & regarder tous ceux qui
 » habitent un même lieu avec vous,
 » comme si c'étoit une seule personne
 » à laquelle vous seriez chargés de rendre
 » service, & avec laquelle vous voudriez
 » de tout votre cœur vous acquitter de
 » ce devoir. Ayez pour tout le monde

88 MERCURE DE FRANCE.

» les mêmes égards & les mêmes at-
» tentions que vous avez pour vous
» même. Partagez le bien & le mal
» de chacun. Assistez ceux qui sont dans
» le besoin ; & n'attendez pas qu'ils
» soient réduits dans une misère ex-
» trême. Obligez tout le monde à pro-
» pos ; travaillez de concert comme si
» vous n'aviez qu'un même but , &
» comme si tous ensemble ne composiez
» qu'une même famille. Si vous tenez
» cette conduite, les disputes, les que-
» relles & les dissentions n'auront ja-
» mais lieu parmi vous ; l'union ,
» la concorde & la paix répandront sur
» vos jours une douceur & une tran-
» quillité que vous ne goûteriez jamais sans
» elles. » Tel est en général, continue
l'Auteur de l'analyse , l'esprit de la
morale des Chinois ; la justice & la
bienfaisance en sont les fondemens iné-
branlables ; aussi ne voit-on pas chez
eux de ces systèmes monstrueux que de
prétendus moralistes enfantent quel-
quefois parmi nous, à la honte de l'hu-
manité. Ils n'ont de toute antiquité
qu'un seule catéchisme très-court , &
ne peuvent pas concevoir qu'il soit
possible d'en avoir un plus étendu.

Le quatrième précepte ordonne

d'instruire les enfans, & ses frères cadets. Le cinquième, *de cultiver la terre avec soin.* » A l'abri plus que personne de la disette & des maux que elle entraîne après elle, moi-même chaque année en présence des Princes & des grands, dit l'Empereur dans ses instructions, je laboure la terre de mes propres mains. Ce que j'en fais est pour convaincre l'univers, que les soins & les travaux que la terre exige regardent tout le monde, & que tout le monde par conséquent, doit s'y employer de toutes ses forces, puisqu'il n'est personne qui ne profite de ce qu'elle produit. » On sçait qu'en Chine tous les soins, tous les vœux, toutes les attentions du gouvernement ont toujours eu pour objet l'encouragement de l'agriculture, parce que l'on a pour maxime que la prospérité de l'État y est évidemment attachée. Les terres y sont libres comme les hommes : par conséquent point de servitude, point de lods & ventes. Aussi le comble du bonheur pour un Chinois, est d'être propriétaire foncier. C'est où tendent les vœux de chaque citoyen qui est privé de cet avantage. *Ah ! si j'avois une petite terre,* disoit un Chinois au père

Parrennin, *que je serois heureux ! si ce bon Chinois, ajoute-tou ici, étoit né citadin d'une de nos villes il se seroit sans doute écrié : ah ! que je serois heureux, si j'avois un emploi dans les fermes, ou si je gagnois à la loterie ! On ne doit pas être étonné, après une opinion si différente, de trouver tant de terres en friche dans notre pauvre Europe, & de n'en voir aucune dans le vaste Empire de la Chine. Pour désigner un homme sans mœurs, sans talens, sans vertus, le Chinois dit : *il est comme une terre en friche.**

On trouve dans le sixième précepte qui concerne *l'exercice militaire*, un trait qui prouve singulièrement la vénération que les Chinois ont pour leurs ancêtres : « C'est par votre habileté
 » dans les exercices, dit l'Empereur,
 » qu'on mesurera le degré d'estime qu'on
 » doit avoir pour vous. On ne vous
 » donnera des emplois militaires qu'à
 » proportion de votre capacité & de
 » votre adresse ; les Soldats deviendront
 » Officiers, les Officiers seront élevés
 » à des grades distingués, & tous vous
 » jouirez d'une réputation qui *ne sera*
 » *pas moins glorieuse pour vos ancêtres*
 » que pour vos descendans.

Dans le septième précepte, l'Empe-

reur recommande aux Tartares Mantchous *d'user d'æconomie* ; vertu bien nécessaire chez les Chinois.

Dans le huitième précepte , il leur peint avec les couleurs les plus vives, les funestes *dangers de l'ivrognerie.* »
 « La plupart des forfaits, dit-il, dont
 » le tribunal des crimes m'avertit cha-
 » que jour, n'ont guère été commis
 » que par des gens plongés dans l'ivres-
 » se : les prisons sont pleines des vic-
 » times de l'ivrognerie : elles regor-
 » gent de ces sortes de criminels, qui,
 » après avoir consumé tous leurs biens
 » dans les débauches du vin, ont com-
 » mis une infinité d'autres crimes, &
 » ont entraîné dans le malheur, leurs
 » femmes, leurs enfans, leurs parens,
 » & leurs aînés. » On fait qu'en Chine
 un criminel est non seulement puni
 dans sa propre personne, mais encore
 dans celle de sa femme, de ses enfans,
 de ses plus proches parens, usage ter-
 rible qui fait que chacun veille avec le
 plus grand soin à l'instruction générale
 & particulière : usage qui empêche,
 dit-on, une infinité de crimes, mais
 sur lequel l'Auteur de cette analyse
 n'ose prononcer.

La passion du jeu n'est pas moins en

horreur chez les Chinois que celle du vin : *un joueur , un homme capable de tous les crimes , un malfaiteur avéré ,* sont en Chine , dit le père Amiot dans une note , *des termes presque synonymes.* Parmi les choses qui portent un préjudice à l'homme dit l'Empereur dans son neuvième précepte *qui défend de jouer ,* le jeu tient sans contredit un des premiers rangs. » Ce qui m'étonne , » ajoute le bon Empereur , c'est d'ap- » prendre qu'il se trouve des hommes » assez imbéciles pour se laisser trom- » per par ces joueurs de profession. On » ne seroit point la dupe de tels frippons , » si l'on vouloit faire quelque attention » sur leur conduite. Ils séduisent d'abord » de mille manières ceux qu'ils veulent » dépouiller ; ils n'oublient rien pour » leur donner insensiblement le goût du » jeu , mais quand une fois ils les tien- » nent dans leurs filets , ils ne les lais- » sent point échapper qu'ils ne les aient » entièrement ruinés. Un homme chez » qui la passion du jeu commence à » s'insinuer , d'abord joueur timide , ne » donne au jeu que peu de tems ; mais » bientôt , devenu plus hardi , néglige » ses devoirs. Il n'a plus d'autre occu- » pation ni d'autre pensée que le jeu :

» il vend ses meubles, ses maisons &
 » tout ce qu'il possède, jusqu'à ce qu'en-
 » fin réduit à une misère affreuse, sans
 » ressources, sans honneur, sans répu-
 » tation, il n'est plus qu'un objet mé-
 » prisable aux yeux des hommes, &
 » un vil rebut de la nature humaine,
 » qui se trouve comme déshonorée de
 » l'avoir produit. »

Le dixième & dernier précepte de
 l'instruction de l'Empereur Yong tcheng,
 est qu'il faut éviter les combats & les querel-
 » les. L'amour de la vie, dit-il, est naturel
 » à l'homme: le soin de la conserver
 » est naturellement le premier de ses
 » soins: cependant, il y a des gens
 » assez insensés pour ne pas craindre de
 » la perdre, en se livrant aux excès
 » d'une colère aveugle, qui leur fait
 » oublier ce qu'ils sont, & ce qu'ils se
 » doivent à eux-mêmes. L'homme,
 » dans quelque état que le Ciel l'ait fait
 » naître, continue-t-il, a des devoirs
 » à remplir. Au dessus de lui, il doit
 » à ses ancêtres le soin de faire, à des
 » tems réglés, les cérémonies prescrites,
 » pour marque de sa reconnoissance:.
 » au dessous, il doit à ses enfans & à
 » ses descendants le bon exemple, &

94. MERCURE DE FRANCE.

» les instructions. Ces deux devoirs ne
» sont pas d'une petite conséquence; ils
» sont indispensables. On les oublie
» entièrement en s'oubliant soi-même.
» La colère étouffe tout sentiment
» d'honneur, de bienséance & d'humani-
» té: on ne pense plus à la conser-
» vation de sa propre vie, comment
» penseroit-on à remplir ses autres obli-
» gations? L'homme qui fait se modé-
» rer dans les occasions, acquiert une
» humeur douce, & jouit d'une tran-
» quillité inaltérable. Pensez toujours
» que vous n'êtes pas les maîtres de
» vos personnes, pour en disposer à
» votre gré; elles appartiennent à l'Em-
» pire & à vos familles; c'est pour
» l'Empire & vos familles que vous
» devez les conserver: un seul moment
» d'oubli vous rendroit coupables en-
» vers l'un & envers les autres. »

C'est par ces sages conseils que Yong-
tcheng termine son instruction aux guer-
riers Mantchous; & c'est en général
dans ce style, comme l'observe l'Au-
teur de l'analyse, que sont écrits tous
les édits des Empereurs de la Chine.
C'est toujours un père tendre qui parle
avec douceur à ses enfans, réellement

OCTOBRE. 1773. 95

pour leur bien , & jamais pour leur rien demander.

L'Art du Peintre , Doreur-Vernisseur , ouvrage utile aux amateurs & aux artistes qui veulent entreprendre de peindre , dorer & vernir toutes sortes de sujets en bâtimens , meubles , bijoux , équipages , &c. in-8°. de 490 pag. en trois parties ; par le Sr Watin , peintre , doreur vernisseur & marchand de couleurs , dorures & vernis. Seconde édition. Prix , 4 liv. 16 s. broché franc de port par tout le royaume, en lui faisant toucher ce prix net, & affranchissant la lettre d'avis & le port de l'argent. A Paris , chez l'auteur , carré de la porte St Martin , à la Renommée des couleurs & vernis ; & chez Grangé , imprimeur-libraire , pont Notre - Dame , & Durand neveu , libraire , rue Galande , 1773.

Cet ouvrage , dont la première édition s'est rapidement épuisée , & qui , dans celle ci bien supérieure , offre de nouvelles richesses d'art bien intéressantes , ne sauroit manquer d'être encore très-accueilli. Il est peu d'arts dont la pratique soit aussi aisée que ceux dont le Sr Watin

nous donne la description , & il n'en est point dont l'exécution également utile & agréable présente , soit au besoin pour la conservation de mille objets nécessaires , soit au luxe pour l'embellissement , tant de moyens de décorations ou de ressources d'économie. Un traité , qui par-tout bien écrit , bien correct , offre à chaque page des préceptes , des détails , des procédés , ne peut s'analyser. Un extrait n'en donneroit pas plus d'idée qu'un simple coup-d'œil rapide dans un atelier ne pourroit instruire des travaux d'un artiste. Il faut ou lire , ou causer avec lui ; c'est en le consultant ou en le voyant opérer qu'on peut s'instruire. Cependant il ne faut pas croire que l'intelligence des préceptes donnera toujours la perfection du procédé. On ne l'atteint que par l'habitude , & c'est ce que le Sr Watin développe très bien lorsqu'il dit : « Nous ne » pousserons pas plus loin nos détails sur » les procédés des trois arts dont nous » donnons la description ; c'est au tems , » aux soins , aux mains-d'œuvre réitérées » sur-tout , que nous abandonnons actuellement l'amateur & l'artiste qui » veulent se perfectionner ; ainsi que l'esprit , la main a ses progrès , ses gradations. Tel bien décrit que soit un art » mécanique

» mécanique , c'est de l'habitude seule
 » qu'on doit espérer le succès , & lorsqu'elle a donné la facilité de l'exécution , le goût amenant à la suite le talent , inspire la variété qui plaît & le fini qu'on recherche. »

Si le Sieur Watin fait s'arrêter dans ses descriptions , l'on voit aussi qu'il connoît parfaitement jusqu'à quel degré de perfection l'on peut porter les trois arts qu'il décrit ; nous ne citerons plus que le morceau suivant , extrait de l'article où il compare la dorure en détrempe & celle à l'huile : « enfin la dorure à l'huile a , pour ainsi dire , par tout la même physionomie ; l'autre au contraire , par ses ombres , ses reflets , son mat , son bruni , ses nuances , vit & respire : elle imite & peint tout. Dans les mains de l'infortuné Midas , tout ce qu'il touchoit se changeoit en or ; dans celle du doreur habile l'or devient tout ce qu'il veut. C'est ici , ajoute le Sr W. l'occasion de combattre un préjugé trop généralement adopté , que les dorures anciennes étoient plus belles que les nôtres. S'il étoit question de la solidité , on en conviendrait , parce qu'effectivement

98. MERCURE DE FRANCE.

» les Anciens employoient de l'or bien
» plus épais. Mais nos ouvrages sont
» certainement bien supérieurs aux leurs
» pour l'agréable & le fini. Leurs sculp-
» tures étoient lourdes, mates : nulle idée
» nulle grace, nulle précision dans leur
» dessin : la dorure n'étoit pas mieux
» conduite. Consultant peu l'effet de
» la sculpture, ne sachant pas réparer,
» ils beunissoient tout pour donner à
» tout de l'éclat : à peine y voyoit-on
» des mats, des reflets; aujourd'hui sous
» le ciseau de l'industriel sculpteur,
» le bois parle & s'anime ; le doreur,
» par les traits fins de la réparation, lui
» rend son expression, son langage.
» La rose épanouie, le bouton près d'é-
» clore, le naissant feuillage, le lierre
» rampant, la gerbe abondante, le
» pampre, la grappe du joyeux buveur ;
» toutes les richesses de Flore, les dons
» de Cérès, les présens de Pomone,
» ce velouté, cette fraîcheur, ce glacis
» charmant que la nature répand sur
» tout ce qu'elle anime sont aujourd'hui
» supérieurement rendus par deux arts
» jaloux & imitateurs. * »

* Cette description doit d'autant plus flatter,
qu'on nous assure que tous les ouvrages de dorure

La netteté des définitions, la clarté des préceptes, la précision des procédés, enfin le tableau des dépenses que chaque opération peut occasionner avec le prix de toutes les marchandises & instrumens nécessaires aux trois arts décrits par le Sr W. feront sûrement toujours regarder son ouvrage comme un des plus utiles, & des meilleurs en ce genre.

Terminons en observant que le Sieut Watin annonce un vernis, lequel non-seulement ne donne point d'odeur, mais encore emporte celle des appartemens peints à l'huile; de sorte qu'on peut y coucher vingt-quatre heures après son application, sans en avoir même l'odorat affecté; c'est sûrement là une découverte à laquelle ceux qui sont curieux d'habiter promptement leur séjour, feront attention, puisqu'elle les met à même de satisfaire leur empressement de jouir: on remarquera encore un catalogue de

du Sr W. la réalisent. Nombre d'amateurs connoissent la superbe dorure de ses *Athéniennes*; il se fait un vrai plaisir de les faire voir. L'athénienne est un meuble nouveau fait en trepiéd servant de pot à fleurs, cassolette, réchaud, console, &c.

gravures , représentant toutes sortes de sujets de décoration intérieure , dont le Sr Watin offre l'exportation franche par tout le royaume aux prix indiqués , ce qui doit plaire sur-tout aux provinces & aux étrangers , puisqu'à l'aide d'une gravure , d'un dessin promptement exporté par la poste , on peut connoître tous les meubles de goût , d'après des prix convenus , & se procurer tout ce que la capitale peut offrir au besoin ou au luxe.

Moyen infallible de calmer nos frayeurs sur la fin du Monde , qu'on avoit prédite , suivant le système elliptique des Comètes. Par Messire J. C. F. de la Perrière , Chevalier , Seigneur de Roiffé. A Paris , chez L. Jorry , Imprimeur-Libraire , rue de la Huchette , près du Petit Châtelet , 1773.

Il s'étoit répandu un bruit dans le Public , qu'une Comète devoit passer au premier jour proche le globe de la Terre , & qu'il y avoit à craindre que cette rencontre ne causât sa destruction. On croyoit qu'il étoit possible que dans la suite des révolutions de la Terre & de différentes Comètes , il y en eût une qui se

trouvant dans le nœud de son orbite lorsque la Terre y passe, la choquât ou la déplacât, l'entraînât ou en fût entraînée, & consommât enfin cette grande révolution qui seroit pour le genre humain l'accomplissement des siècles, la fin du monde, ou le commencement d'un nouvel ordre de choses; & on avoit approché le tems de cette catastrophe. L'alarme étoit générale. Pour la calmer on écrivit que les rencontres des Comètes avec le globe de la Terre ne sont point à redouter, parce que le nombre des combinaisons nécessaires pour le produire est immense, ainsi que le nombre des hasards qui peuvent les élqigner; mais l'Auteur de l'ouvrage que nous annonçons n'est point du tout content de cette raison. Dès que ces événemens sont possibles, dit-il, dès qu'ils dépendent de l'ordre physique, dès que les combinaisons & les hasards dont ils dépendent, peuvent aussi bien en accélérer qu'en retarder le terme, ils n'en seroient pas moins redoutables. Ce n'est point assez, suivant M. de la Perriere, pour nous tranquiliser, de dire que le nombre des combinaisons est immense; il faut assurer que ces événemens sont impossibles, & que jamais aucune

102 MERCURE DE FRANCE.

Comète ne rencontrera le globe de la Terre, & voici pourquoi.

» La plupart des Comètes disparois-
» sent même dès le périhélie : il en est
» fort peu, qui, après leur passage sous
» le soleil, soient visibles jusqu'à la hau-
» teur où elles ont commencé à pa-
» roître. Ainsi 1°. leurs apparitions ne
» sont ni une lumière propre perpétuelle,
» ni la lumière du soleil, qu'elles re-
» flechissent vers nous en entrant sur les
» limites de son système planétaire. 2°.
» Les orbites qu'elles décrivent autour du
» soleil ne sont pas des ellipses alongées
» à des distances prodigieuses au de-là
» des limites de son système planétaire ;
» mais ce sont des orbites qu'elles dé-
» crivent entre ceux des planètes, &
» par le même moyen & mécanisme
» par lesquels ces planètes décrivent les
» leurs. Mais les Comètes n'y sont vi-
» sibles que lors des incendies spontanés,
» momentanés & accidentels auxquels
» leurs surfaces sont sujettes : ce sont
» les incendies qui en produisent les
» apparitions, les queues, les barbes,
» les chevelures, &c. 3°. Les Comètes
» étant privées du mouvement alterne
» en latitude, tournent & circulent suc-
» cessivement en tous sens sur elles.

» mêmes autour de cet astre mortel.
 » Chacune d'elles y présente successive-
 » ment par ce moyen les phénomènes
 » de plusieurs : trente ou même moins,
 » distribuées dans les espaces interplané-
 » taires , suffisent pour y produire tous
 » ceux des Comètes & des taches du
 » soleil. 4°. Leurs rencontres avec les
 » Planètes ne pouvant plus avoir lieu ,
 » nos frayeurs sur la fin du monde , qui
 » en résulteroit infailliblement , sont sans
 » fondement. Les prédictions de ces ren-
 » contres désastreuses sont des chimères
 » & des puérités philosophiques. »

Il faut voir dans l'ouvrage de M. de
 la Perrière le développement de ce
 système , dont nous laissons le juge-
 ment à la sagacité de ses lecteurs.

Essais sur l'Equitation , ou principes rai-
 sonnés sur l'art de monter & de dresser
 les chevaux ; par M. Mottin de la Bal-
 me, capitaine de cavalerie & officier-
 major de la Gendarmerie de France.

Hinc bellator equus campo sese arduus infert.

VIRG. géorg. l. 2.

vol. in-12. A Paris , chez Jombert ,
 rue Dauphine ; & Ruault , rue de la
 Harpe.

Nous avons plusieurs traités & autres

écrits sur l'Équitation. Mais quoique ces écrits renferment de bonnes instructions & présentent des observations intéressantes, M. de la Balme néanmoins, après avoir lu ces écrits, a dû s'écrier : *Ed anche io*, &c. & moi aussi je puis écrire sur l'équitation. Ses essais seront d'autant plus accueillis des élèves & des amateurs de ce bel art, que l'auteur n'admet que des principes simples & développés d'une manière sensible. Ces principes, une fois reconnus & adoptés, deviendront un point de réunion. L'élève ne sera plus fatigué de cette diversité d'opinions que l'on trouve dans les ouvrages qui traitent de l'Équitation. Il sortira enfin de ce doute & de cette perplexité qui meneut toujours à une exécution fautive, pénible, dangereuse pour le cavalier, & pernicieuse pour les chevaux.

On ne peut disconvenir, comme l'observe M. de la B. dans son introduction, que l'unique base de la science du manège consiste à donner aux élèves un parfait à plomb & une très grande souplesse dans toutes les parties du corps, de manière qu'un cavalier puisse à son gré s'unir au mouvement du cheval & rester ferme sur la selle, malgré les vigoureux *contre-temps* que donnent certains che-

vaux, soit par gaité, en bondissant sur le sol, soit par défense, quand le cavalier exige quelque chose d'eux, qu'ils ne savent, ne veulent ou ne peuvent point exécuter. M. de la B. pour parvenir à donner une idée juste & raisonnée de la bonne position, explique, suivant les principes connus de la mécanique & de l'anatomie, l'ordre & l'arrangement symétrique que doivent avoir toutes les parties du corps, selon leurs différentes proportions & leur mouvement relatif, pour approcher, le plus qu'il se peut faire, de l'ensemble qui constitue ce que l'on nomme la belle posture à cheval.

« Ce ne sera, ajoute l'auteur, qu'après
 » avoir donné à un élève une assiette fer-
 » me, aisée, constante & telle qu'il sem-
 » ble être identifié avec le corps du che-
 » val, que l'on pourra lui désigner & lui
 » rendre sensible l'effet que produisent
 » ses mouvemens sur l'animal qui exerce;
 » l'instant, les degrés & l'efficacité de
 » ces mouvemens faits à contre-tems &
 » leur danger; ce qui prouve les disposi-
 » tions du cheval, sa docilité ou sa co-
 » lère, sa bonne ou mauvaise volonté,
 » relativement à ses habitudes, ses forces,
 » son adresse ou sa légèreté, sa mémoire,

E v

» sa souplesse, sa bonne ou mauvaise con-
 » formation. »

Un cavalier qui aura acquis un parfait à-plomb ou, pour nous servir d'un terme de manège, qui tiendra bien le fond de la selle, & ne s'écartera point des principes adoptés dans ces essais, sera très en état d'exercer & d'affouplir un cheval, en suivant bien strictement les véritables principes ou moyens qu'il faut employer pour dresser les chevaux. L'auteur donne une explication succincte de ces moyens. Il a cru aussi devoir insérer dans son traité l'analyse de quelques-uns des livres anciens & modernes qui ont de la réputation, dont les principes diffèrent des siens.

M. de la B. nous promet un autre volume servant de suite à celui-ci, sur les airs relevés, la leçon des piliers & les voltes dont il ne dit rien ici, avec un petit traité sur la manière de médicamenter les chevaux dans les maladies les plus ordinaires auxquelles ils sont sujets, tiré des bons ouvrages sur l'hippiatrique. Il y joint la description d'une machine très-simple, qu'il a imaginée, dont l'effet est semblable à celui qu'occasionne un sauteur dans les piliers, que l'on pourra

placer dans un appartement, si l'on veut, pour la commodité des personnes qui voudroient en user dans la vue d'exercer & assouplir leurs corps.

L'auteur se borne à la fin de son premier volume, à donner les raisons qui peuvent prouver l'inutilité d'une quantité de selles & de mors de toute espèce, dont on se sert encore dans bien des endroits. Il explique comment il faut choisir & dresser un cheval au feu & au montoir pour les convalescens qui cherchent à recouvrer leurs forces, pour les personnes âgées & les femmes qui desirent aussi de s'exercer, tant pour raison de santé que pour l'agrément; la manière générale de soigner les chevaux, soit à l'écurie ou en voyage, pour la conservation d'un animal si utile. L'auteur, comme militaire, a cru devoir exposer, dans quelques notes, comment l'équitation peut conserver, rendre célèbre & terrible à l'ennemi la cavalerie dans ses mouvemens lents ou rapides; & le mauvais effet que peut occasionner une instruction mal entendue. Comme tout ceci est exposé avec beaucoup d'ordre, de clarté & de précision, & que l'auteur a débarrassé ses instructions de tous les détails fatigans, ses essais

seront lus avec satisfaction par ceux même qui sont absolument étrangers à l'art de l'Equitation.

Dissertation sur le Jeu, ouvrage utile aux Ecclésiastiques; où les Laïques pourront trouver des instructions importantes. Par M. l'Abbé Chauchon, Abbé Seigneur de Waast; vol. in-12. A Angers, chez Charles Billault.

L'auteur s'est moins appliqué à donner ses décisions sur le jeu qu'à rassembler sur cet objet les sentimens de l'Eglise & la doctrine des Conciles, des Pères, des Docteurs & des Législateurs civils. Ces recherches contribueront à éclairer les Ecclésiastiques & les Religieux sur leurs devoirs, & à faire connoître aux personnes engagées dans le monde, la conduite qu'elles doivent tenir dans leurs récréations. Le pieux écrivain, engagé dès l'âge de 25 ans dans le saint Ministère, employé depuis à la direction des âmes dans l'hôpital-général de la Salpêtrière, placé peu de tems après en qualité de premier vicaire dans la paroisse de St Paul à Paris, & honoré de la charge d'un des aumôniers de feu Mgr le Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang, a été dans le cas de con-

noître par lui-même les désordres qu'apporte le jeu de hasard, même parmi les Ecclésiastiques qui n'en considèrent pas assez les conséquences. Ses réflexions doivent donc être regardées ici comme de quelque poids. Le pieux écrivain nous rapporte, dans cette même dissertation, plusieurs exemples de modération dans le jeu, qui ont droit d'intéresser les lecteurs. « Lorsque la place que j'occupois » auprès du Premier Prince du Sang, nous » dit-il, me retenoit à la Cour, j'ai vu, » avec édification, des Dames du premier » Rang, qui, obligées de jouer par état, » distribuoient aux pauvres ce qu'elles » gagnoient, regardant comme une mortification la perte qu'elles faisoient, » parce que c'étoit pour elles un moyen » de moins, pour soulager les pauvres » autant qu'elles l'auroient voulu. »

La Nature en contraste avec la Religion & la Raison ; ou l'ouvrage qui a pour titre : de la Nature, condamné au tribunal de la Foi & du bon Sens. Par le R. P. Ch. L. Richard, professeur en théologie, de l'Ordre & du Noviciat général des FF. Prêcheurs. vol. in 8°. A Paris, chez J. Fr. Pyre, libraire, rue St Jacques, près les Jacobins.

110 MERCURE DE FRANCE.

Quelques vérités utiles que l'on trouve dans le livre qui a pour titre *de la Nature*, n'ont contribué qu'à faire prendre le change au commun des lecteurs sur des propositions tendantes à favoriser le matérialisme, le pyrrhonisme & l'incrédulité. Comme ces propositions ne sont soutenues que par des paralogismes subtilement enchaînés les uns aux autres, le P. Richard n'a eu besoin pour réfuter son adversaire que de le suivre pas à pas; de rapporter fidèlement ses paroles, & d'opposer ses raisonnemens les uns aux autres. Le savant professeur, dont plusieurs écrits en faveur de la Religion ont été très-bien accueillis, fait voir dans celui-ci que les assertions qu'il réfute ne sont pas moins contraires à la Religion qu'à la raison, à la foi qu'au bon sens. Cette réfutation, ajoute un des censeurs nommés pour l'examiner, sera également propre à détromper ceux que la lecture de l'ouvrage combattu auroit séduits, & à prémunir les autres contre le danger de la séduction.

L'Art de graver au pinceau; nouvelle méthode plus prompte qu'aucune de celles qui sont en usage, qu'on peut exécuter facilement sans avoir l'habi-

tude du burin ni de la pointe ; mise au jour par M. Stupart. Vol. in 12. Prix, 1 liv. 4 s. A Paris, chez l'auteur, rue St Severin, vis-à-vis la rue Zacharie, maison de l'orfèvre ; & chez Aumont, libraire, place des quatre Nations.

L'auteur distingue deux opérations. Par la première, on peut imiter un dessin lavé d'un bon maître : en y réunissant la seconde on parviendra à copier exactement un tableau. Dans la première opération les teintes sont couchées à plat, & dans la seconde elles sont variées, arrondies & noyées imperceptiblement les unes dans les autres. On conçoit que cette découverte ou que cette gravure au pinceau étant plus expéditive que la gravure à la pointe, peut procurer à l'artiste beaucoup de facilité pour multiplier & répandre promptement les productions de son génie. Cette nouvelle gravure sera également d'un grand secours pour les auteurs qui écrivent sur l'architecture, la géométrie, la perspective, le planimétrie, &c. puisqu'elle joint la promptitude à l'économie.

Les procédés & les manipulations nécessaires pour y réussir sont suffisamment détaillés par M. Stupart, qui donne aussi

112 MERCURE DE FRANCE.

les recettes des vernis, eaux fortes, mordans dont il a éprouvé avec succès les différens effets; & il publie ces découvertes avec un désintéressement qui mérite la reconnaissance des amateurs & des artistes.

Système nouveau & complet de l'art des Accouchemens, tant théorique que pratique, avec la description des maladies particulières aux femmes enceintes, aux femmes en couche & aux enfans nouveau-nés; traduit de l'Anglois de J. Burton; par M. le Moine, docteur-régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris; ouvrage enrichi de notes & de figures; tome second in-8°. A Paris, rue St Jacques, chez la V^e. Hérissant.

Le premier volume de cet ouvrage, publié il a deux ans, a été très-accueilli. L'utilité dont l'ouvrage entier peut être à ceux qui pratiquent l'art de l'Accouchement, a été un nouveau motif pour M. le Moine de traduire ce second volume qui mettra les chirurgiens-accoucheurs plus à portée d'approfondir les préceptes du docteur Burton, de juger solidement de sa pratique, & d'en faire une compa-

raison exacte avec celle des auteurs célèbres qu'ils ont sous les yeux. Le savant traducteur a suivi la méthode qu'il avoit adoptée pour la traduction du premier volume. Il a, dans des notes, confirmé, par des expériences & par de nouvelles autorités, les opinions avancées dans le texte, & les a réfutées lorsqu'il les a jugées contraires à la vérité. Il a établi quelques points de théorie, & certains faits de pratique dont Burton n'a point fait mention, mais qui ont paru à son traducteur assez essentiels pour mériter un détail particulier. Enfin il n'a rien négligé pour réunir dans cet ouvrage toutes les instructions que peuvent desirer ceux qui se proposent d'assister les femmes dans le travail de l'enfantement, ou dans les maladies qui accompagnent & suivent la grossesse, & pour leur présenter un corps de doctrine complet qui les mît en état de s'instruire parfaitement de leurs devoirs & de la conduite qu'ils ont à tenir dans l'exercice de leur art. Comme les matières traitées dans ce second volume ont souvent une connexion très-intime avec celles qui composent le premier, le traducteur a eu soin de placer des renvois pour éviter les répétitions, & afin que le lecteur puisse,

114 MERCURE DE FRANCE.

avec plus de facilité, consulter en même-tems tout ce qui a rapport aux mêmes objets.

Manuel des Marins, ou Explication des termes de Marine, par M. Bourdé, officier des vaisseaux de la Compagnie des Indes; 2 vol. in-8°. reliés en un. Prix, 8 liv. A l'Orient, chez Julien le jeune, fils, libraire; & à Paris, chez Sullant & Nyon, libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

Une définition exacte, claire & précise des termes de Marine étoit d'autant plus nécessaire que ces termes se trouvent ordinairement très-mal expliqués dans les dictionnaires. Les auteurs de ces dictionnaires n'étant pas éclairés par la pratique, ont souvent pris une chose pour une autre, ou ont donné de fausses définitions.

Les articles de ce Manuel présentent une explication pure & simple des termes marins. L'auteur ne s'est permis aucun détail sur l'origine de ces termes, & n'est entré dans aucune discussion relative à la géométrie, la physique, l'astronomie, l'hydrodynamique ou la mécanique. Cet ouvrage cependant est plus étendu qu'aucun autre de ce genre par ce que l'auteur

y a inséré une quantité de termes qui manquent dans les autres dictionnaires. Il les a expliqués en homme de l'art, & avec le plus de précision qu'il lui a été possible, dans la vue d'être utile aux personnes qui navigent, qui font des armemens ou qui fréquentent les ports du royaume.

Dictionnaire vétérinaire, & des Animaux domestiques, contenant leurs mœurs, leurs caractères, leurs descriptions anatomiques, la manière de les nourrir, de les élever & de les gouverner; les alimens qui leur sont propres, les maladies auxquelles ils sont sujets, & leurs propriétés, tant pour la médecine & la nourriture de l'homme que pour tous les différens usages de la société civile; auquel on a joint un *Fauna gallicus*. Par M. Buchoz, médecin botaniste de Mgr le Comte de Provence, & médecin de quartier surnuméraire de la Maison, ancien médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, agrégé du collège royal & de la faculté de médecine de Nancy, associé des académies de Mayence, de Châlons, d'Angers, de Dijon, de Béziers, de Caën, de Bordeaux & de Metz; correspondant de

116 MERCURE DE FRANCE.

celles de Rouen & de Toulouse. Tome IV^e. in-8°. petit format. A Paris, chez J. P. Costard fils, & Compagnie, rue St Jean-de-Beauvais.

Ce nouveau volume est enrichi, ainsi que les précédens, de plusieurs planches d'animaux gravées en taille-douce. Le dernier article de ce quatrième volume est *Plongeon*, oiseau dont le caractère distinctif est d'avoir quatre doigts, dont les trois de devant sont palmés ou joints par une membrane, & celui de derrière est simple.

Il y a dans ce nouveau volume des articles très-bien détaillés. M. Buchoz a pensé avec raison qu'il devoit donner une certaine étendue aux objets les plus intéressans de ce dictionnaire, afin d'épargner des recherches toujours pénibles au commun des lecteurs, à ceux sur-tout qui sont occupés des travaux de la campagne.

Elémens de Mathématiques, par M. l'Abbé Delévielleuse, professeur au collège royal de Colmar; vol. in-8°. A Paris, chez Jombert, fils aîné, libraire, rue Dauphine.

Ces Elémens sont particulièrement

destinés à la jeunesse. Ce qu'on ne peut lui faire entrevoir d'abord, lui échappe ordinairement pour toujours : elle ne peut suppléer aux démonstrations des auteurs trop précis, ni voir des liaisons où il n'y en a point de marquées : elle peut encore moins suivre de longues explications. L'expérience, ajoute l'auteur dans sa préface, fait voir que rien ne soulage plus la mémoire que de voir d'abord une proposition énoncée brièvement, & de la trouver ensuite éclaircie par une démonstration aisée. Commencer par raisonner sur des vérités évidentes, & découvrir ensuite des propriétés que l'on cherchoit ; commencer par discuter les preuves, & finir par énoncer les propositions ; c'est supposer une combinaison fine à qui n'a que de la mémoire ; c'est supposer que la volonté des jeunes gens s'étend au-delà de l'offre qu'ils font d'apprendre par cœur. Ce qui nuit encore plus à cette bonne volonté, c'est cette arithmétique sans chiffres dont le nom effraie tous les esprits légers. L'auteur de ces Elémens, pour rendre l'algèbre moins rebutante, n'en a pas fait ici un traité suivi, mais il l'a entremêlée de calcul numérique. Il a, par l'application de l'algèbre aux nombres,

118 MERCURE DE FRANCE.

tâché non-seulement de rassurer des esprits qui se seroient perdus dans une longue suite d'opérations muettes, mais encore de faire paroître l'algèbre utile d'abord, en la faisant servir de base aux opérations numériques.

L'auteur se propose de publier successivement les autres parties des mathématiques, rédigées avec la même clarté & la même précision.

Supplément à l'abrégé du dictionnaire de M. Pontas, ou observations sur cet abrégé & sur le dictionnaire même; par le R. P. Nicolas Collin, chanoine régulier de la réforme de Prémontré, docteur en théologie, &c. Ouvrage nécessaire à tous ceux qui ont le dictionnaire & l'abrégé; proposé par souscription. A Paris, chez J. Fr. Pyre, libraire, rue St Jacques, près les Jacobins.

Le dictionnaire des cas de conscience de M. Pontas, & l'abrégé de ce dictionnaire, par M. Collet, sont des ouvrages aussi estimables qu'utiles. Il est cependant échappé à ces deux célèbres docteurs une multitude de fautes de plusieurs genres, des contradictions, de fausses décisions,

de faux principes même, qui en altérant la pureté de leurs ouvrages, en ont aussi diminué les avantages & l'utilité. C'est pour les rendre & plus utiles & plus parfaits, que des personnes de mérite ont engagé l'auteur du supplément ou des observations, à revoir l'abrégé du dictionnaire de Pontas & le dictionnaire même. L'auteur, déjà connu par des observations qu'il a données au Public sur quelques ouvrages de M. Collet, & récemment sur son *Traité des Saints Mystères*, a de plus inséré dans ce supplément des cas nouveaux qu'on ne trouvera ni dans le dictionnaire de Pontas, ni dans l'abrégé, & qui serviront de préservatifs contre quelques écrits récents sur des points importants de la discipline actuelle de l'Eglise.

Cet ouvrage, formant un volume in-4°. de 80 feuilles au moins, même format, caractère & papier que le *Prospectus* qui s'en publie, se vendra 10 livres en feuilles. Les personnes qui souscriront, ne le payeront, en souscrivant, que 7 livres. L'ouvrage sera délivré peu de temps après que les souscriptions auront été fermées. Elles seront ouvertes jusqu'au premier Janvier 1774, passé lequel temps

120 MERCURE DE FRANCE.

personne ne pourra jouir du bénéfice accordé.

Jurisprudence Consulaire & instruction des Négocians, ouvrage utile aux Marchands, Banquiers, Commissionnaires, receveurs, Gens d'Affaires, Procureurs des Jurisdictions ordinaires où on juge consulairement, Huiffiers, à tous ceux qui vendent les bestiaux & denrées provenant de leurs biens; Fermiers & autres, &c. dédié à MM. les Juges Consuls d'Anjou à Angers. Par M. Rogue, agréé pour plaider au Consulat, & associé au bureau d'Agriculture d'Angers; 2 vol. in-12. Prix, 6 liv. A Angers, chez Jahyer, imprimeur du Roi; & à Paris, chez Guillin, libraire, quai des Augustins, 1773.

Les Jurisdictions consulaires ont été établies par un motif d'intérêt public, afin de juger sommairement les affaires de commerce sans être assujetties aux rigueurs des ordonnances. On a choisi des Négocians pour juger, comme plus expérimentés. C'est Charles IX qui créa les Juges-Consuls en 1563 & années suivantes; d'autres Rois en ont aussi créés depuis. Les Juges ordinaires ne peuvent entreprendre

prendre sur les juridictions consulaires ni arrêter l'exécution de leurs sentences. Les jugemens consulaires s'exécutent dans tout le royaume sans demander placet, visa ni paréatis. Il n'y a qu'un arrêt de défense qui puisse en arrêter l'exécution.

L'auteur développe dans un grand détail tout ce qui concerne les juridictions consulaires. Il appuie toutes ses propositions d'autorités suffisantes, & il traite toutes les questions relatives avec beaucoup de méthode, de clarté & de précision. Cet ouvrage est très propre à faire connoître les loix du Commerce, & à prévenir des contestations mal fondées, & des condamnations souvent préjudiciables au crédit des Commerçans.

Sennemours & Rosalie de Civraye, histoire françoise. Les trois parties in-12. brochées, 3 l. 12 s. A Paris, chez Delalain, libraire, rue & à côté de la Comédie françoise.

Le Marquis de Sennemours revenoit seul à cheval d'une maison de campagne où il étoit allé dîner. La nuit qui s'approchoit lui faisoit hâter le pas, lorsqu'au milieu d'un bois qu'il traversoit, son cheval s'arrêta tout-à-coup. Le Marquis jeta

II. Vol.

F.

les yeux pour découvrir ce qui pouvoit effrayer son cheval; &, comme il faisoit encore un peu jour, il entrevit un corps étendu au pied d'un arbre assez loin du chemin. Ne sachant ce que pouvoit être, il donna de l'éperon à son cheval, lorsqu'une voix plaintive proférant ces mots : *ah, Dieux!* ne lui laissa plus douter que ce qu'il avoit entrevu ne fût une femme qui avoit besoin de secours. Le Marquis mit aussi-tôt pied à terre, & s'avança vers la personne qu'il avoit entendue se plaindre. Quel fut son étonnement de voir une jeune fille, d'une beauté frappante, très-proprement mise, seule, à l'heure qu'il étoit, dans un bois! Dès qu'elle vit un homme s'approcher, elle essaya de se lever. Le Marquis lui tendit la main. « Eh! mon Dieu, Mademoiselle, s'écria-t'il, qu'avez-vous? Par quelle disgrâce vous trouvez-vous dans ce lieu, & dans la situation où je vous vois? Où voulez-vous que je vous conduise? Hélas! Monsieur, lui répondit-elle d'un ton de voix qui auroit attendri le cœur le plus barbare, je me meurs de besoin & de lassitude. » La belle affligée, ainsi qu'elle nous l'apprend elle-même dans cette histoire, s'appeloit Rosalie de Civraye, & étoit fille d'un Gen-

gentilhomme. Cette infortunée venoit de fuir la maison paternelle pour se dérober à un mariage que son père vouloit lui faire contracter malgré elle, & dans l'unique vue de contenter une femme étrangère qui avoit toute la confiance de ce gentilhomme. La fatigue excessive qu'avoit éprouvée la belle fugitive, le besoin de nourriture, la frayeur même de se voir au milieu des bois à l'entrée de la nuit sans savoir où trouver un gîte, l'avoient réduite dans un état si triste qu'elle étoit tombée presque sans connoissance au pied de l'arbre où le Marquis de Sennemours l'avoit trouvée. Cet événement devoit sans doute faire faire bien des réflexions au Marquis. En effet, quelques circonstances que l'on suppose qui puissent engager une jeune fille à fuir de la maison paternelle, cette fille ne s'expose-t'elle pas toujours à de plus grands dangers, en courant au milieu des chemins, exposée aux insultes & aux entreprises du premier venu? Si Rosalie a trouvé dans le Marquis de Sennemours un protecteur de son innocence, & même un mari, comme l'annonce la suite de ces mémoires, une fille qui s'abandonneroit aux mêmes égaremens pour

roit-elle espérer raisonnablement d'en sortir avec le même succès? C'est sur quoi l'écrivain, qui ne manque pas ordinairement de tirer des faits qu'il rapporte des maximes de conduite, n'a point assez insisté. Cependant, pour nous rendre plus intéressant le personnage de Rosalie, il nous a instruits des persécutions que cette belle fugitive avoit à supporter de la part de l'étrangère qui s'étoit emparée de la confiance de M. de Civraye. Rosalie, quoique née sensible, n'envisageoit cependant le mariage que comme un état de paix, ou une société contractée pour mieux remplir les devoirs civils; société où l'amour est moins nécessaire qu'un rapport d'humeurs & de caractères. C'est d'après ces principes que cette jeune personne rejette d'abord les vœux pressés du Marquis de Sennemours, qui, de son bienfaiteur, étoit devenu son amant. Cet amant avoit fait toutes les démarches nécessaires pour obtenir à Rosalie le pardon de son père, & avoit, de l'aveu de ce père, placé la jeune personne chez une Dame respectable. Un jour que le Marquis de Sennemours, plus amoureux que jamais, vouloit faire décider Rosalie en sa faveur, la jeune personne lui déclara nettement que, loin de se rendre à ses

persécutions, elle prendroit de son caractère une opinion qui l'éloigneroit à jamais de se donner à lui ; qu'elle étoit moins flattée d'un empressement qui lui prouvoit la vivacité de son amour, qu'alarmée de ce qu'elle entrevoyoit d'impérieux dans cette conduite. « Quand je serai
 » votre femme, si je le suis jamais, ajouta-t-elle, croyez, Monsieur, que le plus
 » doux de mes plaisirs sera de me conformer à toutes vos idées, de les prévenir, de les deviner pour y rapporter
 » toutes les miennes. L'ame de mon mari sera mon ame ; & , du caractère
 » dont je suis, il n'y auroit pas une femme au monde plus malheureuse que
 » moi, s'il se présentoit une seule occasion où mon goût s'opposât à cet entier
 » dévouement de moi même auquel j'attache toute ma félicité. Cette façon de
 » penser paroîtra romanesque, soit ; mais elle n'en existe pas moins, & le mariage m'est en horreur lorsque je viens
 » à me supposer liée pour la vie, comme, s'il en faut croire ce qu'on en dit, la
 » plupart des femmes le sont à leurs maris, que les moins dépravées craignent, que les plus effrontées méprisent, & qui ne sont aimées ni des uns

» ni des autres. Mais, Monsieur, si je
 » porte l'attachement au point de ne pou-
 » voir être heureuse dans la société d'un
 » époux, qu'en allant sans cesse au-
 » devant de tout ce qui peut lui plaire,
 » sachez aussi qu'abhorrant la contrainte
 » & la dépendance, ma félicité s'éva-
 » nouiroit; si, par une heureuse sympa-
 » thie dans nos humeurs, tout ce qui lui
 » seroit agréable ne me l'étoit pas autant
 » qu'à lui. Je vous le demande à présent
 » à vous-même; du caractère dont je
 » suis, pourriez-vous me conseiller;
 » Monsieur, de me contenter des appa-
 » rences, & d'agréer sur le champ l'offre
 » de votre main?

Lorsque le Marquis de Sennemours,
 par sa soumission, son respect, son atta-
 chement, est enfin parvenu à faire con-
 sentir son amante à une union prochaine,
 des événemens qu'il n'auroit pas été faci-
 le de prévoir, & la sensibilité même du
 Marquis semblent éloigner pour jamais
 l'objet de tous ses desirs. Ces événemens
 lui font faire de sérieuses réflexions sur
 l'homme. « J'éprouve, dit-il dans une de
 ses lettres à un de ses amis, que né-
 » sensibles, il ne nous est pas possible de
 » jouir d'un bonheur un peu suivi: si

» nous n'essuyons pas des revers, nous
 » avons à partager les disgrâces des per-
 » sonnes dont nous sommes environnés,
 » Quant à ces cœurs que rien n'émeut,
 » s'ils ne saignent jamais des malheurs
 » de leurs semblables, aussi ne savourent-
 » ils jamais ces plaisirs vifs & purs, le par-
 » tage des âmes tendres, & qui glissent
 » sur leur froide existence. Vous n'ima-
 » ginez pas quel est, selon moi, celui
 » qui jouit du bonheur le plus inaltéra-
 » ble : c'est le vrai dévot. Toutes les épi-
 » nes de la vie se changent en fleurs à ses
 » yeux ; les biens auxquels il aspire ne
 » sont point périssables ; il ne périra ja-
 » mais lui-même ; & la mort qui détruit
 » toutes les espérances, réalise les sien-
 » nes. Les attributs infinis de l'Être Su-
 » prême, sa bonté sur tout, quels objets
 » pour les épanchemens de la plus arden-
 » te sensibilité ! Un siècle de vie s'écoule
 » dans le feu d'un enthousiasme aussi res-
 » pectable que fortuné. Voilà le mortel
 » heureux sur la terre. Tout cela ne don-
 » ne pas la foi, mais, certes, la doit
 » faire désirer. » Ces sentimens pieux du
 Marquis de Sennemours font souhaiter
 aux lecteurs de lui voir goûter, avec la
 sensible Rosalie de Civraye, le bonheur

d'une union vertueuse. Cette union forme la conclusion de ce roman, dont les événemens rentrent dans la classe ordinaire de ces sortes de fictions; mais les situations que ces événemens amènent ne sont point dépourvues d'intérêt, & contiennent des leçons utiles de morale.

* *Eloge de Jean - Baptiste Colbert, qui a remporté le prix de l'Académie Française, en 1773. A Paris, chez Brunet, imprimeur - libraire de l'Acad. Franç. & Demonville, libraire, rue St Severin, vis à vis celle de Zacharie, aux armes de Dombes.*

L'éloge de Colbert demandait un homme qui joignît au talent d'écrire, des connaissances dans plus d'un genre d'administration. Il fallait discuter les principes de ce ministre, & savoir ou les défendre ou les condamner. Car l'un & l'autre est égal pour la gloire de l'orateur, & peut-être même, jusqu'à un certain point, pour celle du héros. La supériorité des talens, quand elle est constatée par des monumens qui demeurent, est un titre

* *Cet Article & les deux suivans sont de M. de la Harpe.*

suffisant pour obtenir les hommages publics. Les erreurs, les méprises, les vices tiennent sans doute une place dans la balance de la postérité; mais la gloire des grandes actions fait un poids qui entraîne tout. Ainsi Colbert, malgré les justes reproches qu'on peut lui faire à plusieurs égards, jouira toujours d'une réputation d'autant mieux fondée, qu'il ne l'a obtenue qu'après sa mort, & qu'elle a été mûrie & fortifiée par le tems qui en a détruit tant d'autres. Il suffit de jeter les yeux au tour de soi pour voir tout ce qu'on doit à Colbert. Il est le fondateur de l'industrie française, le créateur des manufactures & des arts, espèce de force politique qui affermit les autres ou les supplée, contrepoids qui soutient un Etat quand la gloire & l'accroissement de ses voisins pèsent sur lui. L'on doit aujourd'hui sentir d'autant mieux les bienfaits de Colbert, que depuis sa mort l'esprit de commerce est devenu l'ambition générale. Il domine les Particuliers & les Souverains; les uns, parce qu'il ajoute à leurs jouissances, les autres, parce qu'en multipliant les échanges, les transports & la circulation, il double leurs revenus.

L'orateur trace ainsi les commencemens

de ce Ministre. « Mazarin fut le premier
 » qui apperçut Colbert, & qui s'empara
 » de ses talens. Mazarin, né ambitieux,
 » mais à qui la Nature avoit refusé ces
 » grandes qualités qui subjuguent l'opi-
 » nion & entraînent la voix publique,
 » avoit porté toute son intelligence vers
 » l'étude des hommes, se flattant de sup-
 » pléer, par une connaissance déliée des
 » caractères, à l'impuissance où il étoit de
 » soumettre les esprits par de grandes
 » choses.

» Colbert réunissoit des qualités pré-
 » cieuses pour ceux qui gouvernent. In-
 » telligent & laborieux, il pouvoit servir
 » la gloire du Ministre; discret & mo-
 » deste, il la laissoit sans partage.

» Colbert fut admis de bonne heure
 » aux secrets de l'administration. Il n'en
 » abusa point; il ne fit jamais une vaine
 » parade de son crédit. Une réserve pro-
 » fonde, une discrétion impénétrable
 » distinguèrent ses plus jeunes ans. Ces
 » qualités à cet âge appartiennent presque
 » toujours à un grand caractère; elles ne
 » sont point encore l'effet de la défiance;
 » ce malheureux présent des années. Dans
 » ces beaux jours de la vie, où le cœur
 » du jeune homme croit trouver par-tout

» l'honneur & la fidélité, quand il re-
 » tient son secret, quand il refuse de sa-
 » tisfaire à la vaine curiosité, c'est par
 » l'effet d'un noble sentiment, c'est parce
 » qu'il croit avoir en lui-même d'autres
 » moyens pour séduire, d'autres forces
 » pour dominer.»

L'espèce de sensibilité qui convient à
 un homme public est très-heureusement
 caractérisée. « La sensibilité lui donne le
 » desir d'être utile aux hommes : la vertu
 » lui en fait un devoir : le génie lui en
 » ouvre les moyens : le caractère les met
 » en usage ; & la connaissance des hom-
 » mes adapte ces moyens à leurs passions
 » & à leurs faiblesses.

» La sensibilité qu'on lui demande n'est
 » pas cette sensibilité commune, qui s'a-
 » gite à l'aspect d'un misérable, & qui se
 » calme en détournant la vue, mais une
 » sensibilité vaste, durable & profonde,
 » capable de l'unir au bonheur de tout un
 » peuple ; qui présente à ses yeux le pau-
 » vre obscur au fond d'une province, qui
 » lui fait entendre ses cris, qui lui mon-
 » tre ses larmes, qui, dans l'immensité
 » d'un grand royaume, anéantit les dis-
 » tances qui le séparent des malheureux,
 » & range autour de lui, par la pensée,

» tous ceux auxquels il peut faire du
» bien. »

• L'idée que l'auteur s'est formée de l'esprit d'administration est infiniment relevée. • Devant l'esprit d'administration, » tous les autres disparaissent. L'esprit de » société se borne à considérer les objets » successivement, sous différentes faces, » & par des rapports ingénieux, mais » prochains. Il faut que cet esprit ne présente que des combinaisons simples, » afin qu'elles soient proportionnées à » l'attention d'un instant qui doit les apercevoir. L'esprit d'administration est » bien d'une autre trempe : les objets » qu'il doit enchaîner, les rapports qu'il » doit saisir, sont à grande distance ; c'est » à l'hommage des Nations & des siècles » qu'il doit prétendre, & c'est à l'étendue » de leurs lumières qu'il doit proportionner ses combinaisons. Aussi, l'homme » doué de cet esprit peut avoir presque » seul la conscience de ses forces ; il ne » peut conduire les autres jusques aux » bornes de ce qu'il voit. Souvent du » moins le secret n'en est confié qu'à la » succession des âges. Le tems & la postérité, ce sont-là ses seuls juges.

» L'esprit de méditation, à qui nous

» devons tant de découvertes dans les
 » sciences & dans la morale, ne peut pas non
 » plus nous donner une idée du génie de
 » l'administrateur. Cet esprit s'étend fort
 » loin, sans doute, & ses bornes ne sont
 » pas connues; mais il s'avance pas à pas:
 » c'est de chaînons en chaînons qu'il at-
 » teint à la vérité. Le génie d'administra-
 » tion ne marche point ainsi: il faut qu'il
 » embrasse à la fois tous les objets de son
 » attention; il faut qu'il découvre, d'un
 » seul regard, le but & les moyens, les
 » rapports & les contrariétés, les ressour-
 » ces & les obstacles; &, pour ce coup-
 » d'œil, il n'est point de leçons, il n'est
 » point de loix écrites; elles naissent &
 » meurent dans l'ame des grands hom-
 » mes.»

Le panégyriste se demande quel est
 l'homme qui peut atteindre à ces perfec-
 tions? Colbert. Il entre dans le détail des
 vues & des opérations de ce ministre. Il
 montre la chaîne qui lie l'agriculture &
 les arts, & il fait voir que Colbert n'a
 point sacrifié l'un de ces objets à l'autre,
 comme on l'en a souvent accusé. Il rap-
 pelle les vues de Colbert sur la fixation
 des tailles. « Il diminua considérable-
 » ment les impôts sur les terres, & prin-

134 MERCURE DE FRANCE.

» cipalement les tailles qui affectent les
» cultivateurs les plus pauvres. Il tempé-
» ra la rigueur des saisies qu'elles occa-
» sionnent ; car il ne voulait pas que le
» malheur fût puni par l'impuissance de
» le réparer. Convaincu que rien n'est
» plus insupportable à l'homme que le
» caprice des autorités subalternes, il vou-
» lut y soustraire cet impôt par des régle-
» mens uniformes, & il desira de le fixer
» d'une manière invariable, en le pro-
» portionnant à la terre, par un cadastre
» général. On regrette que ces vues bien-
» faisantes n'ayent pas été remplies. L'in-
» certitude du cultivateur, sur le tribut
» qu'on lui demandera, devient un des
» plus grands maux de sa vie ; il est sans
» cesse tourmenté ou par l'injustice qu'il
» éprouve, ou par celle qu'il soupçonne :
» heureux celui qui pourra le délivrer de
» cette peine renaissante, & qui lui per-
» mettra de révéler sans crainte & les fa-
» veurs du Ciel & les succès de son in-
» dustrie ! »

L'orateur justifie Colbert sur les bornes
qu'il mit à la liberté d'exporter les grains,
& il faut voir les raisons qu'il en donne,
détaillées plus au long dans les notes qui
suivent le discours. Il est des matières qui

se refusent à l'art oratoire, & qui ne demandent que de la précision & de la clarté. L'homme de goût fait prendre le ton convenable, & laisse aux déclamateurs le plaidoyer de l'intimé qui est le modèle de la plupart des écrits d'aujourd'hui. L'auteur ajoute : « On reproche à Colbert » de n'en avoir pas fixé les conditions par » une loi invariable & permanente. Mais » peut-on présumer que ce ministre qui » avait soumis tant d'objets d'administra- » tion à des réglemens durables, eût né- » gligé de déterminer de même les con- » ditions de la sortie des grains, s'il avoit » cru que cette loi pût être faite avec sa- » gesse ? Que l'homme réduit par sa » petitesse aux plaisirs de la vanité, veuille » tout rapporter à ses décisions, qu'il se » complaise dans l'image renaissante de » son autorité, je n'en suis point surpris : » il se distrait de sa médiocrité par la » contemplation de son pouvoir ; mais » un grand homme cherche d'autres plai- » sirs : il aime à dominer les siècles à ve- » nir par une loi bienfaisante ; il y met » sa grandeur, il y place sa gloire. Ainsi, » n'en doutons point, si Colbert annon- » çait chaque année la volonté du Souve- » rain sur l'exportation des grains, c'est

136 MERCURE DE FRANCE.

» qu'il ne croyait pas qu'il y eût un
» moyen invariable d'en fixer les condi-
» tions avec sagesse; c'est qu'il ne voyait
» pas quel était le signe éternel qui pour-
» rait annoncer sans méprise où commen-
» cerait la sortie du nécessaire, où finirait
» celle du superflu. »

Quant à la manie des maximes générale-
rales qui ne conviennent guères qu'à la
géométrie & qu'on veut introduire dans
l'administration, il est impossible de la
combattre avec plus d'esprit & d'agré-
ment. « En suivant les opérations de Col-
» bert, on voit qu'il ne se livre aveuglé-
» ment à aucun système. On ne peut se
» lasser d'admirer son esprit de sagesse &
» de modération; par-tout il semble se
» jouer à l'avance de ces hommes de no-
» tre siècle, qui outrent toutes les maxi-
» mes générales, afin de se déguiser à
» eux-mêmes l'impuissance où ils sont
» d'en poser les limites, & pour donner,
» par de l'exagération, un air de force à
» leurs pensées.

» L'administrateur médiocre adopte un
» ou deux principes, & y soumet sa con-
» duite. Né pour l'obéissance & l'imita-
» tion, il se fait esclave d'un seul maître;
» il le suit opiniâtrément, & il se croit

» fort; il rapporte tout à lui, & il croit
 » avoir le secret de l'univers. Jaloux de
 » gouverner, & ne pouvant suivre la na-
 » ture dans ses variétés, il lui ordonne
 » d'être simple, & la rabaisse au niveau
 » de son intelligence; comme on voit des
 » enfans autour d'une machine de mécha-
 » nique retrancher de ses roues, & arrêter
 » son mouvement pour la comprendre.

» Colbert est bien différent; certain de
 » sa grandeur il ne cherche point à se
 » rehausser par des principes exagérés;
 » familiarisé de bonheur avec les idées
 » générales, il apprit de même à les do-
 » miner. Colbert a vu les oppositions
 » dans les passions des hommes, & les
 » contrariétés dans les règles d'adminis-
 » tration; il les suit, il les observe, il les
 » accompagne; son esprit souple & flexi-
 » ble se plie à leurs variétés; il fait bien
 » que cet esprit de mesure est en opposi-
 » tion avec la gloire contemporaine; car
 » la multitude des hommes croit qu'on
 » ne s'arrête que par faiblesse: il fait aussi
 » que cet esprit est contraire au bonheur
 » de l'homme d'État, parce qu'il le con-
 » damne à des observations continuelles,
 » lui montre à chaque instant l'insuffisan-
 » ce de ses moyens, & lui laisse le triste

138 MERCURE DE FRANCE.

» sentiment de son imperfection. Tandis
» qu'au sein des principes exagérés on
» jouit d'un profond repos, avec un seul,
» la liberté parfaite, on gouverne le mon-
» de sans la moindre peine ; on dit à l'in-
» térêt personnel & à l'ignorance : je me
» fie à vous, & ils entraînent ; s'ils heur-
» tent, s'ils fracassent dans leur route, on
» ne s'en met point en peine ; on deman-
» de un ou deux siècles pour en voir l'ef-
» fet ; si la société bouleversée se refuse à
» cette expérience, on l'accuse d'impa-
» tience, elle seule devient coupable, &
» le principe garde encore sa gloire ou ses
» prétentions. »

Les idées de l'auteur sur le luxe paraissent aussi justes qu'ingénieuses.

« Colbert avait promené ses regards sur
» ces nombreuses armées qui s'élevaient
» en Europe ; & , réfléchissant profondé-
» ment sur la discipline rigoureuse qu'on
» établissait, & qui devait gouverner cent
» mille hommes par un seul mouvement
» & par une même volonté, il vit avec
» douleur que ces vieilles vertus de la
» Grèce & de Rome, l'amour de la pa-
» trie, le fanatisme de la gloire, ne se-
» raient plus & ne pouvaient plus être
» l'unique force des Etats.

„ Je m'arrête peut-être ici sur une triste
 „ vérité ; mais on ne saurait attribuer
 „ trop d'influence à l'invention de cette
 „ discipline guerrière : en rendant les
 „ hommes égaux par la force de l'obéis-
 „ sance, elle a soustrait la puissance des
 „ Nations à l'antique influence des mœurs,
 „ à cette énergie des âmes qui disposait
 „ autrefois du sceptre du monde. Oui,
 „ c'est la perfection de cette discipline
 „ qui a mis la force dans le nombre, &
 „ qui fit sentir à Colbert que l'argent, ce
 „ signe général des valeurs, le prix du
 „ service des hommes, deviendrait né-
 „ cessairement le fondement essentiel de
 „ la puissance politique.

„ Peut être aussi que ce grand ministre,
 „ ami de l'humanité, appercevant que
 „ ces armées nombreuses & disciplinées
 „ devenues nécessaires à la défense natio-
 „ nale, augmentaient en même-tems la
 „ force du Souverain sur son peuple, dé-
 „ couvrit avec plaisir que les richesses mo-
 „ biliaires pourraient rendre un nouveau
 „ service à son pays, en excitant à ménager
 „ sans cesse cette source essentielle de
 „ la puissance par la douceur & la justice
 „ du gouvernement ; car si la terre peut
 „ suffire pour captiver ses cultivateurs &
 „ ses propriétaires, le commerce & l'in-

» industrie ne connaissent d'autre chaîne que
 » le bonheur & la liberté. »

Il vient aux services que Colbert rendit aux lettres & aux arts, & termine cet article par une réflexion très fine. Cet endroit est plein de grâce, & aussi bien écrit que bien pensé. « Peut-être aussi que ce » ministre, que je me représente sans cesse » occupé des objets de son administration, » ayant réfléchi sur le goût, qui n'est qu'un » sentiment parfait des convenances, » avait aperçu dans les chefs-d'œuvre » des Racine & des Molière, & dans » leur représentation journalière, une » instruction dont l'industrie française » profiterait sans y penser ; il avait présumé que l'habitude de distinguer de bonheur ces fils imperceptibles qui séparent » la grâce de l'affectation, la simplicité de la négligence, la grandeur de l'exagération, influerait de proche en proche » sur l'esprit national, & perfectionnerait » ce goût qui fait aujourd'hui triompher » les Français dans tous leurs ouvrages » d'industrie, & leur permet de vendre » bien cher aux étrangers une sorte de » convenance spirituelle & fugitive, qui » ne tient ni au travail, ni au nombre des » hommes, & qui devient pour la France

» le plus adroit de tous les commerces. »

Rapprochons de ce morceau si agréable un autre endroit plein d'énergie & d'élévation : rien ne fait mieux voir combien l'auteur fait varier sa diction. Il s'agit des reproches que font à Colbert ceux que ses travaux ont instruits. « Certes , qu'il est » facile , apres cent ans d'expérience & » d'observations , d'appercevoir quelques » taches dans cet immense tableau ! Mais , » si l'on réfléchit sur l'ignorance & la con- » fusion qui régnaient , avant Colbert , » dans tous les principes de finance & de » commerce , on sentira peut-être que c'est » à la lumière de son administration , que » c'est à l'aide des flambeaux qu'il tenait » en ses mains , qu'on découvre aujour- » d'hui ses erreurs. »

» Mais l'homme , sur ce point , se mé- » prend aisément ; il porte quelques grains » de sable au sommet de ces monts élevés » par le tems ; il se place au-dessus , & il » s'estime haut de sa propre grandeur. » Oui , c'est une ingratitude commune » de l'esprit envers le génie , que de mé- » connoître ce qu'on doit à ceux qui , dans » tous les genres , font sortir du néant » cette première idée à laquelle toutes » les autres viennent se prendre , & sur

142 MERCURE DE FRANCE.

» laquelle elles s'élèvent orgueilleuse-
» ment. Colbert mourut, & le peu-
» ple voulut enlever son corps & le dé-
» chirer. Ce fut le prix de ses travaux &
» de ses bienfaits. Les opérations aux-
» quelles il avait été contraint par la
» guerre avaient tout fait oublier. La
» multitude des hommes est toute sauvage : elle est pressée d'aimer & de haïr,
» & ne se laissant aller qu'à des affections
» simples, il lui faut un objet qui puisse
» lui répondre de la guerre, des saisons
» & des orages ; il lui faut un homme à
» qui elle puisse se prendre de son bon-
» heur ou de son malheur. Les circonf-
» tances, ce mot dont l'empire est si grand
» aux yeux de l'esprit observateur, est un
» mot qu'elle n'entend point. »

Ces morceaux sont du style de Bossuet. La péroraison que nous allons transcrire termine dignement ce beau discours.

» Quand on a marché quelque tems dans
» la carrière de la vie, quand on a réflé-
» chi sur les jouissances que l'homme
» poursuit, on a vu combien sont courtes
» & bornées celles qui n'ont pour objet
» que nous - mêmes ; on ne peut étendre
» son existence qu'en s'attachant à celle
» des autres par la bienfaisance. Venez le

» témoigner , ames sensibles qui vous
» nourrissez de ce plaisir , & qui , dans la
» proportion de vos forces , vous appro-
» chez du malheur pour le plaindre &
» pour le soulager. Mais quelle compa-
» raison entre vos moyens & ceux qui
» reposent entre les mains d'un adminis-
» trateur des finances ! Le cœur s'enflam-
» me en y réfléchissant. Oh ! quel plaisir
» dans le recueillement de la solitude &
» dans le silence de la nuit , lorsque l'U-
» nivers sommeille , hormis celui qui
» veille sur tout , d'élever son ame vers
» lui , de se dire à soi-même : ce jour ,
» j'ai adouci la rigueur des impôts ; ce
» jour , je les ai soustraits au caprice de
» l'autorité ; ce jour , en les distribuant
» plus également , je pourrai convertir
» un faste inutile au bonheur , dans une
» aisance générale , qui fait à la fois la
» félicité , & de ceux qui en jouissent , &
» de ceux qui la contemplent ; ce jour , j'ai
» tranquillisé vingt mille familles alar-
» mées sur leurs propriétés ; ce jour , j'ai
» ouvert un accès au travail , & un asyle
» à la misère ; ce jour , j'ai prêté l'oreille
» aux gémissemens fugitifs , & aux plain-
» tes impuissantes des habitans de la cam-
» pagne , & j'ai défendu leurs droits con-

244 MERCURE DE FRANCE.

» trê les prétentions impérieuses du crédit
» & de l'opulence ! O quel superbe en-
» treten ! quelle magnifique confiance
» de l'homme au Créateur du monde !
» qu'il paraît grand alors ! il semble s'af-
» socier aux desseins de Dieu-même. »

Cette péroraison est noble & touchante, & le discours est l'ouvrage d'un esprit élevé & d'une ame sensible. Il n'y a ni faux enthousiasme, ni chaleur apprêtée. C'est un ame pénétrée du desir de voir les hommes heureux, assez généreuse pour sentir tout le prix des sacrifices que ce bonheur exige de ceux dont il peut être l'ouvrage, & assez éclairée pour en voir tous les moyens. Lorsque l'auteur nous représente le bonheur de Colbert
» trouvant dans une femme aimable &
» vertueuse l'objet de ses affections, qui
» le consolait de l'injustice des hommes
» & de leur ingratitude, & qui, voyant
» son ame a découvert, lui donnait par
» son estime le plus doux prix de ses ver-
» tus ; » on sent que l'écrivain méritait d'avoir sous les yeux le modèle de cette touchante peinture. On pourrait lui reprocher quelques expressions hazardées, quelques idées d'une métaphysique un peu trop délicate, défauts d'un esprit distingué

tingué qui compte trop sur l'intelligence de ses lecteurs. Mais en général l'ouvrage parle à l'ame & à la raison, & les notes qui le suivent sont des corollaires d'administration, résultat de beaucoup de réflexions & d'expériences, & faits pour instruire à la fois & ceux qui les adopteront & ceux qui pourraient les combattre.

Eloge de Jean Baptiste Colbert, discours qui a obtenu le premier *accessit*, au jugement de l'Académie Française. A Paris, chez les mêmes libraires. Par M. Coster, premier commis du bureau de la Corse, au département de M. le Contrôleur-Général.

Le triomphe du Panégyriste couronné a été d'autant plus glorieux qu'il étoit disputé par des concurrens très-estimables. L'ouvrage de M. Coster, qui a été nommé le premier, a sut-tout le mérite d'avoir très-judicieusement analysé toutes les opérations de Colbert & les services qu'il a rendus à la Nation, en créant une science nouvelle dans les finances, en fondant la Marine Française, en donnant à tous les arts des encouragemens & des modèles. Il y a d'ailleurs dans ce discours des idées

II. Vol.

G

ingénieuses & des morceaux bien écrits, quoiqu'en général le style n'en soit ni assez naturel, ni assez soutenu. Nous citerons ce qui nous a paru le plus louable, & ce qui peut servir à faire le mieux connaître les talens de l'auteur.

L'exorde, qui ne manque pas de noblesse, finit par une réflexion heureuse & d'un ton très-oratoire. « Au reste ne crai-
 » gnons pas que la peinture du siècle à qui
 » appartient Colbert devienne la satire
 » du nôtre. La génération qui lui rend
 » hommage, & qui a loué Sully comme
 » il devait l'être, ne peut pas être humili-
 » liée devant celle qui persécuta l'un &
 » qui méconnut l'autre; & les descendans
 » d'un peuple qui porte la haine contre
 » le grand Colbert jusqu'à violer la paix
 » de son tombeau, apprendront à quel
 » point la cabale ou l'intérêt du moment
 » peut rendre les hommes injustes dans
 » leurs préventions contre ceux qui les
 » gouvernent. »

L'auteur rassemble, en quelques lignes rapides, tous les traits de la grandeur Française sous le ministère de Colbert.
 « Se créer avec une promptitude & un
 » succès, qui tiennent du prodige, de
 » superbes palais, les meubler avec la plus
 » grande magnificence, couvrir l'Océan

» de vaisseaux, nos ports d'arsenaux & de
 » magasins, la capitale d'édifices & de
 » monumens, les provinces de manufac-
 » tures & d'ateliers; payer des gratifica-
 » tions au commerce, des pensions aux
 » savans, des modèles & des élèves à tous
 » les arts; donner aux sciences, aux *ins-*
 » *criptions*, à l'architecture, leurs acadé-
 » mies, à l'astronomie son observatoire,
 » à la botanique, son jardin, à la pein-
 » ture la plus riche des collections, aux
 » lettrés la plus magnifique des biblio-
 » thèques, & sur-tout un canal de com-
 » munication aux deux mers: qui croira
 » que l'économe de l'Etat ait pu subvenir
 » à tant de dépenses? Qui pourra croire
 » que Colbert ait été le premier & sou-
 » vent le seul à les conseiller?

On a dû remarquer que *meubler* n'est pas un terme assez noble; orner, décorer, embellir étaient plus oratoires. *Donner aux Inscriptions leur académie*, n'est pas une expression juste ni claire. Les Inscriptions que demandoit Louis XIV, ont occasionné l'établissement d'une académie d'érudition littéraire, mais le mot d'*inscriptions*, pris génériquement, n'a pas assez d'étendue pour qu'on puisse dire oratoirement qu'on leur a donné une académie. Aujourd'hui même on a senti

148. MERCURE DE FRANCE.

l'insuffisance de ce titre, & l'on dit l'Académie des Belles Lettres.

Les heureux effets de l'administration de Colbert & de la création des manufactures sont résumés avec précision.

« Ainsi, sous les heureuses mains de Colbert, la France prend une face nouvelle.

» Les tems sont passés où l'on ne connaît

» fait que des forteresses & des bourgades, qui étaient successivement la proie

» & le fléau des habitans de la campagne.

» A ces convulsions intestines du gouvernement féodal, succède une asso-

» ciation générale entre les différens ordres de l'état. Le besoin conduit & ap-

» pelle dans les villes le cultivateur & la

» denrée; l'art la façonne, le commerce

» la distribue; tout se rapproche, tout

» s'unit. Chaque cité n'est plus qu'une

» famille nombreuse, dont Colbert li-

» quide les dettes, règle les dépenses,

» augmente les revenus, & dont il assure le bonheur, en donnant à toutes

» du travail, une bonne police & des mœurs.

L'orateur passe à la marine. « Il n'avoit pas tenu à Colbert que la France n'eût bientôt cet empire de la mer dont nos rivaux ont fait depuis, contre nous, un si funeste usage. Sans matelots, sans

» agrêts , sans finance , il ose promettre
 » à son maître une marine redoutable.
 » On construit à Rochefort , à Brest , à
 » Toulon des arsenaux qui sont encore
 » les plus beaux de l'univers. Il manque
 » de matelots. Eh ! bien , il connaît l'ac-
 » tivité de la nation. Il fait qu'elle va
 » faire ailleurs ce que le Gouvernement
 » néglige. Instruit que des milliers de
 » François exerçaient leur industrie par-
 » tout où ils trouvaient la paix , il les
 » avait rendus à leur patrie : trop heu-
 » reuse si elle eût pu les conserver après
 » lui ! Il voit les habitans de nos Provinces
 » maritimes servir sur mer les Puissances
 » étrangères ; il essaye de les rappeler , &
 » joint bientôt la gloire du succès au mé-
 » rite de l'avoir tenté. Dans moins de
 » cinq ans , trente six vaisseaux de guerre ,
 » quinze brûlots , huit galères dans la
 » méditerranée , quatorze vaisseaux de
 » guerre & cinq brûlots dans l'océan ,
 » donnent le spectacle inattendu d'une
 » Puissance menaçante qui semble sortie
 » du fond des eaux. Elle dispense nos
 » bâtimens de baisser désormais leur pa-
 » villon devant celui d'Angleterre ; elle
 » fait baisser devant eux le pavillon Es-
 » pagnol , elle contraint au salut une flotte

» Hollandoise , & force les Barbaresques
 » humiliés à demander pardon à Louis
 » XIV & à connaître au moins pour les
 » Français, les loix de l'honneur & de l'hon-
 » nité.

Peut-être tous ces détails, quoiqu'ils ne soient pas mal rendus, demandoient-ils plus de force d'expression. Lorsqu'on est obligé de redire ce qui a été dit, il faut rajeunir ce qui semble usé, & s'approprier par la tournure ce qui paraît appartenir à tout le monde. Il faut éviter, (& c'est une attention qui distingue surtout les bons écrivains) que le lecteur ne puisse jamais dire : j'ai vu cela , & je l'ai vu mieux dit. On ne fait guères aujourd'hui que répéter mal & mal à propos ce qui a été traité par des génies supérieurs. C'est une marque infailible de médiocrité, & c'est un des caractères de la décadence. Au surplus nous n'appliquons point cette réflexion à M. Coster. Il était obligé de parler du siècle de Louis XIV ; c'était en même tems un avantage & une difficulté. La protection accordée aux lettres devait trouver sa place dans l'éloge de Colbert. « Ce fut dans » le même esprit qu'il s'attacha à l'Académie Française , & qu'il attira les

» grâces & les pensions sur les gens de
 » lettres devenus ses confrères & les amis.
 » Il eût recherché leurs suffrages par la
 » seule conformité de ses goûts; il les
 » eût obtenus par ses talens. Un plus grand
 » intérêt les rapproche. Faire régner Louis
 » sur un peuple éclairé, faire régner sur
 » l'Europe la littérature & l'urbanité fran-
 » çaises, quel plus noble dessein pouvait
 » jamais rassembler des sages? Et main-
 » tenant que leurs écrits sont devenus des
 » livres classiques, maintenant que nos
 » écrivains, plus connus à Stockolm & à
 » Pétersbourg que ceux d'Athènes & de
 » Rome, sont par-tout les oracles des
 » peuples & les précepteurs des Rois;
 » maintenant que notre langue est
 » celle de toutes les Cours, & qu'à Fokiani
 » elle s'est trouvée le langage commun de
 » l'Europe & de l'Asie: qui pourrait ou-
 » blier que Colbert prépara cette révolu-
 » tion si décisive pour la gloire de la
 » France en devenant pour Louis XIV ce
 » que Mécène fut pour Auguste?

Il manque une p'toraison à ce dis-
 cours qui finit un peu brusquement. Il
 est suivi de notes qui prouvent que l'au-
 teur a puisé dans de bonnes sources. On
 y remarque une lettre de M. de Voltaire
 à M. Laurent, que tous les lecteurs se-

ront charmés de retrouver ici : elle est du
6 Décembre 1771.

Je savois, Monsieur, il y a long-temps, que vous aviez fait des prodiges de mécanique. Mais j'avoue que j'ignorais dans ma chaumière & dans mes déserts, que vous travaillâtes actuellement par ordre du Roi, aux canaux qui vont enrichir la Flandre & la Picardie. Je remercie la Nature qui nous épargne les neiges cette année. Je suis aveugle quand la neige couvre nos montagnes. Je n'aurais pas pu voir les plans que vous avez bien voulu m'envoyer; j'en suis aussi surpris que reconnoissant. Votre canal souterrain, sur-tout, est un chef-d'œuvre inoui. Boileau disoit à Louis XIV dans le beau siècle du goût :

J'entends déjà frémit les deux Mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.

Lorsque son successeur aura fait exécuter tous ses projets, les mers ne s'étonneront plus de rien; elles seront très-accoutumées aux prodiges.

Je trouve qu'on se faisoit peut-être un peu trop valoir dans le siècle passé, quoiqu'avec justice, & qu'on ne se fait peut-être pas assez valoir dans celui-ci. Je connoissois le poëme de l'Empereur de la

OCTOBRE. 1773. 153
Chine, & j'ignorais les canaux navigables
de Louis XV.

Vous avez raison de me dire, Monsieur,
que je m'intéresse à tous les arts & aux
objets du commerce.

Tous les goûts à la fois sont entrés dans mon
ame.

Quoiqu'octogénaire, j'ai établi des
fabriques dans ma solitude sauvage.
J'ai d'excellens artistes qui ont en-
voyé de leurs ouvrages en Russie & en
Turquie; &, si j'étais plus jeune, je ne
désespérerais pas de fournir la Cour de
Pekin, du fond de mon hameau suisse.

Vive la mémoire du grand Colbert qui
fit naître l'industrie en France,

Et priva nos voisins de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes.

Bénissons cet homme qui donna tant
d'encouragemens au vrai génie, sans af-
faiblir les sentimens que nous devons au
duc de Sully, qui commença le canal de
Briare, & qui aima l'agriculture plus que
les étoffes de soie.

Illa debuit facere & ista non omittere.

Je défriche depuis long - temps une

G v

terre ingrate. Les hommes quelquefois le sont encore plus; mais vous n'avez point fait un ingrat en m'envoyant le plan de l'ouvrage le plus utile.

Eloge de Jean-Baptiste Colbert, discours qui a obtenu le second *accessit* au jugement de l'Académie Française, par M. P***, à Paris, chez les mêmes libraires.

Le devoir le plus indispensable en tout genre d'écrire, est de remplir le sujet qu'on s'est proposé; & cette loi, à laquelle l'Académie fait d'autant plus d'attention qu'elle paraît aujourd'hui plus oubliée, est sans doute la règle qu'elle a suivie & qu'elle a dû suivre en distribuant les *accessits*. C'est ce qui a placé M. P***, au second rang. Son ouvrage contient moins l'éloge de Colbert que des idées générales sur l'administration, & la moitié de son discours n'est qu'une excursion fort longue contre la population, qui ne peut guères trouver de partisans. Mais il arrive quelquefois qu'un auteur, en manquant un sujet, se montre très-capable de réussir dans un autre, & avertit les connaisseurs que, s'il a failli dans l'exécution, ce n'était pas faute de moyens. M. P***, est

certainement dans ce cas. C'est le jugement de l'Académie, & celui de tous les lecteurs éclairés. On ne peut s'empêcher en le lisant de reconnaître un écrivain fait pour être très-distingué, & doué d'un grand talent pour l'éloquence. Il suffirait, pour en avoir cette opinion, de lire les premières pages de son discours.

« Si le tableau des générations pas-
 « sées n'est pour nous qu'une source de
 « réflexions lugubres, sur les ravages
 « du tems & la fragilité de notre exis-
 « tence, le souvenir des bienfaiteurs
 « du genre-humain excite dans notre
 « ame une admiration qui la réveille,
 « & un espoir qui la console. L'ora-
 « teur qui vient demander pour eux
 « les hommages de son siècle, est
 « assuré de l'attention publique, parce
 « que les peuples dévoués à l'infortune
 « écoutent toujours avec intérêt le ré-
 « cit de la félicité de leurs pères : ils
 « cherchent à se persuader qu'il est pos-
 « sible d'être heureux ; ils semblent in-
 « viter, par leurs gémissemens, les prin-
 « ces & les ministres à suivre les tra-
 « ces des citoyens célèbres, dont la sa-
 « gesse dirigeoit la destinée des Empi-
 « res. Aussi les hommes puissans ne
 « voient-ils souvent dans les mutua-

156 MERCURE DE FRANCE.

» res de la multitude que des leçons &
» des reproches qui blessent leur orgueil.
» Ils lui défendent la plainte ; ils lui
» font un crime de sa douleur , com-
» me si leur bonheur étoit tellement sa-
» cré , qu'il ne fût pas permis de le trou-
» bler par des larmes ».

On reconnoît d'abord dans cet exorde le talent de l'expression & cet intérêt de style , cet art de joindre son sentiment à une idée , d'émouvoir l'ame des lecteurs , en épanchant la sienne sans affectation & sans effort ; art que l'on croit inutilement suppléer par la fausse chaleur des mouvemens de commande , & la profusion des figures.

On ne peut pas dissimuler que l'auteur paraît manquer quelquefois de justesse dans les idées , s'il ne manque jamais d'énergie dans les expressions. Il se demande quelles sont les causes du malheur des peuples. « Vous verrez (dit-
» il) que les Gouvernemens ont été sou-
» vent calomniés ; & qu'en leur im-
» putant toutes les misères humaines ,
» on leur a toujours refusé le droit de
» les soulager. Osons le dire : c'est l'i-
» négalité extrême dans les fortunes ;
» c'est cette dévorante propriété aussi
» peu limitée par les loix que par les

» desirs : c'est elle , elle seule qui per-
 » pétue le malheur sur la terre. Ce droit
 » terrible précéda par-tout l'autorité sou-
 » veraine qui le respecte , & qui se tait
 » presque toujours devant lui. La vraie
 » souveraineté est dans la main de l'o-
 » pulence. Le pauvre ne vit qu'autant
 » que le riche a des besoins ou des
 » fantaisies ; & *les besoins & les fantai-*
 » *sies du riche , ayant toujours moins d'é-*
 » *tendue que les besoins du pauvre , ce-*
 » *lui-ci est réduit à envier le sort de ces*
 » vils animaux qu'on maltraite & qu'on
 » nourrit pour les dresser à des mouve-
 » mens ridicules qui amusent l'oisi-
 » veté ».

Certainement , sans vouloir accuser
 les intentions de l'auteur , il est évi-
 dent que ces phrases semblent attaquer
 le droit de propriété , & le faire re-
 garder comme un droit dangereux qu'il
 est utile de restreindre. Cette opinion
 seroit au moins très-extraordinaire, quand
 il seroit vrai , comme on l'a avancé ,
 que le droit de propriété n'existait pas
 dans l'état primitif de l'homme ; &
 que celui qui le premier a cultivé un
 champ & bâti une cabane , n'a pas eu
 le droit de dire , cela est à moi ; il n'en
 seroit pas moins certain que , dans l'é-

tat de société, qui est l'état naturel du plus parfait & du mieux organisé des êtres sensibles, la loi de la propriété est le lien le plus sacré & le plus indestructible qui puisse réunir les hommes; &, s'il est brisé, il n'y a plus de société. L'auteur paroît admettre lui-même cette conséquence; puisqu'il avoue que la seule proposition d'attaquer les propriétés effrayeroit toutes les nations; mais pourquoi prétend il que c'est la propriété qui *perpetue le malheur sur la terre*? Il est inutile de rien ajouter ici à tout ce qu'on a écrit sur les vices & les malheurs de tous les Gouvernemens, & sur les moyens d'y remédier. Ce n'est pas là une manière à effleurer; & d'ailleurs, il paroît que les moralistes politiques sont un peu comme les physiciens qui arrangent des mondes possibles, tandis que les ouragans, les inondations, les volcans & les tremblemens de terre bouleversent notre monde actuel qui n'en subsiste pas moins.

L'auteur raisonne infiniment plus juste, lorsqu'il s'élève avec tant de force & d'enthousiasme contre ceux qui ont établi ce principe, que la société politique ne consiste que dans les propriétés de terres. « C'est ici que je crois

» entendre les murmures de quelques
 » citoyens trompés , qui regardent com-
 » un mal politique la protection que le
 » Gouvernement accorde à ceux qui n'ont
 » point de propriété foncière. Le sys-
 » tème opposé assure , si on les en croit ,
 » la prospérité des empires. Que signi-
 » fient ces paroles pleines d'outrage
 » pour la multitude ? Je ne connois
 » point cette odieuse politique qui con-
 » siste à protéger l'opulence contre la
 » misère , la force contre la faiblesse ;
 » je n'admets point cette division de
 » propriétaires & de sujets sans pro-
 » priété. Hommes de toutes les condi-
 » tions , écoutez moi. Vous êtes tous les
 » enfans de la patrie ; vous avez tous des
 » droits à votre subsistance , ou par le
 » travail , ou par la fortune. La forme
 » de la propriété n'est pas la même pour
 » chacun de vous ; mais cette propriété
 » n'en est ni moins incontestable , ni
 » moins sacrée. Tout l'édifice des loix
 » sociales porterait sur une base d'ini-
 » quité , si chaque citoyen n'avait pas
 » le droit de demander du pain ou du
 » travail. Ainsi donc , laissez l'opulence
 » vous reprocher comme un opprobre
 » l'exhérédation de la patrie , & ne vous

» y regardez pas comme sans droits ;
 » quoique la Loi ne les ait pas tracés
 » sur la surface de la terre , & que vous
 » ne puissiez pas déterminer le sol qui
 » vous nourrira. Votre propriété est va-
 » gue , mais assurée ; & malheur au bar-
 » bare qui voudroit combattre cette idée
 » consolante & fraternelle que je vous
 » offre aujour d'hui pour relever vos ames
 » abattues , & ranimer la piété que vous
 » devez à la patrie ! Ah ! s'il était vrai
 » que la terre qui me porte me fût
 » étrangère ; si je n'avois d'autre privi-
 » lége que d'y poser mes pieds & d'y
 » étendre mon cadavre , avec quelle
 » fureur j'appellerais les malédictions
 » sur elle ! Avec quels *délicieux* transf-
 » ports je verrais la foudre brûler les
 » moissons , & renverser ces arbres qui
 » n'auroient pour moi ni fruits , ni om-
 » brage ? Rassurons-nous , malheureux
 » Humains. Sous une administration sa-
 » ge les Empires ne sont qu'une fa-
 » mille , où quelques enfans à la vérité
 » ont du superflu , mais où tous ont le
 » nécessaire ».

Il n'y a peut être à reprendre , dans
 ce morceau sublime , que le mot *déli-
 cieux* qui semble consacré aux sentimens

doux , & qui ne peut jamais convenir aux jouissances de la haine , & aux imprécations du malheur. Il faut laisser les déclamateurs allier les mots qui ne doivent pas se trouver ensemble. Un mot de cette nature , parmi les beautés vraies de l'éloquence , produit l'effet d'un son faux dans une belle musique.

Laissons tout ce qui regarde la population. Les idées de l'auteur sur cet article , sont au moins aussi étranges que sur la propriété. Il mérite qu'on le combatte ; mais il lui faut un champ de bataille proportionné à ses talens , & des adversaires dignes de lui. Bornons-nous à admirer , avec nos lecteurs , la péroraison qui termine son discours.

» Nos neveux iouriront comme nous.
 » de ce que Colbert a fait pour les arts.
 » Ils admireront ces grands monumens
 » qui nous humilient , quand nous vou-
 » lons les comparer à nous-mêmes , mais
 » qui nous enorgueillissent , quand nous
 » nous rappelons qu'ils sont l'ouvrage
 » de l'homme. L'Observatoire , la Porte
 » S. Denis , la colonade du Louvre , le
 » château de Versailles furent élevés par
 » ses soins. Nous ne pouvons faire un
 » pas dans la capitale sans y trouver des

152 MERCURE DE FRANCE.

» traces de Colbert. C'est lui qui fit
» éclore tous ces esprits créateurs qui
» rappelèrent la nature à ses forces
» oubliées. L'académie des sciences ,
» celle des belles-lettres , l'Ecole des arts,
» fondée à Rome pour nos artistes ; la
» bibliothèque du Roi fixèrent les re-
» gards de l'Europe entière. Les Étran-
» gers accoururent de toutes parts pour
» jouir avec nous de tant d'avantages ,
» pour voir un peuple qui avait effacé
» la gloire des Grecs & des Romains,
» sans être libre comme eux. Puissent
» ses destinées être immortelles , com-
» me les productions du génie qui
» ont survécu aux Empires , qui ont sub-
» jugué les destructeurs des nations , &
» qui consolèrent si long-tems Athènes
» de la perte de sa liberté , lorsque ses
» vainqueurs envoyaient leurs enfans
» chercher dans cette ville célèbre les
» traces des vertus & des talens qu'elle
» avait offerts à l'admiration de la
» terre !

» O vous , à qui le Souverain partage
» les fonctions de sa puissance , n'oubliez
» jamais que le zèle le plus constant ;
» les lumières les plus étendues peuvent
» à peine vous rendre dignes de prési-
» der au sort de la première nation du

OCTOBRE. 1773. 163

» monde ; que si le Ciel vous imposa
» de grands devoirs , il vous donne pour
» les remplir des moyens plus grands
» encore ; que la France , comblée de
» ses bienfaits , n'a besoin que d'un re-
» gard du génie , pour produire des sol-
» dats comme les Spartiates , des géné-
» raux comme Scipion , des philosophes
» comme Socrate , des moissons comme
» celles de l'Égypte & de la Sicile ; que ses
» habitans ont le germe de toutes les ver-
» tus & de tous les talens ; des bras ac-
» coutumés à tous les travaux , des ames
» qui bravent tous les dangers , & des
» écrivains dignes d'étendre votre gloire
» parmi vos contemporains , & de la
» transmettre à vos descendans ».

Traité élémentaire d'Algèbre, par M. l'Ab-
bé Bossut , de l'Académie royale des
Sciences , Examineur des Ingénieurs,
&c. in-8°. A Paris, chez Ant. Jombert
fils aîné, libraire, rue Dauphine, près
le Pont-neuf, 1773.

Le traité que nous annonçons est la
suite de celui d'arithmétique que M.
l'Abbé Bossut publia l'année dernière, &
la seconde partie du cours complet de
mathématiques qu'il se propose de don-

ner. Cet ouvrage, qui est sans contredit le traité d'algèbre le plus complet que nous connoissions, contient plusieurs choses nouvelles; il est recommandable d'ailleurs par la méthode, la clarté & l'élégance qui y règnent, & qui caractérisent les autres ouvrages de M. l'Abbé Bossut.

Nous n'en ferons pas ici l'analyse, parce que nous nous proposons d'insérer dans un des *Mercures* suivans le discours préliminaire, où l'auteur, à la suite d'un précis historique de l'arithmétique & de l'algèbre, expose lui-même la manière dont il a cru devoir traiter ces deux sciences. On sait que ce célèbre académicien écrit ces sortes de morceaux d'une manière qui inspire du goût & de l'intérêt pour les sciences abstraites.

A C A D É M I E.

A M I E N S.

L'ACADEMIE des sciences, belles-lettres & arts d'Amiens célébra, le 25 Août, la fête de St Louis, dont le panégyrique fut prononcé par M. l'Abbé Laurent.

M. Gossart, avocat, directeur de l'A-

OCTOBRE. 1773. 165

cadémie, en ouvrit la séance publique par un discours philosophique sur *la Gaîté françoise*.

M. Baron , secrétaire perpétuel , fit l'*Eloge de feu M. l'Abbé Clergé , académicien*.

M. Vallier ; colonel d'infanterie , académicien honoraire , lut un *Essai en vers sur les Talens , & particulièrement sur ceux du Théâtre , & une autre pièce de poésie sur la Statue de Pigmalion animée par l'Amour*.

M. d'Esmercy , docteur en médecine , fit lecture d'un discours *sur l'utilité des Langues grecque & latine pour les gens de lettres*.

M. l'Abbé le Roy , prédicateur du Roi , euré de Rouen , lut *le premier chant du Paradis perdu de Milton , traduit en vers françois*.

L'Académie avoit proposé pour sujet du prix de littérature , l'*Eloge d'Adrien Baillet*. Elle a jugé que l'un des éloges , ayant pour épigraphe , *suit vir talis , qualis verè sapiens appellari possit... QUINT*. étoit écrit avec sagesse ; que la vie & les ouvrages de *Baillet* y étoient exposés avec simplicité & netteté. Elle exhorte l'auteur à le retravailler ; quelques corrections

166 MERCURE DE FRANCE.

faites par le goût pourroient lui obtenir le prix qu'elle propose de nouveau pour le même sujet.

Elle propose aussi pour sujet d'un autre prix, *les Règles de construction d'un hygromètre, dont les variations suivent une marche déterminés & comparable à celle d'autres hygromètres semblables.*

Les auteurs doivent, sur-tout, s'attacher à surmonter une des principales difficultés qu'on rencontre dans la construction de cet instrument, en y employant des matières dont les variations soient assez constamment uniformes, pour qu'il puisse devenir d'un usage ordinaire. On préférera pour le prix l'instrument le plus simple.

L'Académie doit des éloges au seul mémoire qu'elle a reçu sur cette matière: elle y a trouvé des détails intéressans & bien présentés pour la forme; mais le fonds n'a pas atteint le but du programme.

Chacun des deux prix proposés est une médaille d'or.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au premier Juillet 1774. Ils seront adressés, francs de port, à M. *Baron*, secrétaire perpétuel de l'Académie, à Amiens.

OCTOBRE. 1774. 167

Le prix de l'Ecole de Botanique, tenue par l'un des academiciens, sous la direction de l'Academie, a été remporté par M. d'Aullé, élève en chirurgie.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADÉMIE royale de Musique continue la représentation de l'*Union de l'Amour & des Arts*, ballet héroïque en trois entrées, composé des actes de *Basilie & Chloé*, de *Théodore & de la Cour d'Amour*. Nous n'ajouterons rien aux éloges que nous avons déjà donnés au zèle & aux talens des principaux sujets qui content au brillant succès de cet opéra.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES Comédiens François ont donné le samedi, 25 Septembre, la première représentation d'*Orphanis*, tragédie nouvelle de M. Blin de St More.

Orphanis, prisonnière, après la défaite de son père, général des Crétois, a été con-

duite & élevée dans le palais du grand Sésostris, Roi d'Égypte. Arcès, neveu de Sésostris & son successeur à la couronne, conçoit une passion très-vive pour cette Princesse étrangère. Sésostris a donné toute sa confiance & toute sa tendresse à ce jeune Prince dont il avoit puni le père qui étoit coupable d'un attentat contre sa vie. Mais Arcès n'a pas hérité de la haine de son père; & vainqueur des Crétois, il vient déposer ses lauriers aux pieds du Roi son bienfaiteur. Orphanis attendoit avec impatience le retour de ce Prince, comptant bien user de l'empire qu'elle a sur son cœur pour s'élever au rang suprême, & satisfaire son ambition effrénée. Arcès n'hésite pas de se lier à son amante par des sermens. Il y a une loi de l'État qui accorde au vainqueur la première grâce qu'il demande.

Sésostris rappelle cette loi au jeune Prince; & quand cette loi ne subsisteroit pas, il l'assure que sa tendresse s'en feroit une de le satisfaire. Excité par tant de bontés, Arcès ose parler au Roi d'Orphanis, comblée de ses bienfaits, mais arrêtée depuis long tems à sa Cour; il alloit demander pour unique faveur à Sésostris, qu'il daignât approuver son union avec cette Princesse, & il l'auroit obtenue,

nue, lorsque, dans ce moment si précieux à son amour, on introduit l'Ambassadeur de Crète. Le jeune vainqueur se retire plein d'espérance & de joie de voir ses vœux couronnés. Il va lui-même en porter l'heureuse nouvelle à Orphanis. Cette femme, plus enivrée d'ambition que d'amour, se félicite de recevoir bientôt le prix de sa séduction. Cependant l'Ambassadeur de Crète vient offrir au grand Sésostris le tribut des Crétois, leur soumission & leur alliance. Il demande que la paix soit scellée entre les deux Nations par l'union de l'héritière de la souveraineté de Crète avec le jeune héros, vainqueur des Crétois.

Sésostris voit tant d'avantages dans cette alliance pour les vainqueurs & les vaincus, qu'il ne balance pas à en assurer le gage. Arcès apprend de Sésostris même cette nouvelle si fatale à son amour ; il manifeste alors la violence de sa passion pour Orphanis ; il réclame la loi de l'Etat & la promesse du Roi. Il atteste qu'il ne peut trahir ses sermens. Sésostris lui répond que l'intérêt public doit aller devant le sien ; qu'il a donné sa parole, & qu'il faut qu'elle s'exécute. Arcès ne peut contenir son désespoir & ses menaces. L'ambitieuse Orphanis irrite encore sa

fureur. Elle ose même insulter à Sésostris. Ce Roi la fait arrêter prisonnière dans le palais. Arcès furieux, excite une sédition & rend la liberté à Orphanis. Cette femme artificieuse profite du trouble de son amant pour allumer dans son cœur les feux de la haine & de la vengeance. Elle lui représente que l'implacable Sésostris ne leur pardonnera jamais leur révolte, & qu'un conseil terrible va prononcer leur arrêt de mort. Elle arme en même tems son amant d'un poignard. Frappe, lui dit-elle, & prévien mon supplice, ou venge-nous de la fureur du tyran. Arcès frémit & d'amour & de terreur. Orphanis l'abandonne à l'horreur de sa situation. Sésostris s'avance & laisse échapper de tendres plaintes & des regrets sur le malheureux Arcès, qu'une femme artificieuse a rendu coupable. Arcès ne peut entendre, sans la plus douce émotion, la voix de Sésostris. il rejette le poignard que la vengeance avoit mis dans ses mains, & que la tendresse lui arrache. Il se précipite en pleurant aux pieds de Sésostris; il avoue son crime; il en demande la punition. Le Roi reconnoît Arcès à son retour vertueux; il lui rend sa tendresse & sa confiance; Arcès reprend les sentimens d'un fils respec-

tureux. Orphanis impatiente, s'empresse de venir jouir du crime de sa séduction ; mais, voyant son amant aux pieds du Roi, elle ne doute plus de son malheur. C'est moi, dit-elle, c'est mon ambition qui l'a entraîné dans le précipice ; trop foible ou trop vertueux, il a trahi ma fureur, & c'est à moi de périr. Elle se tue.

Cette tragédie a eu du succès. On a remarqué que l'auteur avoit employé l'action du Barneweld Anglois, sujet terrible dans lequel une femme artificieuse conduit son amant au crime, & veut le faire servir d'instrument à son ambition. Un tel caractère qui a le froid de la réflexion, & l'artifice lent de la séduction, ne peut produire autant d'intérêt que l'amour & ses fureurs. Cette dernière passion toujours naturelle se communique rapidement, lorsque les autres passions, souvent étrangères aux spectateurs, ont peine à produire leur effet. Il y a dans cette tragédie des vers heureux, des situations fortes, des caractères soutenus. Mlle de Raucour a joué supérieurement l'ambitieuse & superbe *Orphanis*. M. Molé a rendu avec beaucoup de chaleur & d'intérêt, le rôle d'*Arceès* ; & M. Brisart a mis de la dignité & de la grandeur dans la représentation de *Sésostris*.

COMÉDIE ITALIENNE.

Les Comédiens Italiens ont représenté le lundi, 4 Octobre, *le Stratagème découvert*, comédie nouvelle en deux actes, mêlée d'ariettes. Les paroles sont de M. Montvel, comédien François; la musique est de M. Desfaides.

Ambroise attend, le soir, dans le jardin, le retour de Géronte son maître; & , pour charmer son ennui, il répète une chansonnette. Alors Timanthe revient d'un long voyage, trois jours plutôt qu'il n'étoit attendu. Il veut surprendre son ami Géronte, & jouir de son étonnement. Ambroise le reconnoît & le seconde dans son dessein. Il le fait cacher sous un berceau, à l'arrivée d'Isabelle fille de Géronte, & de Lisette sa suivante. Isabelle, dans l'absence de Timanthe qui lui est destiné en mariage, a fait connoissance de Valère son fils qu'elle préfère. Elle vient avec Lisette au rendez - vous de Valère & de Crispin. Elles engagent *Ambroise* à s'aller reposer. Il soupçonne quelque chose, & ne tarde pas en effet à voir les amans escalader les murs. Valère laisse éclater

ses plaintes & son amour. Il ne fait pas qu'il a son père, en même-tems son rival, pour confident. Isabelle gémit aussi de la rigueur de son père qui veut disposer de sa main en faveur du père de Valère qu'elle ne connoît pas; les amans sont dans une vive inquiétude. Crispin, fertile en expédiens, promet de les tirer d'embaras. En effet il imagine de se déguiser en vieillard, de s'annoncer pour Timanthe au bonhomme Géronte qui n'a pas vu depuis très-long tems son vieil ami; &, sous ce déguisement, il veut abuser Géronte, & le faire consentir au mariage d'Isabelle & Valère. Timanthe entend ce projet; il en instruit Géronte, & les deux pères se promettent bien de se divertir des jeunes amans.

Géronte inquiète sa fille en paroissant instruit de tout ce qu'elle veut lui cacher; il paroît cependant se laisser tromper par le fourbe de Crispin; mais bientôt le vrai Timanthe dément & confond leur artifice. Les deux pères semblent furieux contre leurs enfans, qui, trop coupables, n'osent tenter de les fléchir. On fait venir le notaire. Isabelle & Valère sont forcés de signer un contrat de mariage qu'ils croient être en quelque sorte leur

174. MERCURE DE FRANCE.

condamnation ; mais ils sont bien agréablement surpris lorsque ces amans reconnoissent par la lecture , qu'ils ont scellé leur union & leur bonheur. Timanthe & Géronte jouissent du plaisir qu'ils font à leurs enfans , & se contentent d'avoir puni , par un peu d'inquiétude , leur défaut de confiance. On pardonne aussi à Crispin. Les principaux rôles de cette comédie ont été joués par Mesdames la Ruelle & Trial , & par MM. Clerval , la Ruelle , Nainville & Trial.

Cette comédie a paru bien inférieure pour les paroles & la musique aux autres ouvrages des mêmes auteurs. Peut-être parviendront-ils , avec les changemens annoncés , à la rendre plus digne de leur réputation.

ÉPITRE A M. MARMONTEL,

Historiographe de France.

MON très-aimable successeur ,
De la France historiographe ,
Votre indigne prédécesseur
Attend de vous son épitaphe.

Au bout de quatre-vingts hivers ;

Dans mon obscurité profonde,
 Enseveli dans mes déserts
 Je me tiens déjà mort au monde.
 Mais sur le point d'être jeté
 Au fond de la nuit éternelle,
 Comme tant d'autres l'ont été,
 Tout ce que je vois me rappelle
 A ce monde que j'ai quitté.

Si, vers le soir, un triste orage
 Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
 Je me souviens qu'à votre Cour
 Le tems change encor davantage.

Si mes paons de leur beau plumage
 Me font admirer les couleurs,
 Je crois voir vos jeunes seigneurs
 Avec leur brillant étalage;
 Et mes coqs-d'inde sont l'image
 De leurs pesans imitateurs.

De vos courtisans hypocrites
 Mes chats me rappellent les tours.
 Les renards, autres charemites,
 Se glissant dans mes basse-cours,
 Me font penser à des jésuites.

Puis-je voir mes troupeaux bêlans
 Qu'un loup impunément dévore,
 Sans songer à des conquérans
 Qui sont beaucoup plus loups encore?

H iv

Lorsque les chœurs du printemps
 Réjouissent de leurs accens
 Mes jardins & mon toit rustique,
 Lorsque mes sens en sont ravis,
 On me soutient que leur musique
 Cède aux bémols des Moncignis
 Qu'on chante à l'Opéra-comique.
 Quel bruit chez le peuple Helvétique ?
 B** arrive, on est surpris ;
 On croit voir Pallas ou Cypris ;
 Ou la Reine des Immortelles.
 Mais chacun m'apprend qu'à Paris
 On en voit cent presque aussi belles.

Je lis cet éloge éloquent
 Que Thomas a fait savamment
 Des Dames de Rome & d'Athènes.
 On me dit partez promptement,
 Venez sur les bords de la Seine,
 Et vous en direz tout autant
 Avec moins d'esprit & de peine.

Ainsi du monde détrompé,
 Tout m'en parle, tout m'y ramène.
 Serai-je un esclave échappé
 Qui porte encore un bout de chaîne ?

Non : je ne suis point foible assez
 Pour regretter des jours stériles,

Perdus bien plutôt que passés
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu : faites de jolis riens ;
Vous encor dans l'âge de plaire ;
Vous que les Amours & leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos solides historiens
Sont des auteurs bien respectables ;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il , mon ami ? des fables :

RÉPONSE DE M. MARMONTEL

à M. de Voltaire.

Ainsi par vous tout s'embellit ;
Ainsi tout s'anime & tout pense ;
Divine & féconde influence
Du beau feu qui vous rajeunit :

Pour vous l'âge n'a point de glaces ;
Les fleurs sont de toute saison.
Enfant , vous orniez la raison ;
Vieillard , vous couronnez les Grâces :

Quand vous parcourez vos hameaux ;
La joie avec vous se promène :
Par-tout , dans votre heureux domaine ;

H v

178. MERCURE DE FRANCE.

Vos semblables sont vos égaux :
Le soin de soulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux ;
Et, pour mieux égayer la scène ,
Vous observez vos animaux
Avec les yeux de Lafontaine.

Oui, le monde est tel à-peu-près
Que vous en tracez la peinture.
L'art doit causer peu de regrets
A qui jouit de la nature.

Elle a de sublimes erreurs ;
Et l'art n'a que de vains caprices.
Elle est si belle en ses horreurs ;
Et l'homme est si laid dans ses vices !
Croyez-moi , vos renards , vos loups
Sont bien moins cruels que les nôtres ;
Et nos chiens , soit dit entre nous ,
Sont moins vigilans que les vôtres.

De la Ruelle & de Clairval
Gréti fait briller le ramage ;
Mais le rossignol , leur rival ,
De leurs chansons vous dédommage.

Ne croyez pas tous les récits.
De Thomas les traits adoucis
Ont eux-mêmes flatté nos Dames ;
Près de N * * il étoit assis

Lorsqu'il fit de si belles ames :
 Sur la Vénus de Médicis
 Il nous a peint toutes les femmes.

Des B ** ! ah ! qu'il est loin
 Le tems où l'on en comptoit mille !
 Notre pays , j'en suis témoin ,
 N'est plus en Beautés si fertile.
 On est plus jolie à présent ,
 Et d'un minois plus séduisant
 On a les piquantes fineses ;
 Mais du *Beau* les tems sont passés.
 De nymphes , il en est assez ;
 Mais nous avons peu de déesses.

Cependant Paris doit avoir
 Pour vous encore assez de charmes ;
 Et quand Zaire sur le soir ,
 Le remplit de tendres alarmes ,
 Il vous seroit doux de le voir
 Applaudir & verser des larmes.
 Ne dédaignez pas les honneurs
 Que l'on décernoit aux Corneilles ; *
 Venez. Nos transports & nos pleurs
 Sont un digne prix de vos veilles.

* Lorsque Pierre Corneille paroissoit au spectacle on se levoit pour lui comme pour les Princes du Sang.

Ah ! si j'approchois des grandeurs,
 Je dirois bien que c'est dommage
 Que vous n'adoriez qu'une image ; *
 Qu'il est d'innocentes faveurs
 Qu'on peut accorder à votre âge,
 Et qu'on devrait changer l'usage
 De baiser par ambassadeurs !

Mais si Paris qui vous desire,
 Vous demande aux dieux vainement ;
 J'aurai du moins, en vous aimant,
 La douceur d'aller vous le dire.

Oui, j'irai les voir, ces heureux,
 Qui peuplent les lieux où vous êtes ;
 J'irai vous bénir avec eux,
 Et jouir du bien que vous faites.

Du flambeau de la Vérité
 J'irai ravir quelque étincelle,
 Pour éclairer l'obscurité
 Du nuage qui la recelle.
 J'ai fait vœu de suivre ses pas.
 Je fais bien qu'elle a moins d'appas
 Que des fables enchanteresses ;
 Mais ce sont de folles maîtresses
 Qu'on aime, & qu'on n'estime pas.

* Voyez la lettre de M. de Voltaire à M^{de} la Comtesse du B * *.

A R T S.
PEINTURE & SCULPTURE, &c.

Le Devidoir du Palais royal, instrument assez utile aux Peintres du salon de 1773; brochure in-12. avec cette épigraphe.

Ridendo dicere verum.

Vision du Juif Ben Efron, fils de Sepher, marchand de tableaux; brochure in 8°. sous l'adresse d'Amsterdam.

Eloge des Tableaux exposés au Louvre, le 26 Août 1773, suivi de l'entretien d'un Lord avec M. l'Abbé A***. Paris, 1773.

CE sont les trois différentes critiques qui ont paru cette année sur les tableaux exposés aux salons du Louvre. Il en est peu question dans la première où l'auteur feint que l'ombre du Titien lui a remis le devidoir de la belle Laure, entouré d'un écrit sur la Peinture.

La Vision du Juif Ben - Efron sur la peinture est une imitation de la vision du

pétit prophète de Boehmischbroda sur la musique. Les observations du Juif Ben-Estron sont d'un connoisseur trop sévère ; il n'a parlé que des tableaux. S'il eût eu à parler de la sculpture, il n'auroit pu s'empêcher d'admirer, malgré son penchant pour la critique, outre le magnifique buste de la beauté sous les traits de Madame la Comtesse du Barry par M. Pajou, le portrait du célèbre Comte de Buffon, & cette Nymphe du même artiste, tenant une corne d'abondance. Il auroit admiré l'ingénieuse composition du monument élevé par l'Amitié à la mémoire de Mde Favart ; il auroit surtout considéré, avec la plus grande attention, le portrait parfaitement ressemblant de feu M. Helvetius, dont le marbre animé semble encore exprimer le caractère aimable & bienfaisant ; enfin les autres chefs d'œuvre cités dans notre dernier volume.

L'Eloge des Tableaux, ou la troisième brochure est d'une gaité perfide & qui chagrine les arts sans les éclairer.



GRAVURE.

I.

L'Apparition des Anges aux Bergers. Estampe d'environ 13 pouces de haut sur 11 de large, gravée dans la manière du dessin au crayon rouge d'après Boucher par Bonnet. Prix, 1 liv. 10 s. A Paris, chez l'auteur, rue St Jacques, au coin de celle du Plâtre.

DES Bergers endormis au milieu de leurs troupeaux sont réveillés par des Anges qui leur annoncent la naissance du Messie : cette composition de forme ovale est ingénieusement disposée.

Le même artiste distribue chez lui un sujet pastoral gravé aussi dans la manière du dessin au crayon rouge d'après Boucher. Prix, 12 s. On y voit une jeune bergère assise qui a auprès d'elle un enfant tenant une colombe.

On peut se procurer à la même adresse une *Nayade*, gravée dans la manière du dessin au crayon noir sur papier bleu rehaussé de blanc. Prix, 1 liv. 4 s. Cette *Nayade*, placée dans un fond de paysage,

134 MERCURE DE FRANCE.

est représentée appuyée sur son arme. Elle est d'un dessin élégant. M. Bonnet l'a gravée d'après le dessin de M. Naroire, peintre du Roi & directeur de l'Académie royale à Rome, & lui a fait hommage de son travail.

Ce même artiste vient aussi de graver une tête dans la manière du pastel d'après M. Lagrenée l'ainé, peintre du Roi. La tête est vue de profil. Prix, 15 sols. Cette manière de graver est particulière à M. Bonnet, pensionné du Roi pour l'invention de cette gravure.

I I.

Le Refus inutile. Estampe d'environ 9 pouces de haut sur 7 de large, gravée par F. Flipart d'après le tableau de Ph. Carême, peintre du Roi. A Paris, aux adresses ordinaires de gravure.

Une jeune fille paroît se défendre faiblement d'un baiser qu'un jeune homme veut lui donner : sujet composé de deux figures vues à mi-corps & renfermées dans un ovale. La gravure, qui est au burin, est traitée avec beaucoup de douceur & de netteté.

I I I.

Portrait de M. Helvetius, in 4°. d'après le tableau de M. Vanloo, gravé en médaillon par M. de St Aubin, graveur du Roi. Prix, 2 liv. 8 s. chez M. de St Aubin, rue des Mathurins, au petit hôtel de Clugny, & aux adresses ordinaires.

Le même graveur débitera le même portrait format *in-12*. Prix, 1 liv.

La ressemblance est très-bien représentée, & le portrait est gravé avec beaucoup de soin & de talent.

C H I R U R G I E.

LE Magistrat chargé de la police, toujours attentif à ce qui peut intéresser le bien de l'humanité, ayant été informé des succès de la méthode du Sr Maget, chirurgien, pour la guérison radicale des descentes, depuis sur-tout que cette méthode a acquis le degré de certitude & de perfection dont elle peut être susceptible par les soins, réflexions & observations de M. Gauthier, docteur-régent de la Faculté

ré de Médecine de Paris; a ordonné le traitement, suivant cette méthode, de quelques pauvres de Bicêtre, sous les yeux de M^c Gauthier, qui devoit lui en rendre compte. Le succès a été aussi complet que satisfaisant pour le Magistrat. Les malades traités suivant cette méthode ont été guéris de leurs descentes, d'ailleurs très-anciennes, complètes & volumineuses, même un vieillard de 71 ans. L'état de ces malades a été constaté avant & après la guérison par les chirurgiens de l'hôpital-général de Bicêtre. C'est en conséquence d'une réussite aussi importante pour le Public que nous en faisons l'annonce.

M. Maget, auteur de cette méthode, demeure porte St Jacques, maison de M^{de} Monguin, à Paris. Ceux qui voudront lui écrire sont priés d'affranchir leurs lettres.

Planches anatomiques imprimées en couleur.

M. Gautier Dagoty, père, anatomiste, pensionné du Roi, distribue à ses souscripteurs l'anatomie des parties naturelles de l'homme & de la femme, jointe à l'angéiologie de tout le corps humain, & à ce qui concerne la grossesse & l'accouche-

OCTOBRE. 1773. 187

ment; en planches imprimées en couleur, selon le nouvel art dont il est l'inventeur. Cette partie complète d'anatomie, qui est accompagnée de tables & de dissertations instructives, est suivie, en forme de supplément, de l'exposition anatomique des maux vénériens sur les deux sexes: ce morceau est neuf, & n'a encore été donné par aucun auteur.

La distribution & la vente se font chez l'auteur, rue des Martyrs-Montmartre, au bureau royal de sa correspondance générale; & chez Brunet & Demonville, libraires de l'Académie Française, rue St Séverin.

M U S I Q U E.

I.

RECUEIL de 25 airs en duo pour deux clarinettes, composés par M. Procksck, première clarinette de la musique de S. A. S. Mgr le Prince de Conti. Prix, 1 liv. 16 s. A Paris, au bureau musical, cour de l'ancien Grand Cerf, rues St Denis & des deux Portes-St Sauveur, & aux adresses ordinaires de musique; à Lyon, chez Caffaux, Md libraire, place de la Comédie.

I I.

*La Fustemberg avec six variations ar-
rangées pour le clavecin , ou le forte piano
dédiées à Madame la Vicomtesse de Pons
par M. Benaut , maître de clavecin. Prix,
1 liv. 16 s. A Paris, chez l'auteur , rue Gît-
le-Cœur , & aux adresses ordinaires de
musique.*

I I I.

*Six Sonates pour le Clavecin , ou piano
forte , avec accompagnement d'un violon
& violoncelle *ad libitum* , composées par
M. Dupré , Organiste de St Martin-de-
Tours , & maître de clavecin ; œuvre 1^{re}.
prix , 9 liv.*

I V.

*Six Quatuors , pour deux violons , alto
& basso , dédiés à M. le Comte de Guines,
maréchal des camps & armées du Roi ,
inspecteur de son infanterie & son am-
bassadeur près de Sa Majesté Britannique,
par P. Vachon , premier violon de S. A.
S. Mgr le Prince de Conti, Opéra 7 , &
second livre de Quatuors. Prix , 9 liv. A
Paris , chez M. Venier , éditeur de plu-
sieurs ouvrages de musique , à l'entrée de*

OCTOBRE. 1773. 189

la rue St Thomas du Louvre, vis-à-vis le
château d'eau, & aux adresses ordinaires;
à Lyon, aux adresses de musique.

V.

Six Sonates pour clavecin, par J. C.
Bach. Œuv. X. Prix, 7 liv. 4 s. chez le
sieur Sieber, rue St Honoré, à l'hôtel
d'Aligre, près la Croix du Trahoir.

Une Symphonie concertante, par le mê-
me, pour deux violons. Prix, 3 l. 12 s.

Une Symphonie concertante, par C.
Stamiz. Prix, 3 liv. 12 s.

Six Quatuor concertant, par Giordani.
Œuv. III^e. Prix, 9 liv. chez le Sr Sieber,
même adresse ci-dessus.

Cours de Belles-Lettres à commencer le
8 Novembre.

M. l'Abbé de Perravel de St Beron re-
commencera le 8 Novembre & continue-
ra, les jours suivans, depuis midi & demi
jusqu'à deux heures & un quart, par une
méthode philosophique, son cours de lan-
gue françoise; depuis 5 jusqu'à 7, son
cours de langue italienne, & depuis 7 jus-

qu'à 9 son cours de géographie astronomique, naturelle, historique & politique.

Aux amateurs qui se livrent par choix & par goût à l'étude, ainsi qu'à ceux à qui elle est nécessaire & qui ont un peu de sagacité, quatre mois complets des 24 leçons suffisent pour apprendre, relativement à chacun de ces trois objets, le nécessaire, & ce qu'il importe le plus de savoir. Dans la crainte de trouver ici des contradicteurs ou des incrédules, nous supplions ceux de nos élèves qui seront à portée de lire notre article dans les papiers publics, & dont nous avons si souvent eu occasion d'admirer les talens & les progrès dans l'une ou dans l'autre des ces études qu'il ont faites sous nos yeux; d'après l'expérience victorieuse qu'ils ont sur notre méthode, nous les supplions de vouloir bien, dans leurs sociétés & dans leurs entretiens particuliers, rendre publique l'idée qu'ils en ont conçue, faire son éloge & en relever le prix par sa précision, son utilité est son efficacité. Nous invoquons avec d'autant plus de confiance cet aveu, qu'il servira à montrer au Public que nous sommes incapables de lui en imposer, & que nous cherchons encore moins à le tromper.

OCTOBRE. 1773. 191

Le prix du mois complet de 24 leçons pour chaque genre d'enseignement, est de 30 liv. chez lui, & du double en ville.

On trouve M. l'Abbé de Perravel, tous les matins jusqu'à onze heures chez lui, à l'entresol du numéro 54, entre les rues de Sartine & Mercier, dans le tournant de la nouvelle halle, ou à midi, dans la sacristie des messes de l'église St Germain-l'Auxerrois.

Nouveaux Tableaux méthodiques, qui rendent plus facile & plus agréable l'étude des sciences & des arts : divisés en six cahiers, qu'on peut acheter tous ensemble ou séparément. Avec approbation & privilège du Roi.

L premier cahier contient les tableaux de l'art de lire & d'écrire ;

Le second renferme les tableaux relatifs à l'étude de la langue latine ;

Le troisième, ceux de la langue françoise ;

Le quatrième, ceux de la géographie, de l'histoire & de la chronologie ;

Le cinquième, ceux de l'art de traduire, & ceux de l'éloquence ;

192 MERCURE DE FRANCE.

Le sixième cahier enfin contient les tableaux relatifs à l'étude de la philosophie.

On trouvera chez l'auteur, & chez les libraires ci-après dénommés, le second cahier, contenant les tableaux de la langue latine, à commencer du 1^r Octobre de cette année 1773. On le paiera 2 liv. Les autres cahiers paroîtront successivement.

Par M. le Roux, maître ès-arts & de pension en l'Université, au collège de Boncourt, à Paris, & auteur du *Journal d'Education* présenté au Roi; & chez Butard, imp. libraire, rue St Jacques, à la Vérité; Barbou, imp. libraire, rue des Mathurins; Brocas, libraire, rue St Jacques, au Chef St Jean.

(Ils se trouvent au *Journal d'Education*, dont ces tableaux peuvent être regardés comme la continuation.)

LES Princes & les Princesses de la Famille Royale ont accordé aux Ecoliers de l'Université de Paris des jours de congé, que M. Coger, recteur, a annoncés dans son *Mandatum*. Ceux qui aiment la belle latinité y verront avec plaisir l'art
avec

OCTOBRE. 1773. 193

avec lequel sont exprimés les sentimens de tous les citoyens à la présence de l'auguste Famille de Louis le Bien Aimé.

ACTES DE BIENFAISANCE.

I.

LA bienfaisance est devenue un signe de la magnificence de nos Princes. C'est ainsi que Monseigneur le Dauphin & Madame la Dauphine, Monseigneur le Comte & Madame la Comtesse de Provence ont signalé leur entrée dans Paris par des bienfaits répandus sur des malheureux. Ces Princes ont fait donner à M. de Sartine, conseiller d'état & lieutenant-général de police, des sommes applicables à la délivrance des prisonniers détenus faute de paiement des mois de nourrice de leurs enfans.

I I.

Mgr l'Archevêque de Bordeaux, instruit que beaucoup de malheureux souffroient dans la capitale de son diocèse à cause de la rareté & de la cherté des grains, vint en bon père au secours de

II. Vol.

I

ces infortunés ; il retrancha beaucoup de sa dépense, & fit distribuer cent écus par jour pour les besoins des pauvres.

I I I.

Julie Baronne de Boislager, ci-devant chanoinesse au chapitre de Hohenhold en Westphalie, épouse de George-François Baron de Wimpffen, chambellan de S. A. E. de Cologne, & général-major au service de L. M. I. R. A. vient de mourir à Vienne en Autriche dans la 31^e année de son âge. Dès que Sa Majesté l'Impératrice Reine a été instruite de cette mort, elle manda près d'elle le baron de Wimpffen ; & voici le langage plein d'humanité & de bonté que cette grande Princesse lui tint :

« Je suis instruite, lui dit-elle, de la
 » perte que vous venez de faire ; je fais
 » combien elle vous est sensible ; c'est en
 » vain qu'on chercheroit à vous consoler.
 » Le tems seul peut apporter quelque a-
 » doucissement à votre état ; je fais que
 » vous avez trois fils : je vous demande
 » les deux aînés, je les placerai à mon
 » Collège Thérésien ; je les ferai élever,
 » &, lorsqu'ils seront instruits de ce qui

» leur convient de savoir, j'aurai soin
 » de leur fortune. Je vous remercie au
 » reste du zèle avec lequel vous m'avez
 » servie dans les différens pays où je vous
 » ai employé; la réputation que vous
 » vous êtes acquise sera un jour une belle
 » leçon pour vos fils.»

Le baron de Wempffen s'étoit particuliè-
 lièrement distingué par des actions pleines
 de courage & d'humanité qu'il a faites
 quelques années auparavant, lorsqu'il fut
 employé sur les frontières de la Transyl-
 vanie, au cordon que l'on avoit formé
 pour empêcher la peste de se communi-
 quer à ces provinces. Plus d'une fois il a
 exposé sa vie pour chercher à sauver les
 malheureux attaqués de cette maladie, &
 leur donner des secours.

TRAIT DE GÉNÉROSITÉ.

LA générosité est ingénieuse; elle sait
 déguiser ses faveurs, afin de ne les pas
 laisser appercevoir. Tout le monde con-
 noît le trait de M. Turenne. Feu M. de
 Brancas, Archevêque d'Aix, nous en
 fournit un qui n'est pas moins frappant,

& qui dit plus que tous les éloges qu'on pourroit lui donner.

Ce Prélat, qui possédoit également toutes les vertus qui sont, pour ainsi dire, héréditaires dans sa famille, avoit appris que deux sœurs, d'une famille distinguée, vivoient avec beaucoup de peine du travail de leurs mains, n'ayant pour tout bien que quelques mauvais meubles, & un vieux tableau de peu de valeur. Aussi-tôt il se transporte chez elles, &, cachant le dessein qui l'amenoit, leur dit en souriant, & avec l'affabilité qui lui étoit naturelle :

« Vous avez chez vous un tableau qui est
 » de mon goût, & si ce n'étoit vous de-
 » mander une trop grande grâce, je vous
 » prierois de me l'accorder pour ce peu. »

Il leur présenta en même tems une bourse de 100 louis. Les protestations de refus de la part des sœurs furent inutiles; l'archevêque vint à bout, par des instances engageantes & réitérées, de là leur faire accepter, & se retira satisfait de sa démarche.



A N E C D O T E S.

I.

DANS une compagnie où étoit Fontenelle l'on parloit beaucoup sur les systèmes Cartésiens & Newtoniens. « Quoi ! » dit Fontenelle après avoir un peu disputé, il est donc certain maintenant que la force centrifuge n'est pas suffisante pour expliquer le phénomène de la gravitation? » Oui, répondit quelqu'un: présentement tous les philosophes s'accordent sur ce point. « Tant mieux, répliqua-t'il ; mais j'avoue que j'en suis un peu fâché, &, se tournant vers la maîtresse de la maison : Pardonnez-moi, Madame, continua-t'il ; je me suis autrefois épuisé la cervelle sur ces sublimes matières, & je sens encore de l'intérêt & même de l'affection, pour mon opinion dis-je, mais non pas pour la vérité. »

I I.

M. de R **, chef d'escadre, ne rioit jamais. Les officiers lui demandant pourquoi il ne rioit point, il répondit : « je

» ne suis pas moins aise que vous ; mais je
 » n'aime pas à me chiffonner le visage. »

*A Madame la Duchesse de Chartres , sur
 son accouchement de Monseigneur le
 Duc de Valois.*

JEUNE & vertueuse Princesse ,
 Ah ! de quelle vive alégresse
 Tous les cœurs se sentent combler ?
 Vous donnez un Prince à la terre,
 Qui ne peut, vous ayant pour Mère ,
 Qu'être cher & vous ressembler.
 Heureux Epoux , fortunés Pères,
 Souffrez qu'en ces momens prospères,
 Les accens de ma foible voix ,
 Par des témoignages sincères ,
 Vous félicitent à la fois :
 De cette Epouse renommée ,
 La Vertù même a pris les traits ,
 Pour être sûre d'être aimée
 Et pour répandre ses bienfaits.

Par Mde Bourette.

*COUPLETS sur la Naissance de Mgr le
Duc de Valois, présentés à S. A. S.
Mgr le Duc de Penthièvre, le 8 Octob.*

AIR : *Fanfare de Choisi.*

DES Princes que nous aimons
Il nous faut des rejetons.
Nous en demandons aux Dieux.
Il sont touchés de nos vœux ;
Et du beau sang de nos Rois,
Il naît un Duc de Valois.

Mère de ce noble enfant,
Pour vous quel jour triomphant !
Vos vertus, vos traits vainqueurs
Intéressent tous les cœurs :
Mais vous charmez plus cent fois,
Donnant un Duc de Valois.

Au milieu d'un berceau d'or
On dépose ce trésor.
A le veiller nuit & jour
Des Nymphes sont à l'entour.
On en fit un heureux choix
Pour le beau Duc de Valois.

Les Jeux, les Ris & l'Amour
De Vénus quittent la Cour.

I iv

Excités par le Desir ,
 Invités par le Plaisir ,
 Ils viennent suivre les loix
 Du charmant Duc de Valois.

Ab ! dans ses yeux enfantins
 Je lis déjà ses destins.
 Une intrépide valeur
 Bientôt va saisir son cœur.
 Déjà l'on craint les exploits
 Du jeune Duc de Valois.

Oui , de ce Héros en fleur ,
 L'existence est un bonheur.
 Tous ses augustes Parens
 N'en sont-ils pas des gâtans ?
 Disons donc tous à la fois ,
 Vive le Duc de Valois !

Par Mlle. Casson de la Creffonnaire.

*A Monseigneur le Duc de Penthièvre ,
 Grand - Amiral de France.*

DIGNE Souverain des Mers ,
 J'ose vous offrir ces vers.
 De votre félicité
 C'est un tableau répété.

OCTOBRE. 1773. 201

Daignez sourire à ma voix :
Je chante un Duc de Valois.

Par la même.

A V I S.

I.

*Pensionnat de l'Université, au Port à
l'Anglois.*

Doué, maître-ès-arts, tient pension dans une maison très-commodément distribuée; il y a chapelle, bains, parc, terrasse, &c. On y enseigne les mathématiques, la géographie & la langue latine; on a la commodité d'y aller & d'en revenir tous les jours par le coche d'eau, & deux fois par jour pendant les voyages de la Cour à Fontainebleau.

II.

(OPTIQUE.) *Collection des plus beaux points de vue & des phénomènes de la nature & de l'art, tant en France que dans les royaumes qui l'avoisinent.*

Le sieur Girard, peintre, opticien, avertit qu'il est de retour de son long voyage dans les principaux ports de la Méditerranée & de l'Océan, & dans l'intérieur du royaume de France. Le sieur Girard a entrepris ce voyage pour se procurer

I V

202 MERCURE DE FRANCE.

tout ce qui manque à la suite curieuse qui formoit son cabinet, qui a été vu, il y a quelques années, à Paris par les amateurs.

Tous les points de vue qui composent la suite ont été copiés & peints par lui-même sur les lieux, avec une exactitude & une vérité qui font jouir des objets comme si on étoit transporté devant eux. Le fameux canal du Languedoc, qui est une partie des plus intéressantes de cette collection, & qui a toujours été regardé comme une des merveilles du monde, sera vu en élévation; il est pris depuis sa source jusqu'à ses embouchures. Le Sieur Girard a fait voir son cabinet dans toutes les villes où il a fait ses opérations, & a reçu tous les applaudissemens qu'il pouvoit espérer. On peut donc annoncer que ce cabinet est le seul en Europe de ce genre. Le tout sera vu de grandeur naturelle, dans toutes les proportions. Ce spectacle s'ouvrira tous les jours de la semaine, depuis deux heures après midi jusqu'à huit heures du soir. L'on prend vingt-quatre sols par personne, & pour une seule trois livres. L'on ne fera voir par jour à chaque représentation, qu'une des trois parties qui composent cette suite de vues, & l'on donnera le choix de ces trois parties.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople, le 17 Août 1773.

ON écrit de l'Archipel que l'Amiral Spiritow est parti avec la plus grande partie de ses forces pour quelqu'expédition; il a été rencontré, à la hauteur de l'Isle de Samos, avec huit vaisseaux

de ligne, deux Bombardes, plusieurs frégates & autres bâtimens légers. On croit qu'il va à Rhodes brûler trois vaisseaux de guerre qui sont sur les chantiers.

Il est arrivé ici plusieurs couriers ; mais il y a apparence qu'ils n'ont apporté aucune nouvelle intéressante. Les deux armées sont dans l'inaction, & l'on présume qu'elles resteront dans le repos jusqu'à la fin de la campagne. On a ralenti les préparatifs qu'on faisoit pour la guerre, & l'on ne presse plus le départ des troupes. Cette sécurité & ce silence font conjecturer qu'on n'a pas perdu toute espérance pour la paix ; on dit même que le Grand Visir Moussoun Oglou & le général Comte de Romanzow entretiennent une correspondance.

De Pétersbourg, le 31 Août 1773.

Vendredi 15 de ce mois, la future Grande-Duchesse embrassa la Religion Grecque, & on lui donna le nom de Nathalia Alexiwna ; elle eut pour parrain l'Evêque de Troitca, & pour marraine la Dame de Kropatoff, abbesse du monastère de Smolno. Sa Majesté fit présent à cette abbesse d'une robe de velours & de 2000 roubles (environ 10, 000 liv.) Le même jour, Elle nomma cinq Dames du Palais & cinq Gentilshommes de la Chambre.

De Warsovie, le 8 Septembre 1773.

On prétend que la Diète recommencera au tems fixé ; que les traités conclus avec la Délégation seront alors signés par le Roi, & confirmés par l'assemblée nationale qui sera ensuite prorogée, afin de régler les affaires intérieures de la Pologne.

gne & d'y introduire une nouvelle forme d'administration.

Le traité avec la Cour de Berlin, après avoir rencontré beaucoup de difficultés, a été signé conditionnellement. Les limites des acquisitions de Sa Majesté Prussienne, qui doivent être bornées par la Notez, ne sont pas, à ce qu'on dit, assez clairement exprimées, & l'on craint que la manière vague de déterminer ces frontières n'occasionne de nouvelles prétentions. Après cette signature, les Délégués tinrent des séances pour la nouvelle forme du gouvernement. On fit lecture de plusieurs projets, mais les ministres des trois Cours produisirent le plan déjà formé qu'on présenta au Roi deux jours après. On ne fait pas s'il sera adopté dans la totalité : en voici les articles principaux : « 1^o. la couronne continuera
» d'être élective. Les Souverains seront de la Religion Catholique Romaine, & aucun Prince
» étranger ne pourra être élu. 2^o. Après la mort
» d'un Roi, aucun de ses parens ne sera éligible
» qu'à la quatrième génération. 3^o. Le royaume
» sera gouverné par un Conseil permanent auquel le Roi présidera, mais il n'aura
» qu'une voix. Il ne pourra accorder aucune grâce,
» sans le consentement du Conseil, & même
» les marques de l'Ordre de l'Aigle-Blanc. »

De Léopol, le 17 Août 1773.

Lorsque l'Empereur passa dans cette ville, un des chefs de la Synagogue lui présenta un cachet à deux faces, sur l'une desquelles il avoit gravé la date de l'arrivée de Sa Majesté. Ce Prince le chargea de graver de l'autre côté la ville, pour en désigner mieux l'objet. Les Juifs Polonois travaillent à s'assurer la bienveillance des Princes

sous la domination desquels ils viennent de passer. Avant la révolution, qui a changé la face de ce royaume, ceux de Cracovie payoient annuellement 20,000 florins à la République. Lorsque le Roi venoit à se marier, ils étoient obligés de lui faire un présent de 300 ducats (environ 3150 liv.) & à la Reine un de 200. (2100) Chaque fois qu'elle accouchoit d'un Prince, la Synagogue donnoit 100 ducats au nouveau né. La nouvelle administration a pris note de ces usages, & l'on croit qu'on les laissera tous subsister.

De Dantzick, le 3 Septembre 1773.

Cette ville a perdu enfin toute espérance sur le rétablissement des droits qu'elle réclamoit. L'Impératrice de Russie a écrit au magistrat une lettre par laquelle Elle l'engage à terminer avec le Roi de Prusse, en reconnoissant le droit territorial de ce Prince sur le port, & en faisant avec lui un arrangement pour les douanes. D'un autre côté, le Sr Reichard, commissaire de Sa Majesté Prussienne, a remis au comte de Golowkin une note contenant les demandes du Roi, son maître.

De Vienne, le 15 Septembre 1773.

Après dix-huit mois de captivité à Kiow & à Smolensko, le brave défenseur du château de Cracovie, le sieur de Choisi, & vingt officiers, compagnons de sa gloire & de ses fers, ont obtenu leur liberté de l'Impératrice de Russie. Ils sont arrivés ici & vont retourner dans leur patrie. Le Prince Louis de Rohan les a reçus avec la distinction que méritoit leur valeur, & leur a témoigné ce vif intérêt que les belles actions inspirent. Il a présenté le sieur de Choisi à l'Impératrice-Reine qui lui a fait un accueil honorable &

206 MERCURE DE FRANCE.

Elle lui a parlé des éloges que l'Empereur qui venoit de visiter le château de Cracovic avoit donnés à l'intelligence & à l'intrépidité du chef, ainsi qu'à la bravoure de ceux qui l'avoient secondé dans une si longue & si glorieuse résistance. L'Impératrice a voulu, en même tems, que le sieur de Choisi attendît le retour de l'Empereur pour avoir l'honneur de lui être présenté.

Suivant les lettres de la frontière, le corps qui étoit sous les ordres du général Weismann, & qui est présentement commandé par le général Ungher, a passé le Danube du côté de Braila, & s'est établi à Babadagh. Elles ajoutent que, le 19 du mois dernier, la grande armée Russe campoit auprès de Jalonitz, petite ville de la Valachie, sur la rivière de Zalonizza, à trois lieues de la rive septentrionale du Danube, & que le général de Romanzow n'attendoit plus que le renfort qui lui vient de Pologne pour exécuter l'ordre qu'il doit avoir reçu de tenter de nouveau, à quelque prix que ce soit, le passage du fleuve, & de marcher droit au Grand Visir. On dit que l'Impératrice, en lui intimant cet ordre, lui a rappelé que les Romains ne demandoient jamais le nombre des ennemis, mais le lieu où ils étoient, pour les combattre.

L'Intendance du Commerce à Trieste vient d'y faire publier un édit de l'Impératrice-Reine qui permet à l'avenir, de la manière la plus étendue, la libre exportation des grains par les ports de l'Autriche, Sa Majesté Impériale voulant que, quand même Elle jugeroit à-propos de restreindre ou d'arrêter, pour des raisons particulières, la sortie des grains dans une autre partie de ses états, néanmoins les négocians de ses ports situés sur le Golfe Adriatique, puissent en faire venir,

non-seulement de Hongrie, mais encore des autres provinces héréditaires, & les embarquer pour le pays étranger.

De Copenhague, le 7 Septembre 1773.

On parle d'un nouveau règlement pour les Payfans de ce royaume, lequel fixeroit les obligations des habitans de la campagne envers leurs Seigneurs, & les affranchiroit de certaines corvées, toujours trop onéreuses pour eux; on prétend même que le Gouvernement n'attend, pour rendre ce règlement public & le faire exécuter, que quelques éclaircissemens demandés aux Baillis des différentes provinces.

De la Haye, le 28 Septembre 1773.

On paroît rassuré ici sur les armemens de l'Empereur de Maroc, & l'on reçoit des autres Etats Barbaresques des nouvelles favorables au commerce. Le Bey de Tunis augmente sa marine pour le service du Grand Seigneur. Il a envoyé à Constantinople un bâtiment Anglois, avec une grosse somme de sequins, & il doit en expédier dix autres chargés de bled & de sel.

On écrit de Constantinople que, depuis la mort d'Ali-Bey, l'Egypte continue à être tranquille. Le Grand Seigneur, qui depuis long-tems, n'avoit rien tiré de ce pays, pourra en recevoir le tribut ordinaire, qui consiste annuellement en onze mille quatre cens cinquante bourles (dix-sept millions cent soixante-quinze mille livres) & en deux cens quatre-vingt-seize mille sept cens mesures de bled ou d'autres grains, outre sept cens mesures de lentilles.

De Gènes, le 19 Août 1773.

On vient d'apprendre par un bâtiment de cette Nation qu'une pinque de Trapani ayant rencontré sur les hauteurs de Naples une galiote de Tunis, engagea avec elle un combat qui dura trois heures, & qu'après l'avoir coulée à fonds, elle fut surprise à son tour, par deux autres galiotes de Tunis qui s'en emparèrent, ainsi que de tout l'équipage.

De Rome, le premier Août 1773.

Il paroît ici, depuis quelques jours, un édit qui permet la circulation libre des grains dans les différentes provinces de l'Etat Ecclésiastique.

Le Curé de St Charles à Cattinari a présenté au Saint Père une machine avec laquelle on peut nettoyer le Tibre, sans en retarder le cours. On est actuellement occupé à mettre en usage cette machine approuvée par tous ceux qui l'ont examinée.

• *De Londres, le 26 Septembre 1773.*

Il existe à Walthamstow une pauvre femme âgée de cent douze ans, qui garde le lit depuis douze ans chez sa fille qui en a plus de quatre-vingt, & qui exerce encore le métier de blanchisseuse pour fournir à son entretien & à celui de sa mère. Cette femme centenaire dort trente six heures, puis se réveille pour trente-six autres heures, pendant lesquelles elle demande continuellement à boire & à manger.

Le comte Ferrers arriva, la semaine dernière, à Depford sur son yacht, après une croisière d'environ trois semaines uniquement entreprise pour essayer la nouvelle méthode de construction.

Tous les officiers qui montoient ce bâtiment, conviennent qu'aucun vaisseau n'a jamais été aussi parfait. Ils disent que cet yacht joint, à l'avantage d'une vitesse inconcevable, celui de porter admirablement les voiles, & qu'il réunit au plus haut degré de perfection toutes les qualités qu'un navire puisse avoir, sur-tout dans une grosse mer. On raconte différentes manœuvres de cet yacht également étonnantes, & entre'autres celles-ci. En remontant des Dunes pour se rendre à Black-wall & allant droit au vent, il gagnoit sur tous les batimens qui faisoient la même route, trois ou quatre milles par heure. & il a passé au milieu de plus de cent voiles de différentes espèces, qui sortoient en même tems de la Tamise. Quoique le vent n'ait pas cessé d'être très frais & qu'il vint de la Tamise, cependant le 18. de ce mois, vers le soir, ce bâtiment remonta environ deux milles à l'ouest de l'Isle Sheepy jusqu'à l'embouchure de la Tamise, où il arriva en quatre heures contre la marée qui étoit alors dans sa plus grande force. Les gens de l'art admirent, sur-tout, cette dernière manœuvre, & ne pensent pas qu'aucun navire en ait fait, ni puisse jamais en faire une semblable.

De Paris, le 8 Octobre 1773.

Le Duc & la Duchesse de Cumberland arrivèrent à Reims le 25 du mois dernier. Ils reçurent avec bonté l'hommage des Officiers Municipaux & les présens qu'ils font dans l'usage d'offrir en pareille circonstance. Le Prince & la Princesse visitèrent, le lendemain, la cathédrale, la place royale, les promenades publiques & tous les momumens qui peuvent intéresser la curiosité des étrangers. Le soir, ils assistèrent à la comédie, où

210 MERCURE DE FRANCE.

l'on avoit eu soin de décorer leur loge. Le 27, ils arrivèrent à Châlons à cinq heures du soir. Les Officiers Municipaux eurent l'honneur de leur rendre leurs respects, & leur offrirent les vins d'honneur. Ils présentèrent à la Princesse une corbeille de fleurs. Le Duc & la Duchesse de Cumberland refusèrent, ainsi qu'à Reims, la garde qui leur fut offerte. Ils partirent, le lendemain 28, pour continuer leur route.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi a nommé le sieur Senac de Meilhan, intendant de la Rochelle, à l'intendance de Provence, & le sieur de Montyon, intendant de Provence, à celle de la Rochelle. Sa Majesté a conservé au sieur de Montyon le traitement dont il jouissoit, & lui a donné d'autres marques de la satisfaction qu'Elle a de ses services.

Le Roi ayant agréé la retraite du Sr de Chauveron, exempt des Gardes-du-Corps dans la compagnie de Villeroy, Sa Majesté, sur la présentation qui lui a été faite par le duc de Villeroy, a disposé du bâton d'exempt en faveur du comté de Cherissey, Garde-du-Corps de la même compagnie.

Le Roi a nommé inspecteur du commerce de Marseille & président de la Compagnie Royale d'Afrique le sieur de Gueudreville, intendant de la Marine au port de Toulon.

La marquise du Barry a eu l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale par la comtesse du Barry.

P R É S E N T A T I O N S.

La comtesse de la Tourette & la comtesse de la

Suze ont eu l'honneur d'être présentées au Roi & à la Famille Royale, la première, par la comtesse du Roure, la seconde, par la marquise de Monteynard.

Le 19 Septembre, la Comtesse de Viri, épouse de l'ambassadeur du Roi de Sardaigne, a été présentée au Roi & à la Famille Royale avec les cérémonies accoutumées.

Le 26 Septembre, la comtesse de Lazer & la comtesse de Busseul eurent l'honneur d'être présentées au Roi & à la Famille Royale, la première, par la duchesse de Caylus, & la seconde, par la duchesse de Coësté.

La marquise de Saint-Aignan a eu l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale par la duchesse de Saint-Aignan.

M A R I A G E S.

Le Roi & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage du comte de Modène, gentilhomme d'honneur de de Monseigneur le Comte de Provence, & ci-devant ministre plénipotentiaire de Sa Majesté auprès des Princes du Cercle de la Basse-Saxe, & du Roi de Suède, avec Demoiselle de Licuray, fille du feu baron de Licuray.

Le Dimanche 19 Septembre, le Roi & la Famille Royale signèrent le contrat de mariage du Vicomte de Noailles, fils du Comte de Noailles, avec Demoiselle de Noailles, fille due Duc d'Ayen, ainsi que celui du Marquis d'Espinau-Saint-Luc, mestre-de-camp de Dragons, avec Dame de Montvallat-d'Entragues, Dame du chapitre de Remiremont & comtesse du St Empire.

112 MERCURE DE FRANCE.

Le 3 Octobre, le Roi & la Famille Royale signèrent le contrat de mariage du comte de la Pleinoye, exempt des Gardes-du-Corps, avec Demoiselle Dolmen de la Courtaubois.

NAISSANCES.

La Duchesse de Chartres accoucha très-heureusement, le 6 Octobre, d'un Prince qui portera le nom de Duc de Valois.

Louise Bertrand, femme d'Urbain Lambaud, voiturier par eau, est accouchée à Souzé, près de Saumur, de deux garçons & d'une fille qui se portent bien, ainsi que la mère.

MORTS.

La Princesse Frédérique-Elisabath-Dorothee-Henriette-Marie, fille aînée du Prince Ferdinand, est morte, à Berlin, le 28 Août, à l'âge de douze ans. Son corps fut transporté, hier, à l'Eglise cathédrale, & déposé au caveau royal; la Cour a pris le deuil à cette occasion.

La nommée Anne-Marguerite Baumont est morte, le 12 Août, à Rotterdam, à l'âge de cent ans & quinze jours. Elle a conservé jusqu'au dernier moment de sa vie l'usage de tous ses sens.

Le nommé John Jones vient de mourir à Cloonterk, dans le comté de Nayo, en Irlande, âgé de cent-deux ans.

Pauline-Catherine Colbert, veuve de Louis Duplessis-Châtillon, marquis de Châtillon, lieutenant-général des armées du Roi, est morte à Paris, le 3 Octobre, dans la soixante-quatorzième année de son âge.

Jean-Pierre-Paul-Marie Palamedes de Forbin, comte de Forbin, capitaine au régiment Royal-Lorraine, cavalerie, est mort à Paris, le 4 Octobre, âgé de vingt-deux ans. Il étoit petit neveu du fameux comte de Forbin, chef d'escadre des armées navales, qui s'est signalé sur mer par tant d'actions éclatantes.

Gabriel-César de Saint-Aubin de Saligny, archidiacre comte de Lyon, vicaire-général du diocèse & abbé commendataire de l'abbaye royale de Preaux; Henri de Gaillarbois, comte de Marcouville, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, sont morts à Paris.

Albert-Louis Clerambeau, marquis de Vaudréuil, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, ancien guidon de Gendarmerie & gouverneur-lieutenant de Roi de la Neuville-aux-Bois, est mort, le 29 Septembre, au château de Saint-Germain, dans la trente-septième année de son âge.

Michel-Jacques Turgot, Marquis de Souffmont, ancien président du parlement, est mort le 28 Septembre dernier, en son château de Bons en Basse-Normandie, âgé de 54 ans.

LOTÉRIES.

Le cent cinquante-troisième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 25 du mois de Septembre, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille liv. est échu au N°. 2191. Celui de vingt mille livres au N°. 19111, & les deux de dix mille, aux numéros 4363 & 9516.

214 MERCURE DE FRANCE.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Octobre. Les numéros sortis de la roue de fortune, sont 72, 5, 51, 32, 3. Le prochain tirage se fera le 5 Novembre.

T A B L E.

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Épître à un Ami malheureux,	<i>ibid.</i>
Essais sur les avantages & les inconvéniens de la Philosophie,	13
Lettre d'un Père laboureur à son fils parvenu,	20
Le Malheur & la Vertu,	24
Couplets sur les entrées de nos Princesses dans Paris,	45
Romance grecque,	47
Couplets au Marchand du petit Dunkerque,	48
A Mgr le Comte de Provence, & à Madame la Comtesse de Provence,	49
A Monseigneur le Comte de Provence,	50
Imitation de la première élégie de Tibulle,	51
Histoire naturelle,	56
Le Sentiment, <i>ode anacréontique</i> ,	63
Impromptu à M. de T... ,	69
Explication des Enigmes & Logogryphes,	70
ENIGMES,	71
LOGOGRYPHES,	74
NOUVELLES LITTÉRAIRES,	79
Etat actuel de l'art & de la science militaire à la Chine,	<i>ibid.</i>
L'Art du Peintre, Doreur-Vernisseur,	95
Moyen infailible de calmer nos frayeurs sur la fin du monde,	100

Essai sur l'Equitation ,	103
Dissertation sur le Jeu ,	108
La Nature en contraste avec la Religion & la Raison ,	109
L'Art de graver au pinceau ,	110
Système nouveau & complet de l'art des Ac- couchemens ,	112
Manuel des Marins ,	114
Dictionnaire vétérinaire & des animaux do- mestiques ,	115
Elémens de Mathématiques ,	116
Supplément à l'abrégé du dictionnaire de M. Pontas ,	118
Jurispudence consulaire , & instruction des Négocians ,	120
Sennemours & Rosalie de Civraye ,	121
Eloge de J. B. Colbert, qui a remporté le prix de l'Académie Française, en 1773 ,	128
Eloge de J. B. Colbert, discours qui a obtenu le premier <i>accessit</i> ,	145
Eloge de J. B. Colbert, discours qui a obtenu le second <i>accessit</i> ,	154
ACADÉMIES ,	164
SPECTACLES, Opéra ,	167
Comédie Française ,	<i>ibid.</i>
Comédie Italienne ,	172
Epître à M. Marmontel ,	174
Réponse de M. Marmontel ;	177
ARTS ,	152
Peinture & Sculpture ,	<i>ibid.</i>
Gravures ,	183
Chirurgie ,	185
Planches anatomiq. imprimées en couleur ,	186
Musique ,	187
Cours de belles-lettres ,	189

216 MERCURE DE FRANCE.

Nouveaux Tableaux méthodiques ,	191
Congé accordé aux Ecoliers par les Princes & Princesses de la Famille Royale ,	192
Actes de Bienfaisance ,	193
Trait de Générosité ,	195
Anecdotes ,	197
A Madame la Duchesse de Chartres ,	198
Couplets sur la naissance de Mgr le Duc de Valois ,	199
A Mgr le Duc de Penthièvre ,	200
AVIS ,	201
Nouvelles politiques ,	202
Nominations ,	210
Présentations ,	<i>ibid.</i>
Mariages ,	211
Naissances ,	212
Morts ,	<i>ibid.</i>
Loteries ,	213

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Mgr le Chancelier , de
second vol. du Mercure du mois d'Octobre 1773 ,
& je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en
empêcher l'impression.

A Paris , le 15 Octobre 1773.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT , rue de la Harpe.









